Axel Maugey

Vers l'entente francophone

Montréal 1989

Préface de Pierre-Étienne Laporte
Président de l'Office de la langue française

Québec

Vers l'entente francophone

Le contenu de cet ouvrage n'engage en rien la responsabilité de l'Office de la langue française du Québec.

© Gouvernement du Québec, 1989
Dépôt légal - 2e trimestre 1989
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-550-19923-5

Axel Maugey

Vers l'entente francophone

Montréal 1989

Préface de Pierre-Étienne Laporte
Président de l'Office de la langue française

Québec

90-02529/

Liste des ouvrages publiés par Axel Maugey

Poésie et société au Québec (1937-1970, les Presses de l'Université Laval, 1972, 308, préface de Jean Cassou.

En collaboration: *Littératures*, Hurtubise/HMH, 1971.

En collaboration: *Illustrations babéliennes*, n°. 3, Éd. E.L. et Cosmos, Montréal et Sherbrooke, 1973

Errance, poèmes, Jean-Pierre Oswald, Paris, 1975, 52 p.

Les âmes rouges, Poèmes, Naaman, Montréal et Sherbrooke, 1976, 66 p.

En collaboration: *Propos sur la littérature Franco-ontarienne*, le centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'université d'Ottawa, 1981.

En collaboration: *Giono aujourd'hui*, Edisud, Aix-en-Provence, 1982, 290 p.

La Francophonie en direct, (tome I), L'espace politique et culturel, Documentation du Conseil de la langue française, Québec, 1987, 216 p.

La Francophonie en direct, (tome II), L'espace économique,
Documentation du Conseil de la langue française, Québec, 1987, 109 p.

Préface

Au hasard des événements historiques qui marquent les nations, des relations s'établissent et des liens durables se forment, d'autant plus solidement quand ces pays ont en commun l'usage d'une même langue. La francophonie est une manière de désigner ce resserrement des liens entre pays de différentes cultures, mais partiellement ou entièrement de langue française.

Il était nécessaire de faire connaître au monde francophone les travaux des pionniers de ce rassemblement. Nous saurons gré à monsieur Axel Maugey, professeur agrégé de l'Université McGill, à Montréal, de l'avoir fait. Il a réussi la synthèse des grandes idées qui ont guidé les chefs d'État et des communautés de langue française dans leur recherche d'une entente francophone supra-nationale, qui servirait leur pays, leurs institutions, tout en permettant à la langue française de garder sa place dans le monde. Ainsi, nous, du Québec et du Canada, savons plus précisément qu'auparavant que nous appartenons par notre langue française à un vaste bassin démographique d'êtres humains qui vivent sur les cinq continents et communiquent grâce à l'instrument précis et bien structuré qu'est le français. Nous savons aussi que le français n'est plus l'apanage de la France, mais le trésor culturel précieux d'une quarantaine de pays qui désormais ont un droit de regard en ce qui concerne l'évolution de la langue française, de son enrichissement et de sa sauvegarde. Non seulement nous en sommes persuadés, mais nous avons aussi misé notre avenir collectif de peuple francophone canadien et québécois sur celui du français, langue parlée au Québec depuis 1608. Faisant partie du Canada, nous avons souhaité qu'y soit reconnue la langue française à égalité avec l'anglais. Le Canada est maintenant officiellement bilingue. C'est au Québec surtout et dans les institutions fédérales bilingues que

vivent côte-à-côte les deux langues internationales, dans les divers domaines de l'éducation, de la recherche scientifique, de l'industrie et du commerce. Étant donné notre expérience et les actions de redressement que nous avons prises depuis la création de l'Office de la langue française, sans oublier les efforts des institutions fédérales, nous sommes en mesure de pouvoir conseiller les pays francophones – surtout ceux où le bilinguisme amène son inévitable conséquence, c'est-à-dire l'interférence linguistique, et ceux qui, par influence économique de nos amis Américains craignent l'introduction de nombreux mots anglais dans leur vocabulaire – sur les actions de défense à prendre, sans pour cela se priver de l'apport de la langue anglaise qui est devenue sous son aspect anglo-américain, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la langue principale du commerce et de l'économie en général.

La francophonie a été définie et circonscrite au cours des précédents Sommets. Le Sommet de Dakar de 1989 aura été l'événement qui devrait consolider l'entente francophone actuelle et la développer dans l'avenir. La Biennale de Québec de 1989 continue cette oeuvre de développement pour une concertation des peuples francophones, ce qui devrait renouer encore plus les liens qui les unissent.

C'est d'ailleurs cette entente que nous propose l'auteur, Axel Maugey, dans son ouvrage titré : *Vers l'entente francophone*, dénotant la signification de l'entreprise supra-nationale encore en mouvement, se dirigeant éventuellement vers un organisme concret assurant par son action l'appartenance d'une quarantaine de pays à un grand ensemble, unis par la langue française comme instrument de progrès, de grande activité culturelle, littéraire et bientôt économique. De l'entraide viendra le progrès et la survie, nous dit Axel Maugey.

Ce qui est capital dans cet ouvrage est le nombre des auteurs éminents de toutes nationalités qui y sont étudiés, dans cette fraternité littéraire qui a toujours eu cours dans les pays de langue française. Ces auteurs, depuis 1965, ont retracé la génèse de la francophonie.

Germée dans quelques esprits visionnaires, l'idée en est arrivée à l'ébauche d'une réalisation encore jeune mais pleine de promesses. Le cheminement sera encore long, mais finalement fructueux malgré le recul du français. Rien cependant n'est irréversible, car le français garde un grand prestige et une richesse incomparable.

L'Office de la langue française du Québec a, depuis sa création en 1961, travaillé en vue d'atteindre les deux objectifs que lui ont tracés les gouvernements québécois qui se sont succédé : faire du français la langue du Québec, dans l'enseignement, en le modernisant, dans les entreprises, en exigeant de celles-ci qu'elles voient à la francisation de leurs bureaux. Et ensuite, veiller à l'enrichissement de la langue française dans tous les domaines des activités sociales et professionnelles.

Il faut savoir gré à monsieur Axel Maugey d'avoir su conserver un ton raisonnable et modéré, profondément lucide, mais de ne pas avoir hésité à dévoiler les opinions parfois contradictoires des auteurs qu'il a signalés pour notre érudition sans épargner personne.

Ce livre nous permet de comprendre l'évolution de l'idée même de francophonie depuis une simple définition, suivie de bien d'autres, et aboutissant aux Sommets qui ont nettement révélé l'attachement des francophones de tous les pays à leur langue et à son génie, et leur désir d'agir afin d'en arriver à une entente entre eux ainsi qu'à une mise en commun de toutes leurs ressources linguistiques; comme d'ailleurs le montrent si bien les deux éditions de l'Inventaire des travaux en cours et des projets de terminologie, publiées et diffusées par l'Office pour le Réseau international de néologie et de terminologie, à la demande des participants du Sommet de Paris de 1986.

À la lecture de l'ouvrage *Vers l'entente francophone*, on découvre certes les obstacles qu'il reste à franchir pour arriver à une entente efficace et productrice, mais aussi, de l'avis même des auteurs examinés qui sur cela sont unanimes, on y reconnaît par leurs voix, les richesses et les avantages du français, non seulement langue de

Molière, mais aussi de Aimé Césaire, de Léopold Sédar Senghor et des auteurs de plus en plus nombreux d'Afrique, d'Amérique et d'Europe.

Pierre-Étienne Laporte,
président de l'Office de la langue française du Québec

Remerciements

Pour mener à bon port cet essai, j'ai pu compter sur l'appui généreux de monsieur Pierre-Étienne Laporte, Président de l'Office de la langue française. Il a tout de suite compris l'intérêt de ce projet. Je lui suis particulièrement reconnaissant de m'avoir ainsi fait confiance.

Mes remerciements, je les adresse aussi à monsieur Thierry de Beaucé, Secrétaire d'État des Relations Culturelles Internationales de France qui m'a vivement encouragé en m'écrivant : «qu'il avait trouvé remarquable *La francophonie en direct*. Ce livre constituera un ouvrage de référence pour tous ceux qui partagent notre passion». L'ambassadeur Jacques Leprette ainsi que monsieur Jacques Godbout ont, eux aussi, tenu à manifester leur enthousiasme pour ce livre. Je leur en suis sincèrement reconnaissant.

Une fois la conclusion rédigée, un nouvel ouvrage, c'est, ne le cachons pas, une «saison» qui s'achève. Une certaine délivrance aussi qui libère de nouvelles énergies.

Je tiens ici à remercier tout particulièrement un universitaire réputé qui m'a permis d'explorer la richesse du monde francophone; il s'agit de monsieur Jean-Éthier Blais à la fois un des meilleurs critiques de la francophonie et un maître des lettres québécoises.

Comment pourrais-je oublier monsieur Maurice Lebel, un humaniste de réputation mondiale, un ami de toujours, monsieur Jacques Brault, un grand poète, et le révérend Benoit Lacroix, un homme généreux : tous surent tendre la main au bon moment à l'étudiant bien démuni que j'étais alors!

Je dédie aussi ce livre aux maîtres français qui m'ont formé : monsieur Jean Cassou, un être d'une profonde générosité; monsieur Edgar Morin, dont l'ouverture d'esprit dépasse les disciplines et les frontières; monsieur

Jacques Berque si soucieux de dialogue des cultures; et enfin celui qui m'a appris les bienfaits d'une première sagesse, Georges Friedmann.

Il me semble que l'on oublie trop à notre époque le rôle majeur que doit avoir une critique indépendante. Je profite de l'occasion pour saluer ici quelques-uns de ceux qui travaillent depuis des années afin de mieux faire connaître le monde francophone si riche de potentialités. Je les lis toujours avec un vif plaisir. Certains sont devenus des amis : je pense à monsieur Pierre de Boisdeffre et monsieur Jacques Dhaussy; d'autres sont des journalistes d'une grande crédibilité, je songe à monsieur Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, monsieur Paul-André Comeau, monsieur Réginald Martel, monsieur Jean Basile et monsieur André Fontaine.

Ce livre, je le dédie aussi à des hommes qui, au fil des années, m'ont prodigué leurs conseils, leurs encouragements et leur appui : d'abord à Alain Peyrefitte de l'Académie française à qui je dois dire combien l'amitié qu'il m'a portée fut précieuse et le demeure; ensuite à monsieur Serge Maffert, à l'Ambassadeur Jean Béliard et à monsieur Jean Vinant, lesquels m'ont multiplié maints encouragements et conseils judicieux, et à qui je redis ici ma profonde amitié; enfin à monsieur Philippe de Saint Robert, monsieur Xavier Deniau, monsieur Jean Dutourd de l'Académie française, et monsieur Jean-Marc Léger, à qui je ne dirai jamais assez ma gratitude pour leur accueil et leur délicate sollicitude.

Mes remerciements, je les adresse aussi à monsieur Jean-Pierre Duquette, professeur à l'université McGill, qui a compris l'importance que revêtait la francophonie dans les études d'aujourd'hui.

Je dois aussi beaucoup à des amis personnels qui, au fil des années, m'ont multiplié maints encouragements et conseils judicieux. Je pense à madame Gabrielle Pascal, spécialiste d'Albert Laberge, d'André Langevin et de Stendhal; à monsieur André Smith, spécialiste de Louis-Ferdinand Céline et de Jacques Godbout; à monsieur

Richard Pérusse, Directeur de la Conférence des Recteurs; et monsieur Alain Delaye qui aime tant le Québec, son pays d'adoption.

J'adresse aussi tous mes remerciements à monsieur Louis-Paul Béguin, un essayiste de talent, qui a eu l'extrême obligeance de relire mon manuscrit. Ses conseils ont été précieux. Il a accompli un travail remarquable pour la cause de la francophonie.

Je dédie évidemment cet ouvrage à celle qui partage ma vie, Hélène-Frédérique, descendante de Russes blancs, qui voue un culte si profond à la civilisation française et aux civilisations du monde francophone.

Je dédie enfin ce livre à mes chers parents. À mon père qui repose dans cette belle terre de Provence. Il aimait la langue française. À ma mère, née sur cette même terre, qui a su nous transmettre la chaleur de ce pays où rien n'est indifférent, où tout est émouvant. Qu'ils trouvent ici un peu de l'esprit et de l'amour qui anime ce combat pour l'avenir.

Axel Maugey

Introduction

Le sujet de cet essai concerne les francophones. «L'archipel francophone» comme certains se plaisent à le nommer. Nous l'avons découvert, cet archipel, au tout début des années 70 en nous intéressant à la réalité québécoise alors en pleine mutation. Ce fut pour nous le début d'une profonde solidarité. Notre livre[1] : *Poésie et société au Québec* (1937-1970) témoigne de cette époque où une fraction importante de l'intelligentsia prend conscience des problèmes à résoudre pour vivre en québécois sur le continent américain.

C'était le temps où les créateurs s'impliquaient intensément pour construire un Québec plus moderne, plus ouvert, plus dynamique : celui que l'on connaît aujourd'hui. C'était le temps (a-t-il changé?) où les francophones du monde entier subissaient divers assauts démographiques, politiques, culturels et économiques. Ici, dans la «Belle Province», les Québécois découvraient la débâcle des berceaux. On connaît la suite, l'évolution plus tranquille des années 70, après une crise, celle d'octobre, qui secoua durablement le Canada.

Les années ont continué de couler. Puis certains d'entre nous ont eu le sentiment que la francophonie mondiale tournait en rond. Les causes que nous défendions n'avançaient pas assez vite. Que connaissions-nous des autres pays francophones? La solidarité proclamée n'était-elle pas trop souvent qu'un mot vide de substance? À cette époque, nous avons compris que le Québec et les autres pays du monde francophone, s'ils ne multipliaient pas leurs liens, s'éloigneraient les uns des autres.

---

[1] Axel Maugey, *Poésie et société au Québec* (1937-1970), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974.

Et pourtant, la richesse potentielle du monde francophone existait. Nous n'avions qu'à la développer tous ensemble.

De 1976 à 1988, il nous a été donné de découvrir plusieurs pays francophones, ce qui nous a permis de constater que certains responsables ne s'intéressaient pas toujours aux réalités qu'ils étaient censés défendre et promouvoir. Rendus inquiets après avoir constaté trop d'ignorance et d'indifférence, nous avons voulu en savoir plus long, savoir ce que pensait vraiment des personnalités diverses, tournées vers l'action, et qui, même si elles n'avaient pas toujours leur mot à dire, réfléchissaient à ces questions. Ce fut une autre aventure, assez difficile au départ, mais qui par bonheur trouva un dénouement heureux grâce, entre autres, à l'appui de Jean Martucci. C'est juste avant le Sommet de Québec (1987) que parurent les deux tomes de *La francophonie en direct*.[1] Bref, ils témoignaient qu'un peu partout, des consciences travaillaient dans le même sens, et que des intelligences essayaient de bâtir la maison francophone.

Ce travail terminé, nous avons décidé de continuer à aller de l'avant. En poursuivant nos recherches, nous nous sommes aperçu qu'un bon nombre d'essayistes avaient écrit des livres passionnants sur la francophonie et que personne ne leur avait consacré un essai critique.

À partir du mois de juillet 1988, nous avons retenu un certain nombre de livres qui nous sont apparus importants car ils éclairaient un monde en pleine mutation. Et puis, au fur et à mesure que nous avancions dans nos lectures, d'autres livres se sont imposés. Le lecteur trouvera ici une réflexion autonome, critique comme le requiert toute recherche, et prospective. Les 13 livres choisis couvrent une période qui s'étend de 1966 à 1988.

---

[1] Axel Maugey, *La francophonie en direct*, Tome I, L'espace politique et culturel, Tome II, L'espace économique, Québec, Documentation du Conseil de la langue française, 1987.

Nous devons dire que d'emblée le projet a intéressé le président de l'Office de la langue française (voir les remerciements). Dès qu'il nous a donné le feu vert (en septembre 1988), il a fallu aller vite, un peu trop vite à notre gré, mais quand «on veut on peut». Fin février 1989, le manuscrit était sur le bureau du président. Il souhaitait en effet que le résultat de nos recherches paraisse juste avant La Biennale de Québec (août 1989).

Le choix de ces 13 auteurs, nous le défendons contre vents et marées. Nous aurions cependant aimé en rajouter quelques autres : par exemple, l'excellent livre de Marc Blancpain, les *Lumières de la France* (1968) ainsi que l'ouvrage qu'il a dirigé avec André Reboullet : *Une langue le français* (1976). D'autres essais auraient également mérité plus qu'une mention : il s'agit du *Guide culturel des civilisations et littératures d'expression française* (1977) dirigé par André Reboullet et Michel Tétu; de *Pitié pour Babel* (1978), un ouvrage mordant de Michel Bruguière, un esprit qui a beaucoup fait pour promouvoir la francophonie. Un jour, nous espérons qu'il donnera une suite à ce premier livre. Il ne faudrait pas non plus oublier les *Textes et propos sur la francophonie* (1987) de Stélio Farandjis; le *Florilège de la langue française et la francophonie* (1988) de Xavier Deniau et *Les mots de la francophonie* (1988) de Loïc Depecker. Il serait en outre regrettable de passer sous silence *L'action culturelle de la France dans le monde* (1983) d'Albert Salon, un livre hautement documenté. Nous n'avons hélas! pu nous le procurer que quelques semaines avant la parution de *Vers l'entente francophone*.

Il faudrait citer encore la *Francophonie, histoire problématique et perspectives* (1987) de Michel Tétu ainsi que *L'Afrique à coeur* (1987) de Michel Aurillac. Ce dernier ouvrage donne une vision concrète, généreuse et porteuse d'avenir en faveur de ce continent. Ces livres – et nous en oublions certainement quelques-uns – méritent d'être lus, analysés, commentés, parce qu'ils témoignent tous en faveur de réalités qui veulent émerger.

D'une façon générale le monde francophone apparaît moins solide qu'on ne le croit et plus solide qu'on le croit selon les angles choisis et des secteurs étudiés. Nous partageons le point de vue du président Senghor lorsqu'il confie que la technique seule ne suffit pas à notre évolution. Attention! si nous nous détournons de l'humanisme, c'est-à-dire du vrai dialogue du coeur, nous régresserons...

Croire que nous édifierons une francophonie plus économique – elle l'est si peu – en évacuant tout l'aspect culturel si fondamental, apparaît comme une grossière erreur. Bref, il faut que nous conservions un équilibre entre la technologie et l'humanisme.

Au fil des chapitres, certains essayistes insisteront sur la «trahison» qui pèse sur le monde francophone. On découvrira qu'elle est probablement plus interne qu'externe. Il semble que nous n'ayons pas suffisamment confiance en nous. Les responsables ont-ils suffisamment encouragé les francophones du monde entier à prendre le meilleur des uns et des autres? Nous ne le croyons pas encore assez.

Autant ne pas cacher que des forces considérables à l'intérieur même du monde francophone jouent contre lui. L'un des patrons de presse français parmi les plus puissants ne nous a-t-il pas dit en 1987 : «Comment pouvez-vous croire encore à la francophonie, n'est-ce pas dépassé?» Non, nous ne croyons toujours pas que cela soit dépassé. Ses propos étaient un signe de plus en faveur de l'abandon, de la trahison, c'est-à-dire de l'aliénation et du refus de soi qui progressaient chez de nombreux responsables et cela même entre les deux sommets francophones somme toute assez peu couverts par les journaux...

Autre exemple à chaud, quand Denise Bombardier défend avec la passion qu'on lui connaît le français en général et celui du Québec en particulier lors d'une émission de Bernard Pivot, elle est entourée de Français branchés, à l'occasion, légèrement condescendants qui parlent des

«ninetles». Mais là où le bât blesse, c'est lorsque Alain Minc, un homme intelligent, présent à l'émission, qui visiblement ne connaît pas bien le Québec, ajoute son grain de sel...

Comment bâtir en effet le monde francophone si nous ne le connaissons pas, ne respectons pas assez les autres et ne témoignons pas davantage de nos réalités réciproques?

Vous remarquerez que ce sont surtout des Français (9 sur 13 – signalons tout de même que sur les neuf Français, l'un d'entre eux est d'origine pied noir) qui ont écrit sur la francophonie. Nous ne nous en plaignons pas. On aimerait cependant y trouver plus d'Africains, de Maghrébins, de Mauritiens, de Belges, etc. Comme on peut le constater, le mouvement francophone n'a pas encore assez encouragé l'expression de la variété.

En conclusion, rappelons que le Sommet de Dakar a lieu en 1989, année du bicentenaire de la Révolution française. Nous y voyons là un signe fécond, un signe plein de promesses. Faisons le voeu que dans un autre siècle, l'on fête de nouveau l'anniversaire de cette révolution et, en même temps, la véritable universalité de la langue française.

Parlera-t-on français sur les cinq continents dans cent ans? Voilà le thème d'un prochain colloque que l'on devrait organiser dès que possible...

Cet essai arrive donc au bon moment, celui du troisième sommet francophone et de la biennale de Québec dont nous attendons tous beaucoup. Vingt-trois ans après la parution du pamphlet de René Étiemble, «Vers l'entente francophone» essaye de dégager les principales idées qui ont permis au monde francophone d'évoluer. S'il donne bien des raisons d'espérer, il n'en cache pas pour autant les difficultés.

Axel Maugey

Chapitre premier

Parlez-vous franglais?

«Pour que vive le franglais, sachons-le, il faut que crève la France : le peu qui nous en reste»
(Étiemble)

En 1966, en pleine période du gaullisme triomphant, c'est Étiemble[1] qui, le premier, ose dire aussi fortement ce que bien des Français pensent. La guerre contre l'Allemagne est finie depuis 21 ans. Il y a eu la fameuse rencontre de Gaulle-Adenauer. La France a donc repris du poil de la bête et commence à s'inquiéter des effets pervers de l'anglo-américain sur sa langue.

Bien sûr, avec un certain recul, on peut aujourd'hui sourire et regretter certains excès dus à la plume vengeresse de l'auteur, un homme assurément d'excellente volonté. Mais une question fondamentale demeure : le portrait d'une situation proposée par Étiemble en 1966 est-il révolu aujourd'hui? Si c'était le cas, pourquoi alors le gouvernement français aurait-il publié en 1988, 22 ans après la sortie du livre d'Étiemble, un Dictionnaire des néologismes officiels[2] comportant aussi bien les termes à proscrire que des mots français adaptés à l'évolution de la société.

Bref, comme nous le constaterons au fil de cet essai de nombreux tabous existent en ce qui concerne la langue française et la francophonie qui ne doivent surtout pas

---

[1] René Etiemble, *Parlez-vous franglais?*, Paris, Gallimard, Nouvelle édition, 1980.

[2] édité sous le numéro 1468 par la direction des journaux officiels, 26 rue Desaix, 75727, Paris Cedex 15.

embarrasser les décideurs économiques qui, eux, s'occupent de «business».

Dans *Parlez-vous franglais?* on peut regretter l'absence d'une bibliographie à la fin du livre même si, ici et là au fil du texte, de rares références sont insérées. Ce n'est pas suffisant et cela ne permet pas toujours de vérifier certaines assertions de l'auteur. Dans une brève introduction Étiemble rappelle que c'est en 1973, soit 7 ans après la parution de son livre, que le Journal officiel publie une liste de plusieurs centaines de mots et tours franglais qui sont déconseillés ou doivent être bannis de nos vocabulaires techniques. Par exemple, on ne voit pas pourquoi le «design» a aujourd'hui supplanté «l'esthétique industrielle» et que le Québec, pourtant à l'avant-garde dans le domaine linguistique accueille sans rougir le «Centre International du design».

À l'époque, au début des années soixante, Étiemble réagit en homme de culture qui évidemment ne vit pas les soucis de nos hommes d'affaires lesquels, dans bien des cas, seraient tout autant respectés s'ils affirmaient un peu mieux la réalité française et francophone.

Ce livre qui est composé de cinq parties forte chacune de trois chapitres, offre une conclusion en deux temps particulièrement stimulante puisqu'elle reprend certains points fondamentaux. Cinq appendices qui ne se trouvaient pas dans la 1re édition ne manquent pas d'intérêt.

La première partie qui s'intitule «histoire de moins en moins drôle» a de quoi surprendre le lecteur plus familier avec Chateaubriand, François-Xavier Garneau, Saint-John Perse et Léopold Sédar Senghor qu'avec le franglais dont l'auteur use et abuse pour mieux asseoir sa thèse. Étiemble nous présente donc – nous ne sommes pas tous des admirateurs du franglais – ce sabir atlantique, cette variété new look du babélien, bref ce qu'il appelle «l'anglofolie dont nous payons l'anglophilie de nos snobs et snobinettes et qui se voit déplacée par une américanolâtrie dont s'inquiètent les plus sages yanquis» (p. 35). La balle est lancée, la partie peut donc commencer.

N'oublions pas qu'en 1966 nous assistons à une poussée nationaliste française. La France ne veut en effet pas devenir une colonie américaine, ce qui serait cocasse puisqu'elle a octroyé l'indépendance que réclamaient les pays francophones d'Afrique noire. En outre, n'oublions pas qu'à la même époque, au Québec, les mouvements nationalistes insistaient pour que le français ait sa juste place. Le point culminant de cette flambée nationaliste sera peut-être le fameux voyage du général de Gaulle, en 1967, au Canada.

Même si on peut ne pas partager toutes les idées d'Étiemble, reconnaissons qu'il a eu le courage de ne pas se taire et surtout celui de recenser (il a travaillé pas moins de 5 ans sur le sujet) tous les mots franglais utilisés dans les années soixante et mieux encore d'en rappeler systématiquement leur équivalent français. Pourquoi en effet dire «sex appeal» quand existe le mot charme?

On peut regretter qu'un «vent de trahison» souffle depuis trop longtemps en France et dans le monde francophone pour tout ce qui touche à la défense du français. Alors qu'en Belgique, en Suisse romande et au Québec l'opinion est régulièrement alertée, en France les réactions sont faibles voire inexistantes. Dire que les défenseurs de la francophonie forment un bien petit club, c'est énoncer une vérité.

Dans le milieu journalistique, continue de dénoncer Étiemble, c'est le plus souvent la débandade joyeuse quand il s'agit de mettre un peu d'ordre dans le français parlé. N'écrit-il pas : «On eut l'impression que dans chaque journal un homme était chargé de la rubrique langagière tandis que les autres continuaient à rédiger leur sabir atlantique» (p. 44). Même si l'auteur évoque les années soixante, peut-on parler d'une amélioration aujourd'hui? Pourquoi dire en effet «drugstore» plutôt que droguiste? Et notre auteur de citer à la queue-leu-leu des termes militaires, sportifs, musicaux et scientifiques abusivement empruntés à l'anglo-américain. Il en profite pour se moquer de la façon dont les membres des

tribus gauloises prononcent tous ces mots qu'ils dénaturent : d'où le sabir, alors que dans 9 cas sur 10, il existe déjà un mot bien français pour exprimer la réalité.

Étiemble n'est pas tendre lorsqu'il passe en revue les sports. Si l'on pratique encore le français lorsque l'on fait de l'alpinisme (nous sommes en 1966), d'autres sports comme le golf, le tennis, le cheval, la voile, l'athlétisme sont en revanche envahis par le franglais. Pour fustiger le laisser aller ambiant l'auteur donne d'excellentes traductions françaises de certains termes franglais utilisés en France (voir p. 57 à 60).

Pourquoi en effet ne pas utiliser le terme «meneur de jeu» à la place de «leader» et ceux de «navigation à voile» ou de «plaisance» à la place de «yachting»? L'auteur conclut cette première partie par ces mots : «Le drame de la France, c'est qu'elle rougit de sa langue. Quoique ce pays ait su remplacer le téléski par un tire-fesses, devant l'anglais il se sent paralysé de crainte révérentielle» (p. 71). Sans sombrer à tout prix dans un purisme excessif et un nationalisme ombrageux qui, somme toute, n'est jamais profitable à un pays, il serait tout de même bon, par exemple, dans le domaine sportif, de connaître la situation réelle en 1989. Les abus dénoncés par Étiemble ont-ils été corrigés ou se sont-ils multipliés?

Que tout change, évolue, ne doit pas effrayer; mais, sans diviniser la langue française, reconnaissons qu'elle est porteuse de belles qualités et de nombreuses ressources; il serait pour cela dommage d'en priver ceux qui devraient la pratiquer le mieux du monde.

La deuxième partie qui s'intitule «La manière française de vivre» est une charge assez forte contre le «Made in USA», titre, il faut le rappeler au passage, d'un film de Jean-Luc Godard. Une fois de plus Étiemble en profite pour fustiger l'infantilisme de ceux qui bavent d'admiration devant le franglais. Pourquoi ne dit-on pas en effet «chandail» au lieu de «pull-over» et «primeur d'une nouvelle» au lieu de «scoop»? Il s'attaque aussi aux

joujoux qui viennent d'Amérique notamment ces fameux Dinky-toys qui ont si bien agrémenté nos jeux d'enfance.

On ne peut pas s'empêcher de penser que tout en dénonçant le franglais, Étiemble, en le recensant de façon systématique, le rend aussi plus familier. C'est que ce livre est inventif, imaginatif. Pour ma part, j'y ai découvert des tas de mots franglais dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Même s'il dénonce, et c'est son but, une réalité menaçante, l'auteur n'offre-t-il pas en même temps à ceux qui veulent jouer les snobs un manuel où ils peuvent puiser? On peut s'en inquiéter. On connaît – notamment à la télévision – ce que l'on appelle l'effet d'incitation.

Ce que l'auteur oublie également de signaler lorsqu'il dénonce l'invasion des joujoux américains, c'est que souvent ceux-ci valaient moins chers que ceux qui étaient fabriqués en France. On ne peut pas supprimer la concurrence. En revanche, il a raison de s'inquiéter que sur les emballages pas un mot de français ne soit écrit (nous sommes en 1966). C'est hélas! de plus en plus souvent le cas dans la France de 1989.

À l'époque, rien d'étonnant que la jeunesse française qui allait manifester sa vitalité en mai 1968 trouve naturellement des appuis chez les jeunes Américains épris de modernité et de liberté, cela Étiemble n'en souffle pas mot. En revanche, il s'insurge contre le fait «que plus du quart du vocabulaire dont dispose notre belle jeunesse est d'origine américaine et déplace des mots français correspondants» (p. 88). Encore faudrait-il expliquer une telle invasion. Est-ce à cause des responsables? Est-ce le moyen pour de nouvelles générations de s'affirmer? Une telle affirmation aurait mérité quelques approfondissements. On peut également regretter l'absence de références.

Plus qu'une analyse, ce livre est surtout un pamphlet, un pamphlet fort utile. Encore que parfois un peu excessif. Pourquoi, par exemple s'étonner que l'armée française utilise autant de mots américains? Après tout, ce n'est pas

la France qui a gagné la Seconde Guerre mondiale mais les anglo-saxons. Que peut-on faire contre la force, la santé économique et le dynamisme d'un peuple? Seulement agir pour améliorer une situation. Ce qu'Étiemble ne dit pas, c'est que les Français ne s'attireront du respect que s'ils agissent positivement et ne pratiquent pas l'à-plat-ventrisme.

Ce que l'on peut regretter aussi dans ce livre, c'est qu'Étiemble n'ait pas mieux identifié les milieux favorables à l'anglo-américain, bref, ces élites françaises qui «trahissent». Or, en fait, le véritable problème est là. Est-ce que le gouvernement français a toute latitude pour décider de l'épanouissement de sa langue et de sa culture? On peut parfois en douter.

Si Étiemble évoque plusieurs fois dans son livre son désir de faire paraître un dictionnaire du sabir atlantique, cet ouvrage ne semble pas avoir vu le jour. Pourquoi? Nous aimerions bien connaître la réponse.

Certains coups de patte qu'il distribue aux Américains, vus d'aujourd'hui, apparaissent inutiles. Affirmer par exemple que «l'âge mental du citoyen yanqui oscille actuellement aux alentours de 13 ans» (p. 105). À mon avis, un tel argument glissé dans un livre qui veut faire avancer une cause juste n'a pas vraiment sa place.

Plus percutant me semble être le 3e chapitre de cette deuxième partie qui met en scène plusieurs personnages féminins lesquels conversent dans un salon d'un Institut de beauté. Le dialogue est par moments époustouflant. Il y a du Daninos et de l'Inventeur chez Étiemble (notamment son «cover-gueules»). Ici plus peut-être que dans les premiers chapitres, on peut apprécier le franglais diabolique venu des États-Unis mais certainement aiguisé par l'intelligence vive de notre auteur.

La perle apparaît (p. 119) lorsqu'une cliente du salon de coiffure aimerait que dans chaque numéro de la revue *Elle*, on organise un cours «d'english spoken». Elle doit

être aujourd'hui une lectrice assidue du «*Figaro Magazine*» puisque cette revue offre ce service depuis 1988...

Il est intéressant que le nom de Jean Duché apparaisse dans ces pages. Comme nous le verrons dans un autre chapitre, il créera à son tour un personnage féminin lui aussi inoubliable : celui d'une belle clocharde. Pour ces dames créées par Étiemble et qui, soulignons-le, veulent écrire au même Jean Duché que «l'anglais, c'est l'avenir du français car c'est prospectif» (p. 122), il est évident que si un État n'arrive plus à convaincre le citoyen moyen que la langue collective ne rend plus les services voulus, toutes les démissions sont alors possibles, surtout dans un salon de coiffure doté d'un appareillage qui vient d'outre-atlantique.

Dans une troisième partie qui se veut plus sérieuse et plus scientifique, l'auteur nous propose une grammaire provisoire et abrégée du sabir atlantique. Il n'a pas tort d'écrire que «deux lettres très rares en français deviennent les plus fréquentes en sabir atlantique le K et le Y» (p. 127) et «qu'un des principaux avantages du sabir atlantique c'est qu'il supprime la notion périmée d'orthographe» (p. 129)

Il montre aussi avec raison les mauvaises influences de ce sabir sur l'orthographe même s'il exagère sciemment ici et là certains effets néfastes sur la morphologie et la syntaxe.

D'où ce premier élément de conclusion «le sabir atlantique est une langue jeune, une langue nouvelle vague, une langue new look» (p. 145). Il donne même des exercices à faire. Ce qui peut paraître choquant et peut même faire douter du sérieux de l'entreprise. Pourquoi proposer des exercices si néfastes? L'inventeur, l'homme facétieux prend alors le pas sur l'analyste rigoureux; on peut le lui reprocher. En voulant à tout prix dénoncer une réalité néfaste à la langue française, l'auteur n'a-t-il pas exagéré? En tout cas, il s'est créé autour de la sortie du livre une belle publicité mais qui est à double tranchant.

Étiemble profite de cette partie pour s'attaquer aux travaux de Jean Dubois, un linguiste qui aurait sous-estimé la richesse du sabir atlantique notamment dans le domaine de la dérivation suffixale (rama) ou préfixale (super, auto, self). Bref, il faudrait probablement revoir à fond toutes les questions soulevées par l'auteur et profiter du temps écoulé (1966 à 1989) afin de savoir si le danger du franglais s'est accru ou au contraire s'est atténué.

Il apparaît clair qu'Étiemble s'attaque à un véritable problème mais semble l'exagérer, oubliant entre autres que certains mots venus d'outre-atlantique peuvent être utilisés quelques mois et disparaître aussi vite qu'ils sont venus. Il n'y a donc pas forcément incrustation.

Le cheval de Troie, il le voit surtout dans le domaine publicitaire terriblement influencé par l'Amérique du Nord. Ce qui amène Étiemble à écrire : «En personnalisant par l'emploi systématique du je et du vous, chacun des objets identiques jetés sur le marché, le sabir atlantique contribue, et non médiocrement, à rendre au monde actuel, robotisé qu'il est, nivelé, bulldozerisé, le supplément d'âme qui lui manque en français» (p. 166).

En outre, ce qu'il avance sur la confusion des genres dans les articles, ou les mauvaises influences sur la morphologie de l'adjectif, appuie sa thèse qu'il affaiblit un peu en dénonçant «le sabir atlantique langue du camp de la liberté, celui de Franco, de Salazar, de Tchiang Kai-chek» (p. 174). C'est un peu excessif. Étiemble a bien sûr le droit d'avoir des opinions, mais pas celui de confondre les genres. Ce mélange de science et de politique est un peu navrant. Il affaiblit singulièrement son approche.

L'invasion de l'anglo-américain, n'est-ce pas aussi le résultat du refus des Français de l'époque d'adapter leur langue au monde moderne? L'évolution est la loi de la vie, même pour une langue. S'il est vrai que le sabir cherche à simplifier, à éliminer tous les temps et les modes du verbe, ne faudrait-il pas se demander pourquoi le monde

moderne cherche justement à simplifier les systèmes linguistiques? Il manque à ce chapitre intéressant une approche philosophique de la vie et de la langue.

Il est donc normal qu'après une telle charge aux effets inégaux, Étiemble se soit justement posé la question : pourquoi sabirons-nous atlantique? Il essayera d'y répondre dans la 4e partie, qui aurait pu être présentée avant.

Au début de cette partie, il rappelle que la chute de Napoléon a permis à l'Angleterre de devenir la première puissance de la planète. Une erreur de la France a probablement été d'entretenir le mythe de sa puissance et ce de 1815 à 1939. Certes durant cette période la France avait de nombreux atouts, mais elle n'a pas su ou n'a pas eu le courage de regarder la réalité en France et de constater son affaiblissement industriel et technologique face à l'Angleterre, aux États-Unis, à l'Allemagne et au Japon. Cette mollesse (relative) est-elle inscrite dans notre tempérament, notre art de vivre, notre situation géographique ou notre religion?

Revenons à la question posée : pourquoi sabirons-nous atlantique? Étiemble rappelle que déjà, à la fin du dix-neuvième siècle, Remy de Gourmont avait tiré la sonnette d'alarme dans son *Esthétique de la langue française*. Les deux guerres mondiales laisseront la France bien exsangue dans de nombreux domaines. Sans l'aide du plan Marshall aurait-elle pu aussi vite se rétablir? On peut en douter. On ne peut recevoir une aide sans en subir certains désagréments...

Tout cela pour dire que les arguments utilisés par Étiemble et qui visent à dénoncer les États-Unis comme un «grand Satan», vus d'aujourd'hui, n'apparaissent pas si solides que cela. L'auteur semble même attaquer une certaine modernité qui n'a pas que des désagréments. Après tout, les bienfaits de l'argent et du coca-cola sont reconnus. La France de 1989 n'a-t-elle pas accepté cette modernité? Ne reconnaît-on pas que le quartier de la

Défense, c'est (toutes proportions gardées) le Manhattan parisien?

Il faut donc voir dans les attaques virulentes d'Étiemble, l'expression du nationalisme gaulliste (tout à fait honorable d'ailleurs) contre le pacte atlantique qui colonise la France. Dans ce chapitre, Étiemble en profite pour s'attaquer à la finance américaine et à son pouvoir commercial. Mais que peut-on faire si dans les domaines énumérés, les Américains à l'époque sont les premiers, les meilleurs et les plus efficaces?

Plutôt que de les pointer du doigt, n'aurions-nous pas intérêt à aller de l'avant, à rivaliser d'ardeur avec eux pour gagner? Le temps a prouvé que c'était possible puisque l'Europe d'aujourd'hui est en train de gagner son pari. Le bouc émissaire n'est donc pas vraiment à l'extérieur de soi mais en soi.

Pourquoi s'étonner de ce que les Américains ne nous fassent pas de cadeaux? En quoi serions-nous intouchables? De quelles vertus oserions-nous nous draper? Au risque de me répéter, il me semble que la menace ne vient pas tant des Américains que des Français eux-mêmes qui ne croient pas assez dans l'avenir de leur pays. Sont-ce les Français ou les Américains qui depuis 1945 ont nui le plus à la France? La question mérite d'être posée. Mais peut-on y répondre?

Il va sans dire qu'au fil des pages Étiemble énonce des vérités. Lorsqu'il écrit son livre, il n'a pas le recul que nous possédons aujourd'hui. Mais lorsqu'il trouve que l'on ouvre trop nos frontières aux touristes américains il utilise un argument inepte. Si globalement sa thèse est souvent juste et intéressante, précisons tout de même que certaines de ses flèches l'affaiblissent car son livre apparaît comme nettement anti-américain. Alors qu'il faudrait d'abord être en faveur de l'évolution de la France.

L'auteur n'a pas tort d'écrire que «l'establishment français est pro-américain» (p. 244). À la suite d'un tel

constat, il aurait été bénéfique pour ses lecteurs qu'il en tire de solides conclusions. Après avoir dénoncé ce qui souvent méritait de l'être, il devient clair qu'Étiemble s'attaque non seulement à l'invasion linguistique mais à la civilisation moderne américaine qui ne lui convient pas. Il a le droit de ne pas apprécier l'argent qui coule à flots, ainsi que la vitesse, ce nouvel esclavage si bien présenté par Paul Morand dans *L'homme pressé*. Il a le droit de ne pas aimer les touristes américains qui dépensent leur argent en France et de bouder la publicité à l'américaine, fer de lance de cette invasion. Mais en quoi cela donne-t-il des armes à la France pour être plus française?

On comprend aisément que la thèse d'Étiemble ait subi de nombreux assauts, parfois injustes. Mais c'est, et comme on le constate ici, qu'elle ne manque pas de failles. Les faiblesses, les contradictions, les inepties existent en effet dans son livre. L'auteur oublie un peu trop que les langues vivent d'emprunts.

Par ailleurs, il faut reconnaître que l'agressivité contenue dans le livre prouve que la France de 1966 réagit et que certains intellectuels, dont Étiemble, veulent que la langue française continue de décomposer et d'analyser le réel. Les flèches que l'auteur décoche contre l'américanisation de la publicité, contre l'agriculture envahie de mots américains prouvent, si besoin était, que les Français doivent se prendre en main. La parution de ce livre prouve qu'ils commencent à réagir. Étiemble aurait pu au passage dénoncer certaines faiblesses de la France et ne pas prendre les États-Unis comme bouc-émissaire. Mais ne l'oublions pas, c'était l'époque du gaullisme pur et dur. Il était difficile d'écorner certains mythes.

On a compris que ce qui opposait Étiemble et les Français aux Américains, c'était toute une conception de vie. Cela nous sera confirmé dans le troisième chapitre de cette partie qui porte sur la presse, la radio et la télé atlantiques qu'il fustige non sans raison. Pourquoi utiliser le mot «docker» quand «débardeur» existe? Pourquoi utiliser «board» plutôt que «planche à voile» ou «speaker» au lieu

d'«annonceur» ou encore «interview» au lieu «d'entretien»?

En arrivant à la fin de la quatrième partie de ce livre, on ne peut pas s'empêcher de se demander – si l'on accepte la réalité dévoilée par Étiemble – pourquoi les Français s'aiment si peu.

L'auteur a de la suite dans les idées puisqu'il intitule la cinquième partie «que faire»? D'emblée il écrit : «On ne me reprochera point j'espère, d'avoir accablé ceux de mes compatriotes qui, chaque jour un peu plus, sabotent le français au point de le trahir : je n'ai caché ni les empiétements politiques, ni les appétits financiers des yanquis, ni, d'un mot, leur effort pour nous coloniser» (p. 285).

Ces propos m'amènent à penser que la France ne tient probablement pas assez compte de ceux de ses fils qui vivent à l'étranger. Elle devrait les écouter davantage et profiter de leurs expériences. Ils serviraient alors bien plus à la France qui, à présent, souhaite conforter ses positions sur différents marchés mondiaux.

Jusqu'à l'arrivée de de Gaulle, confie Étiemble «nos leaders (il aurait pu soit dit en passant utiliser le mot français) étaient à peu près aussi indépendants de Washington que Tchiang Kai Chek» (p. 287). N'est-ce pas excessif? La France de 1950 avait tout de même une pratique des relations internationales qui, en d'autres temps, avait fait ses preuves. Il n'a cependant pas tort d'écrire qu'après la guerre «la bourgeoisie de France qui n'avait pas réussi à devenir colonie allemande, ne rêva plus que de protectorat yanqui» (p. 287). Il y a là une idée de départ pour réaliser un livre qui porterait sur la décadence française aux XIX^{e} et XX^{e} siècles. Toujours gagner avec l'aide des autres, est-ce vraiment gagner? Songeons à 1918. Songeons à 1940-45. Étiemble dévoile sans le vouloir une partie non explorée de ce «mal français», titre ô combien évocateur d'un ouvrage remarquable d'Alain Peyrefitte.

N'oublions pas que les fortes réticences d'Étiemble à l'endroit des États-Unis s'expliquent. Il a en effet vécu dans ce pays qui l'a déçu. Capable de comparer l'Amérique et l'Europe, il croit que cette dernière peut devenir une force. Il constate aussi que la situation économique de la France s'améliore grandement. Il ne tient donc qu'aux Français que leur langue soit mieux respectée dans le monde et reprenne du poil de la bête. Pourquoi utiliser le mot «strip tease» quand «effeuillage» existe?

Étiemble voit juste. Pourquoi n'y a-t-il pas eu une véritable promotion du français en France et ce depuis plus de 20 ans qui aurait tenu compte du français parlé d'outre-mer? s'interroge-t-il. Il innove sur ce point précis et refuse que les Français s'enferment dans les limites hexagonales. La France serait plus forte, plus vivante si elle utilisait l'énergie qui existe hors de ses frontières.

Il faut insister de nouveau sur le rôle des Français de l'étranger. Ils permettraient de gommer mythes, clichés et préjugés qui prévalent dans l'hexagone à l'encontre de nombreux pays étrangers dont les ressortissants sont attirés par la France. Si les Français veulent continuer à séduire les autres peuples, il faut qu'ils prennent les moyens adéquats.

En outre, Étiemble s'insurge contre le fait que le Larousse n'ait même pas utilisé les travaux réalisés en son temps par Remy de Gourmont lequel signalait l'intrusion de nombreux mots d'origine anglaise dans notre langue. Plus tard, Jean Duché, aussi innovateur que Gourmont, essayera à son tour de sonner l'alarme, en vain, semble-t-il! Nos francophones émérites n'en finissent pas de prêcher dans le désert. Étiemble regrette aussi que la science et la technique françaises soient autant dépréciées. Les Français ne sont-ils pas les premiers coupables comme vient de le démontrer l'affaire Pasteur?

Le dernier chapitre de la cinquième partie étale les rancoeurs que l'auteur éprouve à l'endroit des

États-Unis, pays raciste – c'est l'époque de Martin Luther King – souligne-t-il. Il en profite pour décocher une dernière série de flèches contre tous ceux qui veulent nous américaniser, Français en tête.

Enfant terrible de la francité, Étiemble charge les quatre ministères de l'époque qui devaient promouvoir le français et ne font qu'étaler leurs défaillances. De tels propos pourraient être repris aujourd'hui. Il reproche déjà aux responsables de ne pas avoir une vue d'ensemble et de manquer de volonté. L'auteur aurait dû étayer ses reproches. Depuis, y a-t-il eu des progrès?

Il est intéressant de constater que, déjà à cette époque, Étiemble reconnaît le dynamisme des Canadiens français pour affirmer leur langue. Il apparaît étonnant surtout aujourd'hui, que les pays francophones, la France en tête, ne semblent pas avoir une politique linguistique plus nette, plus ferme, plus ouverte, plus confiante.

Lorsque Étiemble évoque le rôle que pourrait jouer l'Académie française, une fois de plus il est très en avance sur son temps. Par moments, il y a du visionnaire chez Étiemble. L'homme a du courage. Ne se définit-il pas comme quelqu'un de fier, d'indépendant et d'orgueilleux? Bref, l'auteur n'a plus à nous convaincre de son caractère. C'est un homme à poigne dans le domaine linguistique.

Rien d'étonnant alors qu'il loue avec plaisir l'action culturelle de Charles de Gaulle puis celle de Georges Pompidou, et salue la naissance de plusieurs organismes de la francophonie. Il considère que le franglais, dix ans après la parution de son livre, est démasqué sans que cependant tout danger soit écarté. Il aimerait que l'on ne cesse de dénoncer l'hydre. C'est de la légitime défense, dit-il. Il ne comprend pas pourquoi le Petit Robert dans son édition de 1976 accueille dans ses pages au moins 800 mots franglais (p. 355).

Interrogé en 1980 pour savoir ce qu'il pense de l'état du franglais en France, Étiemble regrette que le successeur

de Georges Pompidou ait laissé aller les choses à vau-l'eau et que le Larousse dans son édition de 1979 continue d'accueillir des mots sans les franciser. Il ajoute même – toujours en 1980 – que les défenseurs du français deviennent des espèces rares... Il serait bon de mieux les identifier afin qu'ils forment un réseau plus dynamique. Étiemble aurait tout de même pu citer l'action d'un Bernard Pivot en faveur du français.

Nul doute que ce livre dérange, inquiète. Il ouvre bien des pistes que l'auteur aurait dû explorer plus en détail. C'est un livre décapant, excessif, mais qui énonce bien des vérités. Les Anglais, peuple si tenace, ont bien gagné leur bataille d'Angleterre. Les Français qui ont été moins glorieux à cette époque perdront-ils leur bataille de France – bataille tout simplement linguistique – dans les années 1990? Seul l'avenir le dira. Et c'est cet avenir que nous allons interroger sans fin, grâce au courage de plusieurs autres essayistes Français, Canadiens, Suisses et Africains qui veulent que la France et le monde francophone puissent s'affirmer en toute liberté.

Chapitre 2

La francophonie en péril

Auguste Viatte, l'un des meilleurs spécialistes du monde francophone, lorsqu'il cite à la page 112 de son livre[1], celui de Gérard Tougas[2] utilise l'épithète de «malveillant» à son endroit. Le mot ne manque pas d'étonner chez un auteur en général très nuancé et très poli. Il faut reconnaître que *La Francophonie en péril* de Tougas publié en 1967 un an après celui d'Étiemble n'est pas tendre et contient de nombreuses exagérations, mais aussi des vérités sur ce monde francophone en gestation.

Lorsque le livre de Tougas paraît à Montréal, c'est, ne l'oublions pas, l'époque du gaullisme triomphant. Au moment même où la France redécouvre officiellement le Québec, le Canada essaye de résister un tant soit peu à l'américanisation. Cela fait deux ans que Claude Julien a écrit son livre : *Le Canada dernière chance de l'Europe*.

À sa façon, Gérard Tougas semble être un zélote des Américains, un zélote de talent. N'oublions pas que si, à l'époque, de Gaulle incarnait la France, les États-Unis incarnaient eux l'irrésistible énergie mondiale.

Rien d'étonnant alors que Tougas écrive : «De Gaulle engageait la France sur sa dernière trajectoire universelle» (p. 115). On a un peu l'impression qu'il s'agit d'un enterrement de première classe. «Sincères et directs, les Africains se trouvaient mal placés pour savoir que le rôle de la France était déjà terminé» (p. 115) ajoute l'auteur

---

[1] Auguste Viatte, *La Francophonie*, Larousse, 1989.

[2] Gérard Tougas, *La Francophonie en péril*. Ottawa, Le Cercle du livre de France, 1967.

dans la foulée. Tougas participe-t-il à un vaste règlement de comptes? Au passage, notons que même la question de l'atome, si chère au Général, est fort minimisée. Il reconnaît tout de même que «le Général a voulu que la France, coeur de l'Europe, prenne les décisions la concernant» (p. 118). Il était difficile de refuser à un allié moins que cela...

Pour ne pas accabler Gérard Tougas qui a écrit un livre combie d'ambiguïtés mais tout à fait stimulant, «très canadien», c'est-à-dire que selon son propre aveu, il vit au centre d'un tourbillon «en tenant à l'oreille la conque des anciennes manières d'entendre qui me sont venues du vieux continent par l'entremise du groupe minoritaire canadien de langue française, les U.S.A. m'apparaissent dans toute leur originalité» (p. 157-158). C'était avant les affres du Vietnam et avant mai 1968, événement important qui signifie en France précisément le réveil de la jeunesse.

Que Gérard Tougas soit rassuré, en dépit de faiblesses évidentes de la France européenne qu'il serait sot de nier, l'Europe n'est pas devenue l'Afrique des Américains.

Après tout, on ne peut pas reprocher à Gérard Tougas, cet Américain de langue française, fort lucide d'ailleurs sur son engagement, de sentir qu'il appartenait à ce grand tout américain, jusque-là rejeté ou accepté avec réticences et déchirements par de nombreux Québécois et Canadiens.

Gérard Tougas a tout de même plus que des éclairs de lucidité. «Deux voies s'offrent à la France : promouvoir l'unité européenne et au sein de l'Europe ne pas renoncer à exercer une influence à l'extérieur, ou bien par ses propres forces, et agissant au besoin indépendamment, tâcher de sauver l'essentiel de son rayonnement à l'étranger» (p. 119). À bien y réfléchir, la France ne peut-elle pas aujourd'hui réussir dans ces deux voies, à condition de faire preuve de lucidité, de réalisme et d'efficacité?

Il me semble que si Gérard Tougas est «malveillant», il l'est non pas pour vraiment nuire, mais parce qu'il suit une certaine logique pan-américaine qui oppose ce continent à l'Europe. En 1967, Tougas considère que l'Europe est brisée pour toujours dans son élan, et qu'elle ne livrera plus que des batailles culturelles d'arrière-garde. Au regard d'aujourd'hui, on peut sourire devant une telle assertion. Si un envoyé de la planète Mars venait nous visiter, choisirait-il l'Europe culturelle ou l'Amérique culturelle? Bref, chez l'auteur le discours cache à peine le non-dit. Nous assistons au rapprochement du Canada en voie de modernisation avec les États-Unis, mais les élites canadiennes tentent de garder encore un peu d'admiration teintée d'ironie, pour la France et l'Europe. C'est presque de la commisération.

Plus percutants, mieux sentis, sont les propos de Gérard Tougas sur ce qui différencie l'Amérique de l'Europe : «L'État américain fonctionne à la faveur de deux principes apparemment inconciliables : la destruction de la famille, et le renforcement de leur solidarité» (p. 16). Pour lui, l'influence américaine en Europe passe d'abord par la jeunesse. Il n'a pas tort, car la France est encore une société gérontocratique. Lorsque l'auteur écrit : «Les Américains, avec les autres nations de langue anglaise, appréhendent la réalité par les viscères, alors qu'en France la vie s'explique et s'organise autour de la faculté raisonnante»... et qu'il ajoute, «l'esprit français ne se rapporte ni au courage, ni à la persévérance, ni à toutes ces qualités qui, pour l'Anglo-saxon, précèdent l'intelligence pure» (p. 19-20), il apporte là des arguments intéressants. Bien sûr, la charge est forte, elle porte comme un Exocet, mais au moins, c'est net. Après tout, les civilisations anglo-saxonnes et françaises sont concurrentes, elles n'ont pas toujours les mêmes valeurs et, parce qu'elles ne manquent pas d'originalité, occupent chacune un rang distinct. Cette vision apparaît en filigrane chez Tougas.

N'oublions pas, comme le rappelle l'auteur, que «c'est l'Amérique qui porta le premier coup mortel (est-il mortel?) à la suprématie de la langue française» (p. 73).

La «malveillance», que percevra deux ans après Auguste Viatte, s'inscrit dans l'utilisation d'un certain nombre de termes excessifs. Un esprit plus épris de justice eût été plus nuancé. Une des grandes faiblesses de Tougas, c'est son parti-pris. N'exagère-t-il pas un peu en écrivant : «Si bien qu'avant la fin du XX^{e} siècle, la culture française aura subi une intervention chirurgicale de miniaturisation» (p. 75)? Rien n'est immuable. Tout peut être changé. Aujourd'hui, par rapport à 1967, les États-Unis ne sont-ils pas moins triomphants face au Japon et face à l'Europe? L'affirmation de Tougas, que d'aucuns jugeront malveillante, mérite cependant qu'on y fasse attention. Faut-il la prendre comme un enterrement souhaité, ou comme une mise en garde? Quoi qu'il en soit, la France et le monde francophone doivent à cette époque réagir. Ajouter que l'influence française en Amérique latine s'efface (p. 75), n'est-ce pas condamner bien vite une aventure? Pensons à celle qui ne cesse pas, de l'Alliance française. Bien évidemment, si la France poussait sa jeunesse à aller se battre sur les marchés étrangers, son influence grandirait. Contrairement à ce que croit Tougas, l'Amérique latine reste une terre francophile. L'épopée de l'Aérospatiale subsiste dans les coeurs. La France a de nombreux amis au Mexique, en Argentine, au Pérou, au Brésil, en Uruguay et ailleurs.

Plus pertinents sont les propos suivants de Tougas. «On ignore aussi qu'à Paris coeur du monde francophone, la haute finance compte désormais une haute cour américaine. La publicité anglophone pénètre les médias français» (p. 77). Ici, l'ombre pénétrante d'Étiemble ne semble pas loin. En effet, lorsque les élites d'un peuple commencent à trahir, à regarder trop ailleurs, on peut s'inquiéter. Mais nous avons vu aussi dans le premier chapitre, les limites de certaines analyses d'Étiemble. Disons que la France aurait dû peut-être mieux évaluer ses forces et ses faiblesses, tenir un cap avec plus de ténacité, développer de meilleures stratégies, et offrir de meilleures créations à la télévision, au cinéma, dans le domaine de la danse, du livre, etc. Pour que le français continue à plaire et à rapporter.

En 1967, il est clair que Tougas considère que l'univers français chancelle, et il le croit battu. Avec le recul, vu d'aujourd'hui, on peut considérer que Tougas s'est en grande partie trompé, même si les dangers demeurent. Oser écrire que «la langue française comme instrument incomparable de la pensée humaine se meurt» (p. 78), c'est vraiment nous livrer pieds et poings liés comme les bourgeois de Calais. C'est excessif.

On peut aussi se demander s'il ne se leurre pas et nous avec, lorsqu'il confie : «Les Américains assurent progressivement la relève de l'Europe colonisatrice parce que la forme inédite de leur civilisation représente une avance décisive pour l'humanité» (p. 80). Il n'a bien sûr pas tort d'ajouter «que la révolution offerte au monde par l'Amérique consiste à organiser la société humaine de telle sorte qu'elle produise son maximum d'énergie» (p. 87).

Il n'est pas faux de prétendre que la France a longtemps mis en avant un certain esprit aristocratique, un côté élitiste donc, face aux aspects démocratiques américains. Mais de quelle démocratie parle-t-on? L'auteur ne définit pas les notions qu'il emploie (p. 112).

L'extrait qui suit me semble très contestable. «L'extension de l'influence anglo-saxonne à travers le monde sera profitable à l'humanité. Seuls les Américains, grâce à la supériorité de leurs structures sociales et aux richesses accumulées, se trouvent en mesure de répondre efficacement à l'attente des affamés et des déshérités» (p. 122-123). C'est idyllique. Mais après tout, nous sommes en 1967, en plein dans le rêve américain qui n'avait pas tellement l'heur de séduire Étiemble, l'européen.

Un peu plus loin, Tougas reconnaît que de Gaulle «en refusant l'entrée du marché commun à l'Angleterre, aura retardé la dissolution de l'Europe occidentale dans le grand tout anglo-saxon. Son action négative par nécessité ne permettra pas d'éluder indéfiniment le glissement de l'Europe vers le monde économique et, partant, culturel des peuples de langue anglaise» (p. 153). L'évolution d'aujourd'hui donne-t-elle raison à l'essayiste? Après ne

pas avoir ménagé cette bonne vieille Europe, l'auteur reconnaît tout de même qu'elle sait vivre et que la France s'affirme comme la nation dont l'esprit critique est le plus aiguisé de la terre. Dont acte. De tels propos équilibrent à peine l'approche fort pessimiste que l'auteur retient en ce qui concerne l'avenir de la France et de l'Europe.

Sur les relations entre la France et l'Afrique, Gérard Tougas ne pèche pas non plus par optimisme. «C'est en Afrique que je suis allé, précise-t-il, chercher le reflet du conflit Europe-Amérique» (p. 11). «La colonisation française, précise-t-il, aura été un désastre pour les Africains». Ce n'est pas ce qu'affirment les spécialistes d'aujourd'hui. Mais, bien entendu, l'auteur préfère le colonialisme perfectionné des États-Unis. C'est son droit. Il continue en écrivant : «Les Français sont arrivés, il y a longtemps; c'est bien peu. Les Américains auraient accompli mille fois plus en moins de temps» (p. 14). Il oublie tout de même que deux guerres mondiales ont ravagé et détruit l'Europe. Les États-Unis n'en ont-ils pas grandement bénéficié?

Gérard Tougas, en encensant les États-Unis, oublie un peu trop les deux visages et les deux réalités de l'Amérique, où la pauvreté et le racisme existent. L'auteur n'en montre qu'un. Ne se contredit-il pas lorsqu'il affirme «que la réticence de l'anglo-saxon devant le Noir, reste invincible» (p. 23)? Comment alors dans ces conditions, être un bon colonialiste? Le livre de Tougas, révélateur par bien des aspects, n'est pas exempt de stéréotypes qu'il faut décrypter.

Il est certain que la France a commis bon nombre d'erreurs en Afrique, par exemple en ne s'adaptant pas assez vite aux données nouvelles, mais de 1967 à 1989 son aide a été globalement précieuse et rend en partie caduc le pessimisme délétère de Tougas. Il faut aussi regretter le tour d'horizon bien schématique des zones d'influence française (p. 75 à 77) auquel se livre l'auteur. Le livre d'Auguste Viatte, qui paraîtra en 1969, pourra passer comme une réponse particulièrement documentée.

Gérard Tougas, toujours prêt à distribuer des prix de consolation, reconnaît au moins que la France a permis aux Africains d'être indépendants intellectuellement. Ce qui, on en conviendra, n'est déjà pas si mal. Il serait bon de consacrer une étude fondamentale à la colonisation française en Afrique, en la comparant à l'anglaise et à l'américaine, afin d'en avoir le coeur net. En Afrique, les Anglosaxons ont-ils été si pragmatiques que cela, et les Français trop théoriques?

L'auteur qui n'en est pas à sa première contradiction, conclut curieusement que les méthodes expéditives anglo-saxonnes heurtent la tradition africaine, mais en fin de compte, préparent mieux les Africains au monde de demain. On peut s'étonner aussi que Gérard Tougas trouve les universités de langue française repliées sur elles-mêmes par rapport à celles de langue anglaise. N'ont-elles pas permis aux Africains d'être indépendants intellectuellement? Il ne dit pas un mot sur l'essor de l'A.U.P.E.L.F.

Tout au long de ce livre qui éveille la curiosité, Tougas insiste sur la puissance de séduction des Américains, sur leur côté vivant et efficace, sur leur cinéma fort dynamique. Pour lui, New York est devenue la nouvelle Versailles. Il apprécie le fait que les Américains soient si fraternels. Il trouve que la séduction, qui jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, était française – Maurice Chevalier – est à présent américaine. C'est évidemment loin d'être faux; reste à savoir si la vision, si la force américaine, avec le temps, l'emporteront sur un certain raffinement européen. Qui va séduire qui et comment? Ne pouvons-nous pas assister à une alliance entre Américains et Européens qui serait profitable au monde entier et ferait triompher le bien commun? Les peuples et la séduction : voilà le titre d'un livre qu'il faudrait écrire.

Si l'auteur regrette que la langue française se soit un peu desséchée (p. 97) et qu'elle soit desservie par ses servitudes grammaticales et logiques, il s'intéresse à un débat qu'approfondira, entre autres, comme nous le verrons plus tard, Claude Hagège. Dans le domaine des

sciences, il n'a peut-être pas tort de fustiger l'individualisme des chercheurs français et de préférer les chercheurs américains qui travaillent en équipe. Mais ce sont ces mêmes chercheurs français, qui, avec de bien moindres moyens que leurs confrères américains, ont créé l'aéronautique française : les Caravelle, le Concorde, l'Airbus et la fusée Ariane. Cette dernière ne vient-elle pas d'envoyer dans le cosmos deux satellites américains? Quant au cinéma français, depuis toujours il a ses règles, ses traditions, ses faiblesses aussi, mais il n'est pas américain. Il est différent. Et c'est ce droit à la différence que les Français et de nombreux peuples revendiquent.

Il arrive que Gérard Tougas soit prophète, notamment lorsqu'il évoque les déboires de certains produits français au Canada (p. 108). Il reprend la rengaine sur «les Américains qui sont surtout les plus commerçants du monde (il oublie au passage, les Libanais). Opérer une brèche dans cette forteresse eût supposé, de la part des Français, une mentalité qui n'a jamais été la leur» (p. 108). Même s'il n'a pas tort, il les enterre un peu vite. L'évolution des deux dernières décennies ne lui donnent pas forcément raison : Péchiney, Airbus, sont là pour en témoigner.

Ce livre est troublant. Il assène cependant quelques vérités qui font réfléchir. Malveillant, certes, peut-être, mais surtout écrit par un homme cultivé qui pense (est-il sincère?) avoir fait le tour de certaines questions. C'est un livre fort influencé par une Amérique triomphante qui colonise le Canada et qui peut faire croire à un affaiblissement définitif de l'Europe malgré le baroud d'honneur du général de Gaulle.

Un exemple parmi tant d'autres souligne que Tougas mésestime l'énergie française lorsqu'il écrit : «les Français commencent à partager le monde intellectuel rétréci des Canadiens français» (p. 92). Or, il écrit cela – c'est tout de même curieux – au moment où justement, le Québec reprend du poil de la bête. Il précise que «le Canada français doit une partie de son énergie aux leçons des anglo-saxons» (p. 138). Ce qui bien sûr n'est pas faux

mais en partie injuste puisque les Canadiens français doivent aussi leur nouvelle énergie à eux-mêmes. Doit-on forcément ne jamais quitter son père (l'Amérique) pour ne pas être soi-même dans une différence acceptée et reconnue?

Ne jetons pas la pierre à Gérard Tougas, tout imprégné qu'il est d'une nouvelle américanité. Bien qu'il soit excessif, il nous met tout de même en garde contre certains dangers, notamment contre un danger interne, constitué par les élites qui trahissent leur pays. Étiemble l'avait déjà montré. Il n'est pas faux de dire que le danger pour la France et la francophonie vient bien plus du risque d'un affaiblissement interne qu'externe. La France doit toujours mieux se défaire du poids du passé, être plus dynamique et favoriser l'expression d'un nouvel esprit français et francophone. Elle doit continuer à se transformer positivement. Tougas ne pourrait certainement pas nier les progrès accomplis depuis 1967.

Ce livre fort bien écrit rappelle à quel point la Seconde Guerre mondiale aura été fatale pour l'Europe qui, espérons-le, continuera à se renforcer. La France doit cesser de créer des lignes Maginot, et doit cesser de créer des comités de défense. Elle devrait plutôt canaliser l'énergie de sa jeunesse. De Gaulle aura-t-il retardé l'américanisation de l'Europe? Tougas le croit. Qu'en est-il aujourd'hui? L'exemple de la Suède (p. 148) oblige à revoir sérieusement cette question. Ses propos sur l'importance du cinéma (p. 149) aussi. Les possibilités d'une meilleure alliance entre l'Europe et l'Amérique (p. 152-153) mérite que l'on y réfléchisse.

Passons sur certains propos naïfs du genre «que la grande ombre américaine ne cesse de s'étendre sans plan prémédité de la part des Américains» (p. 151). À cela, je préfère un Gérard Tougas plus modeste, plus humaniste, moins prétentieux, lorsqu'il écrit : «Il semble bien que l'affinement d'un peuple ne se produise qu'à l'aide des siècles et qu'en dépit de son génie inégalé pour brûler les étapes, le peuple américain ne puisse hâter l'avènement de sa maturité» (p. 161). En conclusion, il semble

que l'auteur, homme de style et de talent, soit un peu défaitiste. Pourquoi ne croit-il pas assez dans la vitalité de ses origines françaises, de ses belles origines? On peut le lui reprocher. Quoi qu'il en soit, reconnaissons qu'il a stimulé notre réflexion et nous a lancé plusieurs vérités sur lesquelles la France et le monde francophone auraient tout intérêt à méditer.

«N'ayant pas la ressource de se fondre dans le plus puissant groupement humain qui ait jamais existé, la France se voit acculée à fournir l'effort le plus considérable de son histoire, et ce, non pour étendre l'aire de son influence, mais simplement pour subsister en tant que civilisation originale» (p. 173).

Cette phrase évidemment pessimiste mais non exempte de lucidité ne peut qu'inciter à réagir. Nous essayerons donc de mesurer les possibilités qui s'offrent aux francophones dans les prochains chapitres.

Chapitre 3

Défense et illustration de la francophonie

On dirait que ce livre[1] d'Auguste Viatte est une réponse indirecte à celui de Gérard Tougas qui avait tendance à nettement minimiser le rôle de la France et son influence dans le monde des années soixante. Le point de vue de l'auteur canadien ne manquait cependant ni d'originalité ni de pugnacité.

Dès qu'il paraît en 1969, le livre d'Auguste Viatte, un universitaire d'origine suisse, reçoit les louanges de la critique. C'est une belle synthèse. Un tour de force d'avoir su présenter le monde francophone de l'époque en à peine 200 pages. L'auteur confie : «Francophonie, francophone, les deux mots sont à la mode, comme les réalités qu'ils désignent et auxquelles l'opinion publique s'éveille désormais» (p. 5). Il était optimiste d'écrire : «l'opinion publique qui s'éveille désormais». En fait, comme un digne précurseur, il cherchait avec quelques autres à l'éveiller. Il n'hésitait pas à semer la graine des prochaines récoltes, lesquelles n'auront vraiment lieu que plus tard. En 1988, l'essai de Michel Guillou et Arnaud Littardi, s'intitulera assez curieusement : «La francophonie s'éveille». Se serait-elle quelque peu endormie entre la publication du livre de Viatte et celui de ces messieurs?

C'est donc dire le rôle éminent qu'aura joué Auguste Viatte dès la fin des années 60 afin de stimuler l'ensemble francophone. Avec lui, nous découvrons la réalité multiple et fascinante de cet univers qu'il connaît dans l'ensemble fort bien.

---

[1] Auguste Viatte, *La Francophonie*, Paris, Larousse, 1969.

L'éveil de cet ensemble serait survenu plus tôt si les responsables français avaient mieux perçu les potentiels de chaque région. Si l'intérêt avait été vraiment là, le livre aurait dû être remis à jour tous les cinq ans...

Le paysage qu'offrait Viatte en 1969 a bien changé aujourd'hui. Personne n'a repris, que je sache, le flambeau dans les années 70 pour actualiser ce printemps francophone qui était en train de fleurir ici et là. Ce manque d'intérêt, résultat d'un manque d'organisation et de vision, est une preuve flagrante de la mollesse de certains responsables francophones.

Divisé en dix chapitres, ce livre offre une mine de renseignements, aussi bien dans l'ordre du littéraire, du culturel et du social que dans l'ordre du politique et de l'économique. Bref, il s'agit d'un panorama solide, détaillé et synthétique qui exprime l'essentiel. Quand, au début de l'essai, Auguste Viatte cite le livre de Marc Blancpain, il aurait tout de même pu en donner la référence. L'absence de bibliographie a de quoi étonner vu l'ampleur du travail accompli. C'est regrettable.

S'intéressant d'abord aux régions limitrophes de la France, puis évoquant l'évolution du Canada avant de nous faire découvrir le monde antillais et d'analyser les brassages de population de l'océan Indien, les mutations de l'Afrique noire et la coexistence du français et d'autres langues aussi bien dans le monde arabe qu'en Extrême-Orient, l'auteur achève enfin son tour d'horizon en insistant sur l'influence du français hors de son domaine propre. (Les p. 6 et 7 sont fort éclairantes).

Le chapitre qu'Auguste Viatte consacre à la Belgique et au Luxembourg n'est pas son meilleur. Il connaît certes ces pays, mais il ne semble pas avoir su mettre assez de distance entre lui et eux. Aussi proches de la France que le Canada l'est des États-Unis, il n'est pas toujours facile d'oublier cette proximité. L'auteur rappelle quelques données historiques sur la Belgique, pays tampon qui cherche toujours son avenir tout en cautérisant ses plaies. Il suffit de songer aux querelles interminables

entre Wallons et Flamands, querelles certainement entretenues par d'autres puissances qui ont intérêt à ce que l'énergie française ne déborde pas trop de ses frontières. N'oublions pas que l'annexion de la Wallonie n'aura pas eu lieu par la France au XIX[e] siècle, parce que l'Angleterre s'y était opposée. Depuis la destitution de Napoléon, la France est restée fort prudente. Sauf sous le Général de Gaulle, elle n'a pas avivé les passions.

Le coup d'envoi est donné par l'auteur lorsqu'il déclare que les Wallons régressent à cause de la faiblesse de la natalité. Le problème démographique dont nous reparlerons au cours de cet essai s'affirme comme un des plus graves défis pour les pays francophones industriels. Les Wallons au départ mieux nantis que les Flamands n'ont pas su s'adapter. La formation trop élitiste de leurs dirigeants les a coupés du vaste mouvement social qui surgissait un peu partout en Europe au XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle. Les élites francophones n'ont donc pas su comprendre ni contrôler une évolution sociale considérable. D'où la pétrification des relations entre Wallons et Flamands. Selon l'analyse d'Auguste Viatte, le français en 1969 n'est pas particulièrement dynamique en Belgique. Il n'aurait pas dû se couper de l'univers flamand particulièrement créatif. Le génie flamand a longtemps apporté un rayonnement à la littérature francophone. Aujourd'hui, elle n'en bénéficie hélas! plus.

Comme en Louisiane, il y a eu un âge d'or de la littérature belge entre 1880 et 1900. Il faudrait mieux tenir compte de la vitalité des francophones dans plusieurs pays à cette époque. Pourquoi s'est-elle aussi vite étiolée? Bref, en Belgique, la séduction francophone a perdu de son éclat, ce qui a provoqué la réduction de l'espace spirituel et physique de la Belgique francophone.

Lorsque l'auteur écrit que «c'est par l'originalité personnelle, non par celle d'un cadre, que les meilleurs ont percé», (p. 22), cela ne traduit-il pas les difficultés des francophones de Belgique pour vivre dans un cadre bien à eux, tenaillés qu'ils sont entre les Flamands revendicateurs et la France si proche et imposante? En dépit

des menaces, Viatte a raison d'insister sur l'intense activité littéraire et culturelle des Belges dont les meilleurs s'imposent souvent à Paris.

Vingt ans après la parution de ce livre, il faudrait savoir si une nouvelle «séduction francophone» a joué ou, au contraire, si cette francophonie belge s'enfonce dans la défensive et s'étiole, encore plus corsetée entre le militantisme flamand et l'indifférence française. À la fin de ce chapitre, à peine trois pages sont consacrées à ce joli petit duché du Luxembourg, qui, grâce entre autres à Radio Luxembourg, apporte une note originale à la francophonie européenne.

Dans le deuxième chapitre qui porte sur la Suisse, l'auteur est ici chez lui. Il n'hésite pas à dire que la partie allemande de la Confédération s'avère plus dynamique que la française. On peut tout de même s'étonner que les francophones de Belgique et de Suisse, défavorisés il est vrai par une mauvaise démographie, n'essaient pas davantage de redresser cette situation. N'appartiennent-ils pas à des pays riches?

Un des aspects parmi les plus intéressants de la Suisse vient de son imprégnation calviniste. Elle offre, confie l'auteur «un peu l'image de ce que serait devenue la France si le calvinisme avait fini par triompher» (p. 133). Elle offre en effet le sérieux, le moralisme, le civisme, le côté introspectif, la nature même des institutions et la démocratie directe, autant d'éléments si importants aux Suisses qui sont un apport considérable à la francophonie. Les Suisses francophones devraient, entre autres, mieux séduire tout le monde germanique et servir de relais entre les francophones et les francophiles descendants des protestants qui se sont installés dans le monde entier et ont formé tant de sphères d'influences.

Selon cette perspective, les Belges qui ont, eux aussi, un dynamisme surprenant à l'étranger pourraient ouvrir bien des portes à leurs amis du monde francophone. Que sait-on en France et ailleurs de l'implantation des communautés belges et suisses dans le monde? La France, le

Canada et les autres pays francophones en ont-ils tiré parti?

On peut apprécier, comme le précise Viatte, que la Suisse interpréta souvent la France à l'étranger et fit connaître l'étranger à la France. Songeons à l'apport considérable de nombreux philosophes et essayistes qui, de M^me^ de Staël à Denis de Rougemont, ont apporté une contribution de premier plan à la culture française universelle.

Ne serait-il pas plus judicieux de tenir davantage compte de l'avis des Suisses pour mieux gérer le développement de la francophonie? N'ont-ils pas une solide expérience des organisations internationales? Auguste Viatte avec raison rappelle les combats des francophones de la Vallée d'Aoste et de ceux, qui dans les îles anglo-normandes souhaiteraient que le français ne disparaisse pas. Mais sans stratégie, il est difficile de progresser. Bref, on peut se demander si en Europe, l'axe Bruxelles-Paris-Genève a atteint son dynamisme optimum. La France a-t-elle toujours su accueillir une énergie fécondante à la fois si proche de la sienne et si différente? En tout cas, la réalité trop peu connue de tant de francophones européens qui ne sont pas Français mériterait certainement une meilleure approche.

Le chapitre sur le Québec et le Canada, même s'il date aujourd'hui, s'affirme comme un excellent exemple de renouveau d'un État francophone et de son apport considérable à la cause de la francophonie. Le Québec est un pied de nez à l'histoire. Dix mille Français à peine sont devenus au Canada un peuple fort de six millions et demi d'habitants. Leur courage a été la seule réponse positive à l'humiliant traité de Paris qui a diminué la France. L'auteur souligne en effet qu'au début des années 60 la plupart des Français ne soupçonnaient même pas l'existence de ces millions de francophones installés en Amérique du Nord. Pour eux, Napoléon avait achevé l'aventure française en Amérique du Nord en cédant pour une poignée de dollars la Louisiane. C'était un adieu définitif alors que cela aurait dû être un simple au revoir.

Sans l'aide de la France, les Canadiens français ont réussi à résister avec peu de moyens. Tous ces descendants de Normands et des provinces de l'ouest de la France appartiennent à une race increvable qui a fait preuve d'un attachement à la langue des origines. Ils méritent le respect. Rappelons qu'en 1850, à Montréal, les Anglais dépassaient par le nombre les Français. La tendance est encore en faveur des francophones bien qu'on assiste aujour d'hui à un effondrement démographique.

Ce chapitre mériterait d'être retaillé pour accueillir les nombreux succès économiques des Canadiens français qui se sont succédé depuis 20 ans. Il pourrait aussi tracer le bilan de la coopération entre la France et le Québec. Si, jusqu'en 1950, l'essor démographique a sauvé les Canadiens français, c'est l'arrêt de cet essor qui risque, à présent, de les perdre. Les Québécois mènent-ils un dernier baroud d'honneur avant la louisianisation ou assiste-t-on à un passage à vide qui leur permet de regrouper leur force? Le dilemme est là.

Dans un chapitre révisé de ce nouveau Québec et de ce nouveau Canada, il faudrait tenir compte de l'apport des communautés francophones venues s'installer dans ce pays ainsi que d'un nouveau phénomène, celui des nombreux anglophones qui apprennent aujourd'hui le français (leur nombre s'élève au moins à 1,6 million en 1989).

N'oublions pas que le Québec a rendu un immense service à la culture française et donc à la francophonie en créant durant la Seconde Guerre mondiale des maisons d'édition afin de publier et de diffuser à travers le monde les auteurs français. Une telle effervescence a donc permis un décollage de la littérature québécoise. Ce qu'Auguste Viatte reconnaît en 1969, lorsqu'il écrit : «Dans tous les domaines, la production littéraire du Québec dépasse aujourd'hui en quantité comme en qualité, celle de presque tous les pays francophones» (p. 57). Il faut aussi souligner le rôle que le Québec (et à présent le Canada) a joué pour regrouper autour de la France, le monde

francophone. N'est-ce pas Jean-Marc Léger qui a pris l'initiative de fonder l'A.U.P.E.L.F.?

De leur coté, souligne Viatte, les Acadiens et les francophones de l'Ontario ont peu à peu réussi à se faire entendre. Ils ont été aidés, entre autres, par le Comité de la Vie française et par Radio-Canada. Mais leur situation reste précaire. Il faudrait mesurer les échecs et les réussites qui ont eu lieu depuis 1969. Déjà Auguste Viatte s'inquiète à l'époque de l'affaiblissement des franco-américains de la Nouvelle-Angleterre et de celui des Louisianais de langue française...

Son livre est paru avant que puisse s'affirmer l'action de James Domangeaux et celle du Codofil.

L'essai passionnant d'Auguste Viatte devrait être repris et devrait absolument tenir compte aujourd'hui de l'apport des communautés francophones non seulement au Canada, mais aux États-Unis où vivent de nombreux Belges, Suisses, Français, Marocains, Vietnamiens, Haïtiens, Libanais et pieds-noirs, etc. La question de l'émigration francophone dans les pays de la francophonie mériterait, à elle seule, une étude solide.

Dans le chapitre consacré au monde antillais, l'auteur s'éloigne des peuples immémorialement francophones. Curieusement, Viatte les appelle des francophones «par choix». Que je sache, les esclaves qui ont été transportés en Haïti, à la Guadeloupe, à la Martinique et ailleurs n'avaient guère le choix...

Aujourd'hui comme hier, Haïti dont l'apport à la francophonie est indéniable, n'en demeure pas moins un des cas les plus douloureux du monde francophone. L'évolution d'Haïti s'impose. Comment acceptons-nous de voir végéter un petit pays qui a produit autant de personnalités et d'oeuvres foisonnantes? Haïti, c'est le baromètre de la francophonie qui ne sera concrète, vivante et efficace que le jour où ce pays et quelques autres tiendront debout et pourront vivre normalement.

Auguste Viatte rappelle justement que c'est grâce au vote d'Haïti que la langue française a pu se maintenir après la Seconde Guerre mondiale. Qui dira alors que l'on n'a pas besoin d'un plus petit que soi? Haïti, qui est «grande comme la Belgique» mériterait une attention particulière de tous les États francophones. Ne donne-t-elle pas en effet, comme le dit si bien l'auteur, «au Québec une sorte de contrepoids tropical, en même temps qu'il assure une transition entre l'occident européen ou américain et les nations africaines» (p. 87)?

Le monde antillais peut apporter assurément un supplément d'âme à une francophonie en marche. Sachons gré à Auguste Viatte d'avoir évoqué dans ce chapitre fort bien documenté quelques données fondamentales sur lesquelles il faudrait revenir. Parler aujourd'hui des Antilles francophones ne permet plus d'omettre toutes les communautés antillaises expatriées qui vivent essentiellement en France, au Québec, aux États-Unis, en Afrique et dans quelques autres lieux du monde.

Dans le cinquième chapitre qu'il consacre à l'océan Indien, Auguste Viatte répond indirectement aux arguments bien faibles avancés par Gérard Tougas. N'oublions pas qu'en 1969, de la pointe de l'Inde à celle de l'Afrique, se succèdent des archipels, dont une bonne moitié font partie de la zone d'influence francophone. La Réunion appartient à la France depuis 1643. Avant, elle était déserte. La France a-t-elle toujours favorisé le meilleur développement de ces îles? Tougas répondait par la négative. Selon Viatte, le bilan est loin d'être mince. Il est vrai que l'auteur s'intéresse surtout au domaine culturel qui a su profiter d'ouvrages de qualité, lesquels ont apporté à la France une dimension planétaire. Il est vrai que la France aurait pu être plus dynamique, mais sa marine avait perdu bien des forces. L'auteur constate par exemple qu'à l'île Maurice, l'anglais a pris une place excessive. N'écrit-il pas que «l'île Maurice est un peu le coeur de ces îles de l'océan Indien» (p. 94)? Ce qui signifie alors que le coeur de l'océan Indien n'est plus français. Il serait bon aujourd'hui de savoir si nous pouvons encore créer quelque chose de dynamique dans cette région du monde

qui accueille bon nombre de personnes soucieuses de développer leurs relations avec la France et les autres pays du monde francophone. Des îles Seychelles aux Comores, en faisant escale à Madagascar, grande île influencée non pas tant par l'Inde que par l'Indonésie, quel monde extraordinaire qui peut inciter toute une jeunesse francophone à venir apporter son enthousiasme et son savoir-faire et recevoir peut-être bien plus en retour.

Résumer ici le chapitre sixième qui porte sur l'Afrique noire ne rendrait pas justice à chacun des pays francophones de ce vaste continent. D'emblée, Auguste Viatte précise que la France a été présente au Sénégal dès le XVII[e] siècle et qu'elle a donc pu être le principal élément de cohésion lors des indépendances. En Afrique, le français, si l'on en croit l'auteur, ne pénètre pas toujours au sein des couches populaires. Il est intéressant qu'il cite (p. 110 et 111) les nombreux organismes qui mettent au point la pédagogie en fonction du milieu. Quelle belle réponse à Gérard Tougas lorsque Viatte confie ce qu'il pense du travail effectué par l'école et l'université françaises en terre africaine! Si l'Afrique occupe une place importante dans l'évolution de la francophonie, avec la montée de l'islamisme et les énormes difficultés économiques qui frappent le continent, l'avenir demeure toutefois incertain.

Auguste Viatte a eu le courage quelques années après les indépendances d'inciter les francophones d'Afrique à ne pas s'éloigner de la France et des autres pays francophones industrialisés. Sans l'Afrique, la francophonie planétaire perdrait la moitié de ses partisans, ce qui l'appauvrirait dans bien des domaines. Plutôt que d'y voir aujourd'hui un continent endetté, il faut parler sur l'avenir.

Peut-être encore plus difficile apparaît la relation du monde francophone avec le monde arabe qui continue à bouillonner. Le septième chapitre nous plonge dans un autre monde fascinant que Jacques Bénoist-Méchin avait d'ailleurs magistralement illustré dans son livre fameux

«Le printemps arabe», livre indispensable pour comprendre l'évolution récente. Dommage que Viatte ne l'ait point cité. Ce monde arabe est lui aussi, d'une grande importance pour les francophones, car il borde la Méditerranée, la plus humaniste des mers. N'oublions pas que dans le commerce maritime, Marseille a supplanté Venise. C'est l'époque où la France a des liens privilégiés avec le Liban, pays d'une originalité sans égale.

Il est certain que dans le monde arabe, la guerre d'Algérie a créé une vive tension qui a nui au développement de la francophonie. Depuis l'indépendance, l'Algérie est en effet revêche à tout alignement. Dans cette région, l'islamisme contribue parfois négativement à l'exaltation du sentiment national. À l'époque où écrit Auguste Viatte, le français a déjà perdu du terrain en Irak et en Syrie. En revanche, en Algérie, en Tunisie et au Maroc, il se maintient. En Égypte, Nasser lui a infligé un sérieux coup d'arrêt. Il est certain qu'un peu partout dans le monde la montée des classes moyennes n'a pas favorisé la culture française, jugée par d'aucuns trop élitiste. Il serait grand temps de proposer aux masses francophones des productions populaires (des films, des disques, des livres, etc.).

Le potentiel non exploité qui apparaît au coeur de tous les chapitres de ce livre ne révèle-t-il pas que ce qui manque à la francophonie mondiale c'est l'audace, et une véritable stratégie qui soit bénéfique à tous? Pourquoi ne pas avoir fait, dès le début des années 70, des co-productions de qualité, vivantes, intéressantes, populaires. Aujourd'hui, il serait grand temps que des études sur les communautés francophones de par le monde se multiplient. Il faudrait commencer par s'intéresser entre autres aux communautés libanaises.

Sur l'Extrême-Orient (chapitre huitième), région si peu connue des Français et de la majorité des francophones, Auguste Viatte éclaire de façon magistrale l'apport décisif de la France pour que le Cambodge ne soit pas dépecé. On comprend que Norodom Sihanouk s'en souvienne. La guerre du Vietnam a hélas fait disparaître le rêve d'un Cambodge qui serait devenu le sanctuaire de la culture

française en Extrême-Orient. Aujourd'hui, l'influence pacificatrice des Français n'a heureusement pas complètement disparu. Il est étonnant de constater avec Viatte qu'il y eut si peu de Français pour occuper de si grands territoires (sauf pendant la guerre d'Indochine). Là encore, une épopée a été écrite. Qu'en reste-t-il?

Ce chapitre révisé devrait tenir compte des milliers d'asiatiques qui ont quitté le Vietnam, le Laos et le Cambodge pour apporter leur soif de liberté et d'énergie dans des mondes plus cléments. Depuis que l'auteur a écrit son livre, la francophonie s'est transformée de façon étonnante. Il a raison d'écrire à la fin de ce chapitre que l'Extrême-Orient se prolonge avec la Polynésie, la Nouvelle-Calédonie et que ces régions ont fourni des thèmes et des horizons nouveaux à la culture française (p. 159).

Le chapitre neuvième intitulé «Hors du monde francophone» est, lui aussi, intéressant, mais ne correspond plus vraiment aux réalités d'aujourd'hui. Il faudrait comparer les chiffres de l'auteur avec ceux fournis par les deux rapports sur *L'État de la francophonie dans le Monde*, publiés, le premier en 1985, et le second en 1986-1987. Cette comparaison minutieuse permettrait certainement d'en évaluer les progrès et les reculs. En ce qui concerne l'Amérique latine, Viatte confie que «la perte de l'influence française est due essentiellement à la montée d'une classe moyenne plus soucieuse du commerce que d'un épanouissement spirituel» (p. 167). Ce leitmotiv de la montée de la classe moyenne chez Viatte est important car il explique en partie les difficultés du développement du français lequel n'a pas toujours su s'adapter aux réalités nouvelles. Si l'Alliance française n'avait pas repris le flambeau en Amérique du Sud, l'épopée de Mermoz et l'influence de la France auraient fondu comme neige au soleil des Andes. Cette région latine, dont l'héritage espagnol s'avère considérable devrait bien plus mobiliser nos énergies. N'est-ce pas l'essayiste français, Jean Cassou qui a introduit le premier dans les années 30 en France et en Europe, le roman et l'art sud-américains?

Octavio Paz, Rufino Tamayo, Carlos Fuentes et José-Émilio Pacheco savent combien ils doivent à sa générosité.

Le dernier chapitre intitulé «La place de la France», et qui forme en même temps la conclusion de ce panorama, est fort important car il résume les problèmes et les aspirations de cette francophonie qui aimerait s'éveiller. La France, contrairement à l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, est restée le noyau central du monde francophone, ce qui évidemment comporte des avantages mais aussi des inconvénients. Pour Auguste Viatte, il serait temps de créer entre la France et les pays francophones, de nouvelles relations plus stimulantes, plus efficaces. Mais «le mal français», bien analysé par Alain Peyrefitte, ne favorise pas cette évolution pourtant souhaitable.

La France est-elle toujours consciente de ce que chaque pays francophone pourrait lui apporter? De leur côté, les élites des pays francophones savent-elles dialoguer avec la mère-patrie? Ce n'est pas sûr. N'oublions pas que dans la vision française «l'amalgame est à la fois le plus riche en alliage et le mieux consolidé par les siècles» (p. 192), écrit l'auteur. La France a souvent un avantage, c'est qu'elle échappe en partie au provincialisme qui guette de plus petits États. Il y a cependant des exceptions. Mais elle a le sens du dialogue en même temps que celui de l'universel. Toutes les élites des peuples francophones trouvent toujours un immense intérêt à puiser dans les oeuvres de Montaigne, de Pascal, de Molière, de Bossuet, de Voltaire, de Rousseau, de Camus, de Malraux, etc.

La francophonie telle que proposée par Auguste Viatte vise donc à permettre l'épanouissement d'une civilisation mondiale (revoir les p. 192-193).

En conclusion, reconnaissons que le livre d'Auguste Viatte contient des vérités essentielles : il souligne, entre autres, l'émergence des classes moyennes dans le monde, ce dont la civilisation française n'a pas assez tenu compte. Si les Français avaient été plus dynamiques, ils n'auraient pas réagi, un peu poussés dans le dos à partir de 1983, mais avant, au début des années 70. À cette

époque, il est certain que, dans l'ensemble, les élites françaises ne s'intéressaient presque pas à l'évolution du monde francophone. La connaissance de ce monde était insuffisante. En outre, n'oublions pas que les problèmes économiques frapperont de plein fouet la France en 1973 lors de la première crise pétrolière.

Auguste Viatte souligne assez discrètement les questions démographiques si essentielles pourtant au devenir du monde francophone. Bref, cet essai, même s'il est aujourd'hui un peu dépassé, reste un livre de référence pour tous ceux qui s'interrogent sur l'avenir de la France, du français, des pays francophones, et donc de la francophonie.

Auguste Viatte peut certainement être considéré comme un des pères de la francophonie moderne. C'est sa vaste connaissance de toutes ces questions qui a permis à la francophonie de décoller et à quelques esprits libres de reprendre le flambeau afin que la civilisation humaine bénéficie à juste titre de l'apport des francophones. Auguste Viatte, comme Étiemble, mérite notre reconnaissance.

Chapitre 4

Appel aux francophones

C'est chez Michel Jobert que j'ai découvert *Appel aux francophones*[1], de Philippe Lalanne-Berdouticq. Publié une dizaine d'années après les essais de Gérard Tougas et d'Auguste Viatte que l'auteur ne cite pas, comme si sa réflexion naissait spontanément, ce livre paraît en 1979 à La Pensée universelle, une maison d'édition connue pour pratiquer le compte d'auteur. Cela signifiait-il que l'essai de monsieur Lalanne-Berdouticq n'aurait pas pu trouver d'éditeur? On peut s'en étonner car sa démonstration ne manque pas d'intérêt. L'auteur a voulu témoigner de sa passion pour la francophonie. Il y a donc mis de sa plume et de sa poche. C'est tout à son honneur.

Si Gérard Tougas, le Canadien, analysait la francophonie du haut de son balcon américain, et Auguste Viatte, l'européen, offrait une analyse mieux fouillée, plus mondiale et moins polémique de la francophonie, M. Lalanne-Berdouticq, quant à lui, défend avec passion, avons-nous dit, la cause du français qui doit s'imposer en Europe. Nous sommes en 1979, sept ans avant la réconciliation du couple Québec-Canada et la tenue du premier sommet francophone qui aura lieu en février 1986, à Paris.

Composé de sept chapitres bien équilibrés, ce livre qui apporte un point de vue assez original, se lit agréablement. Il veut éveiller la conscience des francophones d'Europe, celle des Français d'abord, lesquels s'assoupissent dans cette douce France qu'André Fontaine appelle «la belle au bois dormant».

---

[1] Philippe Lalanne-Berdouticq, *Appel aux francophones*, Paris, La Pensée universelle, 1979.

Dans une introduction claire et tonique, l'auteur souligne que la France a connu la première en Europe l'unité nationale et la maturité spirituelle et politique. Il écrit avec raison : « Il est dangereux de s'endormir sur des certitudes, de s'ancrer en des convictions dont on ne cherche plus à pénétrer les raisons profondes. Les faits évoluent; pour rester vivantes, les vérités exigent d'être constamment creusées et enrichies d'éléments nouveaux» (p. 8).

Comme la plupart des auteurs sérieux, il reconnaît que l'affaiblissement de la France et de la langue française dans le monde date de la Seconde Guerre mondiale. Il ne cache cependant pas que les premiers symptômes de la crise commencent avec le Traité de Paris de 1763 quand la France doit baisser pavillon devant l'Angleterre. A-t-elle, depuis, bien su orienter son énergie? C'est une question importante. Si la France a marqué des points en Afrique noire et blanche, elle a été terriblement gênée dans d'autres parties du monde comme au Moyen et au Proche-Orient dès que le pétrole a été découvert.

Cela dit, l'auteur reconnaît que la France a réagi de façon positive dans les années cinquante et soixante. Il considère surtout que nous arrivons à un moment crucial car le français est menacé, aussi bien en Europe que dans le monde. Il propose donc que s'opère un vaste rassemblement des francophones.

Le français, rappelle M. Lalanne-Berdouticq, appartient au groupe des six langues parlées sur plus d'un continent et se retrouve dans le peloton des quatre premières langues avec l'espagnol, l'anglais et l'arabe qui sont communes à plus de 15 nations chacune. Mais, précise-t-il, les conditions de survie et d'expansion d'une langue doivent absolument permettre le renouvellement des valeurs qu'elle diffuse dans un monde changeant et fortifier sa base démographique. Un peu plus tard, en 1983, les travaux de Philippe Rossillon apporteront un éclairage essentiel sur les grandes tendances de l'avenir. (*Un milliard de Latins en l'an 2000,* L'harmattan/Union latine, 1983.)

Une telle approche constructive propose implicitement un plan d'action qui demande une connaissance réelle, une mise à jour à la fois de l'ensemble francophone et des trois autres grands ensembles mondiaux. L'un des principaux pays francophones devrait envoyer des chercheurs (ou des équipes) de premier plan sillonner les trois autres grands ensembles linguistiques, afin d'observer leur développement et les comparer, ce qui permettrait d'en tirer un enseignement de premier plan pour la francophonie.

Vivre en vase clos – ce qui est trop souvent le cas de bien des francophones – est néfaste. En comparant les dynamismes respectifs et les faiblesses respectives des divers ensembles mondiaux, on pourrait prendre des décisions essentielles. Jacques Bénoist-Méchin a fort bien su montrer le renouveau du monde arabe dans plusieurs de ses livres. Il propose une méthode à suivre.

Il était bon que dans le chapitre deuxième, l'auteur évoque d'abord la genèse et la croissance de l'Europe latine à l'Europe d'expression française, insiste ensuite sur la magie du verbe d'Abélard et sur le fait que le français était déjà de 1099 à 1291, la langue de la Terre sainte. Comment pourrait-on oublier que le siècle des cathédrales a marqué profondément la France et que Marco Polo a choisi de narrer son fabuleux voyage en Chine dans notre langue? André Malraux, plus tard, n'oubliera pas la leçon de Marco Polo. En outre, sait-on que c'est à partir de François 1er que les ordonnances royales (Villers-Cotterêts–1539) seront toutes rendues en français.

Ce voyage à travers les siècles auquel nous convie l'auteur est passionnant. L'histoire en dit long sur notre potentiel trop caché. Rabelais triomphe au XVI^{e} siècle, l'Académie française aussi avant que notre langue n'atteigne son sommet et ne subisse les premières lézardes. La civilisation française aura été à deux doigts de disparaître durant la Seconde Guerre mondiale. Durant cette période dramatique, la France a en effet perdu des éléments de puissance comme la marine de guerre et

marchande. N'oublions pas que la force des Anglais a longtemps reposé sur leur marine qui imposait la «pax britannica» au monde; celle des Américains s'est appuyée, elle, entre autres, sur l'aviation. Mais avant d'arriver à la défaite humiliante de 1940, la France s'est épanouie au XVIII[e] siècle, siècle francophone par excellence.

Pourtant un premier coup de tonnerre avait retenti en 1763, avec la perte de nombreuses colonies dont le Canada. Un livre devrait expliquer comment la France a pu tenir son rang jusqu'en 1914. Probablement à cause des immenses richesses accumulées pendant des siècles.

Un deuxième coup de tonnerre avait ensuite éclaté avec la Révolution française qui a marqué le début des nationalismes européens. La langue française n'y gagnera pas.

Depuis cette grande fête un peu délirante, la France subit les assauts répétés de ses voisins. Après l'Angleterre, c'est l'Allemagne qui entre dans la danse. Tandis que l'Europe se morcelle, on assiste à la montée de l'esprit défensif des francophones dont le symbole militaire prendra le nom de ligne Maginot. En partie inadaptés au monde industriel, les francophones perdront du terrain dans la première partie du XX[e] siècle. Jusque-là, ils occupaient soit le premier rang, soit le deuxième rang. En 1939, les illusions persistent mais les Français n'occupent plus que le quatrième rang.

Un exemple parmi d'autres de la perte de vitalité de la France au cours de ce siècle : l'affaiblissement de son industrie cinématographique. Lorsque Charles Pathé vend son fonds de commerce et prend sa retraite sur la côte d'Azur, qui se souvient alors de Georges Méliès? S'il n'y avait pas eu quelques cinéastes indépendants, Louis Delluc en tête, pour reprendre le flambeau, il ne serait pas resté grand chose de cet art si français. Abel Gance sera fêté sur le tard... surtout par les Américains.

La Première Guerre mondiale annonce la fin brutale d'un monde : celui où la culture gardait une place prépondérante. À partir de ce moment, l'ère du bilinguisme com-

mence. C'est Georges Clémenceau, «le lion», qui l'inaugure en signant le traité de Versailles. Rien d'étonnant alors que l'anglais fasse irruption dans la vie des francophones. Les Français subissaient plus le monde qu'ils n'en relevaient les défis. La France avait déjà perdu l'Amérique et abandonné les Canadiens français qui ont survécu de façon extraordinaire. Elle était en train de perdre ses positions en Europe de l'Est, en Russie d'abord. Sans même évoquer les autres régions dans le monde. Dommage qu'aucun écrivain n'ait écrit une «peau de chagrin» francophone pour éveiller les consciences. C'était pourtant ce qui arrivait.

Autant dire qu'avec la montée du nazisme dans les années trente et celle du stalinisme, défenseur du prolétariat, la France ne savait plus trop à quel saint se vouer. Après la Seconde Guerre mondiale, l'affaire de Suez donnera un nouveau coup à une crédibilité déjà bien entamée par les affaires d'Indochine et d'Algérie.

Aujourd'hui, tous s'accordent à dire qu'il faut réagir. Les États qui forment la francophonie devraient préparer une opération de séduction à l'échelle mondiale. Pourquoi, par exemple, ne pas intensifier les relations avec les descendants des protestants chassés de France à partir du XVII[e] siècle, revivifier les réseaux de relations parmi les descendants des émigrés chassés par la Révolution? Pourquoi ne pas resserrer les liens avec les descendants de ceux qui ont quitté la France au début du XX[e] siècle pour des raisons confessionnelles? Cette troisième forme d'émigration, si elle est peu connue, s'avère pourtant pleine d'enseignements. Reste aussi à utiliser de façon constructive les Français de l'étranger qu'on ne consulte presque pas ou si peu. Les autres pays francophones n'utilisent-ils pas mieux leurs citoyens expatriés? On devrait apprendre à connaître les diverses communautés francophones dans le monde. Le temps est à l'émulation.

Le chapitre quatrième lui aussi pique notre curiosité : l'auteur insiste sur le fait que de Gaulle a enrayé le processus de dégradation de l'espace français et réussi en Afrique noire une excellente décolonisation. Sa vaste

entreprise de séduction portera donc ses fruits. En outre, il avait compris les dangers de l'entrée de la Grande-Bretagne au sein de la C.E.E. Il semble évident que la France qui s'est relevée à partir de 1945 n'a pas toujours utilisé à bon escient les qualités des nombreuses personnalités qui ont permis un tel relèvement. Il y a eu de grands francophones en France et ailleurs aussi, les connaît-on suffisamment? Bien sûr, le nom de Robert Schumann revient souvent. C'est le constructeur de l'Europe qui a permis au français de devenir la première langue de fait de la C.E.E. et cela de 1950 à 1970. Puis la France a baissé pavillon. S'il n'y avait pas eu en Afrique francophone des Senghor, Bourguiba, Houphouet-Boigny qui crurent à la francophonie, il y aurait eu recul sur tous les fronts. Heureusement que de son côté, le Québec s'est organisé et a favorisé l'essor de la francophonie en Amérique du Nord. Mais cet essor reste précaire.

Il est intéressant de constater avec l'auteur que l'effort européen de la France a eu lieu au moment où l'émancipation du continent africain s'effectuait... Grâce à la volonté gaulliste et celle de quelques chefs d'États africains, ce regroupement francophone qui a lieu à partir des années soixante a permis aux délégations francophones de former 30 % des États (entre 42 et 45) à l'O.N.U. et 50 % à l'U.N.E.S.C.O., organisme international bien connu dont le siège est à Paris. Pourcentage qui à première vue, paraît important mais qui masque une position démographique menacée. En 1975, les francophones en Europe formaient en effet 12,35 % de la population et en Amérique du Nord à peine 2,47 %. En Afrique, toujours en 1975, même si l'on peut espérer dans l'avenir un accroissement du potentiel francophone, la même année, les parlants français s'élevaient à 11 %, soit 43 millions d'habitants sur 395. Cette année-là, si l'on peut se fier aux statistiques, le total des populations parlant français ou ayant un contact fréquent avec la langue française, selon M. Philippe Lalanne-Berdouticq, s'élevait à 264 millions sur 4 milliards d'humains. Bref, ce qui donnait 6,5 % de la population mondiale. Tout cela semblait bien optimiste. Il faudrait revoir minutieusement les données statistiques proposées par l'auteur, les comparer à celles fournies par Auguste

Viatte, Xavier Deniau, Philippe Rossillon, et par les deux rapports sur l'*État de la francophonie dans le monde*.

Il est certain que le «règne» gaulliste n'a pas nui au regain de la langue française dans le monde. Par exemple, dans les pays de l'Est, il y eut un redressement du français. De son côté, la francophonie américaine a relevé la tête, même en Louisiane. En Afrique, des gains ont eu lieu. Il est évident que l'Afrique qui traverse actuellement de gros problèmes sociaux et économiques est une carte majeure pour l'avenir de la francophonie. Philippe Lalanne-Berdouticq n'en pense pas moins que l'espace francophone montre des signes de fragilité et que si l'on veut aller de l'avant, il faut avant tout élargir l'assise du français. Nous sommes en 1979.

On peut croire que si certains pays européens ne souhaitent pas que le français devienne la première langue de l'Europe, n'est-ce pas en grande partie parce que la France et le monde francophone n'ont pas su les séduire et montrer leur dynamisme. Pourtant l'anglo-américain possède une zone d'influence, l'espagnol et l'arabe aussi. Pourquoi alors la France et les pays francophones n'arrivent-ils pas à mieux convaincre leurs amis et alliés européens de l'avantage qu'il y a de faire du français, la langue de l'Europe? Pour l'auteur, et il n'a pas tort, l'anglais deviendra (c'est évidemment le souhait des Américains) la première langue de l'Europe si les Français ne sont pas plus dynamiques. C'est chose en partie réalisée en 1989. Chauvinisme mis à part, appuyer le français comme langue de l'Europe apparaissait comme un choix logique. N'a-t-il pas toujours été au coeur de l'unité européenne? En outre, la légèreté de son implantation dans le monde l'empêche aujourd'hui d'être une langue impérialiste. Aussi apparaît-il comme un gage pour que soit respectée la diversité mondiale. Encore aujourd'hui, son rôle en Afrique reste majeur. Grâce donc à la langue française, l'association Afrique-Europe ne peut qu'en bénéficier. On peut regretter que de tels arguments n'aient pas permis de choisir le français comme première langue de l'Europe. Et pourtant, la France se situe à mi-

chemin de l'éclatante couleur méridionale et de l'âpreté des langues nordiques.

On ne peut pas suivre toutes les assertions que l'auteur nous propose dans le chapitre cinquième. Avouons que la fougue l'emporte parfois un peu. L'idéalisme aussi. Faisons-lui un reproche, celui de trop minimiser le dynamisme anglo-américain et celui d'autres espaces culturels et économiques. On ne se construit pas forcément en diminuant les autres. Un plaidoyer pour sa paroisse ne doit pas nous aveugler. À mon avis, si les francophones voyaient mieux leur propre réalité, il est certain que leurs réactions seraient mieux appropriées.

Le chapitre cinquième comporte donc des faiblesses analytiques qui apparaissent aussi dans le chapitre sixième. L'auteur distille heureusement certaines vérités : «Au conflit entre la surcharge verbale de notre temps et le besoin de simplifier à tout prix, conflit particulièrement sensible en Amérique, naît un langage d'où s'estompe la personnalité : un idiome fait de tronçons de mots et d'initiales accolées» (p. 109). Bref, selon l'auteur, l'excès de simplicité complique tout. En revanche, l'analyse de M. Berdouticq sur le côté dispersé de la langue anglaise et son manque d'unité ne me semble pas vraiment pertinent. Est-ce si mauvais pour la langue anglaise qu'elle soit parlée différemment en des lieux comme l'Australie, les États-Unis et l'Angleterre? N'est-ce pas plutôt une preuve de vitalité? L'anglais dans ce qu'il a de meilleur n'est-il que la langue de l'humour et, le français, la langue de l'esprit? «La gaîté et la finesse française», si l'on en croit toujours l'auteur, «sont spontanément issues de l'accord d'une langue et d'un caractère avec les conditions de vie de jadis, l'humour britannique témoigne d'une réaction contre l'ambiance». (p. 115) C'est peut-être vrai. Cette réflexion centrale expliquerait alors mieux qu'aucune autre que tout peuple plongé dans l'adversité réagit positivement. L'énergie britannique serait donc une réponse remarquable à une situation difficile. De même, à l'issue de la Guerre, le Japon et l'Allemagne ont recommencé à zéro avec l'énergie du désespoir et ont réussi à retrouver le goût de la vie. «Le Mal français», pour

reprendre le titre d'un livre célèbre d'Alain Peyrefitte, ne se cache-t-il pas surtout dans une vie plutôt confortable et qui nuit au dynamisme mondial des Français? C'est la loi du moindre effort. Plutôt que de chercher des théories oiseuses, il faudrait peut-être y penser. Comment changer les habitudes et les mentalités d'un pays devant lequel le général de Gaulle, en vrai démocrate, a dû plus d'une fois s'incliner à contre-coeur?

Opposer la finesse de la langue française si appréciée dans les salons, à l'anglais, langue du commerce – ce qui est en grande partie vrai – langue que l'on baragouine, me semble bien excessif, plein de préjugés et de stéréotypes. Connaissons-nous le dynamisme, comme les véritables faiblesses du monde anglo-saxon. Si c'était le cas, cela nous permettrait d'élaborer bien mieux nos stratégies.

Il n'est pas impossible que la langue française jouisse comme le confie l'auteur «d'un supplément d'âme» par rapport à l'anglais, mais comment en persuader la planète qui se débat de plus en plus dans des problèmes très terre à terre? À la page 120, l'auteur répond en partie à certaines de nos interrogations lorsqu'il écrit : «Fiers de leur propre culture, les anglo-saxons n'ont pas, vis-à-vis des idées françaises, l'ouverture d'esprit et l'humilité intellectuelle que montraient beaucoup de Romains en face de la Grèce». Si c'est vrai, il énumère là une faiblesse majeure dont nous devrions tenir compte pour mener à bien notre «opération de séduction». Quant aux remarques que M. Berdouticq applique au roman américain, elles me semblent bien courtes. En outre, il escamote la question du nouveau roman...

Dans son analyse, il aurait dû aussi tenir compte – Auguste Viatte évoquait le problème – de l'émergence des classes moyennes. Est-ce que l'anglais ne jouit pas d'une véritable hégémonie parce qu'il a su faire croître les classes moyennes lesquelles ont peu à peu submergé dans le monde, les élites à la française presque toujours identifiées aux classes supérieures?

La faiblesse de la civilisation française serait donc de ne pas avoir su se développer parmi les classes moyennes. Bref, il faudrait comprendre le message : le français ne survivra que s'il se popularise intelligemment.

L'auteur n'y va pas de main morte lorsqu'il déclare : «Pays de cent religions et d'une seule sauce, disait Voltaire à propos de l'Angleterre, divisée sur l'essentiel et réconciliée dans le conformisme».(p. 127) Il n'est évidemment pas faux de proclamer que la langue anglaise risque d'uniformiser la planète et donc de faciliter un dessèchement du monde. En même temps, il faudrait éveiller les anglophones à cette situation qui pourrait être tragique pour eux.

Selon la perspective choisie par l'auteur, le français s'affirme comme une langue de la différence qui encourage la diversité. Sa vitalité comme son expansion ne peuvent finalement que profiter aux Américains eux-mêmes en équilibrant la communauté atlantique et en conservant à son pôle oriental la vie propre et la coloration sans laquelle se dissoudrait la personnalité occidentale.

Selon ce raisonnement, les Américains devraient réaliser qu'ils ont intérêt à favoriser la prédominance du français en Europe. Mais encore faudrait-il qu'un dialogue fructueux et permanent s'instaure des deux côtés de l'Atlantique. Les Français ont-ils encouragé ce dialogue?

Reste à examiner le dernier chapitre, le septième, intitulé «Francophonie et mondialisme». Il est nettement plus solide et plus convaincant que les deux précédents. Nul doute que la création du marché commun soit en effet une aventure extraordinaire dans cette seconde moitié du XX^{e} siècle. L'Europe possède à présent de nombreux moyens pour reprendre le large et ne plus rester toujours à la traîne des États-Unis.

Le dynamisme francophone existe, notamment au Québec depuis 20 ans. L'auteur se félicite en effet (p. 139), du renouveau de la «belle province», qui doit s'appuyer sur

une puissante assise industrielle et technique. Moins de dix ans après de tels propos, des compagnies comme Quebecor, Bombardier, Canadair, Lavalin, Culinar et bien d'autres, prouvent que lorsque l'on veut, l'on peut. Mais il serait présomptueux de croire que le Québec a gagné. Plus que jamais une épée de Damoclès pèse sur lui : Il s'agit de l'hémorragie démographique. En Belgique et en Suisse, on assiste, hélas!, au même phénomène depuis 20 ans. Le sursaut des Québécois n'en demeure pas moins un exemple intéressant et à suivre.

Reconnaissons que la force du monde francophone (c'est en même temps sa faiblesse), c'est que la France en soit restée le centre. Or, la France ne connaît pas assez ses extrémités, elle ne les innerve pas assez et ne reçoit pas assez de son énergie. Son indifférence et sa peur d'un dynamisme autre l'amène à ignorer un potentiel énorme. Il y a une liberté et une dynamique francophones qui n'ont pas encore vu le jour.

Même si déjà, comme le rappelle avec justesse l'auteur, de nombreux écrivains francophones et francophiles ont choisi notre langue.

L'auteur prophétise lorsqu'il confie : «Pour que la francophonie se fasse, il faut d'abord une volonté qui s'étende jusqu'au domaine technique, à commencer par un système de télécommunication par satellite français» (p. 144). Aujourd'hui, c'est chose faite. Ce qu'il ajoute sur la chanson, sur la création d'une académie de la francophonie appartient au domaine de l'innovation.

Curieusement, l'auteur qui souhaite que l'ensemble euro-africain soit raffermi, ne souffle pas mot de l'A.U.P.E.L.F. même s'il se réjouit de penser que l'Afrique noire pourrait devenir un des foyers d'énergie de l'avenir. L'Occident bien trop matérialiste – ici la France peut être un excellent médiateur – devrait comprendre qu'il existe d'autres forces vitales.

M. Berdouticq prend avec raison le parti des Battants, lorsqu'il déclare : «Les dangers de corruption du français

par extension de son aire sont moindres que ceux du repli sur soi» (p. 148). Encore faut-il convaincre les autres. Et ne pas trop inquiéter ceux qui craignent les changements; ils sont légions.

Le mot d'André Siegfried paraphrasant Pascal cité par l'auteur : «La dignité de l'homme réside plus dans la pensée que dans le niveau de vie» ne convient pas ici, si l'on veut un ensemble concret qui repose sur l'évolution des classes moyennes. La francophonie doit être idéaliste certes, mais pas au point de devenir angélique. L'auteur est, nous l'avons dit, conseiller du Commerce extérieur français... Avec une telle fonction, on aurait aimé en apprendre davantage sur l'espace économique francophone.

L'un des grands objectifs du français, de la France et de la francophonie, c'est justement de se battre pour garder la mesure humaine et la primauté de l'intelligence sur la soumission aux techniques de masse. Il est possible de résister, à condition toutefois que les Français et les francophones mobilisent leur énergie et surtout qu'ils aient une «vision claire» de ce qu'ils veulent créer.

Fort intéressants sont les propos de l'auteur sur la montée de l'Asie. Dans ces régions, la France et le monde francophone devraient utiliser également les cartes de la séduction. Le monde francophone ne se rend pas compte qu'il a un rôle extraordinaire à jouer dans tous les pays de vieille civilisation. Encore faut-il qu'il sache être pragmatique...

De nouveaux blocs mondiaux se dessinent déjà. Pourquoi les États-Unis, l'Europe, l'U.R.S.S. ne formeraient-ils pas de nouvelles alliances avec le Japon, la Chine, l'Inde, l'Amérique du Sud et l'Afrique? Il y a, pour reprendre un titre fameux de Jean-Louis Servan-Schreiber, un «défi mondial». Parlons à présent d'un «nouveau défi mondial».

Philippe Lalanne-Berdouticq a raison de croire que l'avenir de la paix passe par l'aide au Tiers-Monde. Quand il écrit (p. 152) «qu'il faut faire du français la langue de

l'aide au Tiers-Monde», il voit juste. Si l'U.R.S.S. et les États-Unis veulent conquérir le cosmos, des mondes extérieurs, à priori morts, la France et d'autres pays, eux, de leur côté, peuvent en profiter pour se tourner encore plus vers la Terre, vers l'écologie, monde par excellence des vivants, sans pour autant délaisser la technologie des espaces. Il suffit d'observer nos semblables pour constater que dans certaines parties du monde, ils sont saturés de technique. La francophonie peut assurément apporter un supplément d'âme. Mais elle ne peut l'apporter que si les Français acceptent de mieux connaître et de mieux comprendre les autres peuples qui forment le monde francophone. J'ose croire qu'ils en feront l'effort.

Lorsqu'on a fêté le millénaire de l'université de Bologne en Italie, en 1987, presque tous les recteurs allemands, anglais, autrichiens, etc. étaient là; les Français brillaient par leur absence relative. Rien d'étonnant alors que le programme ait été rédigé en italien et en anglais. Si ce genre de situation existe, c'est que l'univers français a perdu le sens de la séduction. À moins qu'elle ne redresse vite la barre, la France pèsera de moins en moins dans l'avenir. À nous, les francophones, de vouloir et de savoir, avec les Français, remonter la pente.

Ce livre publié à compte d'auteur prouve le courage de certains Français qui essayent de vaincre le mur de l'indifférence et du confort. Tout au long de ce livre, M. Berdouticq a parlé avec son coeur et sa raison. Il a fait oeuvre utile. Il prouve une fois de plus que le désert francophone est peuplé d'oasis. Mais pour les apprécier, encore faut-il inventorier ce désert... Dommage que le conseiller du Commerce extérieur n'ait point davantage parlé d'économie.

Chapitre 5

Projet pour la francophonie

Xavier Deniau, une personnalité politique française connue, était particulièrement bien préparé pour présenter un tableau synthétique de la francophonie. C'est le titre de son ouvrage.[1] Que de chemin parcouru – nous sommes en 1983 – depuis la *Francophonie en péril* (1967) de Gérard Tougas qui, en dépit de ses faiblesses aura eu, entre autres, le mérite de réveiller l'ardeur d'un certain nombre de francophones!

Outre une table des matières éclairante et des chapitres bien équilibrés – il fallait tenir compte de la formule «Que sais-je?», laquelle ne permet pas tous les développements souhaités – ce petit ouvrage possède, ce qui n'était pas le cas de ses prédécesseurs, une bibliographie, un peu sommaire il est vrai. Le livre de Marc Blancpain y côtoie celui d'Auguste Viatte. En revanche, pas un mot sur celui de Philippe Lalanne-Berdouticq que l'auteur a lu. On dirait que les responsables francophones craignent la concurrence, alors qu'il y a tellement à accomplir...

L'introduction est d'une approche classique. Deniau l'organisateur doublé d'un rassembleur, considère qu'à présent la francophonie s'affirme comme une réalité. Dont acte. Mais qui, à part un petit nombre, peut s'enorgueillir de bien connaître cette réalité, de bien connaître son tissu vivant? Si, dans l'ensemble, le discours de l'auteur est habile, il n'a rien d'un théoricien : responsable de haut vol, il aime aller de l'avant. Quand il écrit «que la France dans son action en faveur de la francophonie ne

---

[1] Xavier Deniau, *La Francophonie*, Paris, les Presses Universitaires de France, 1983.

recherche ni l'hégémonie, ni une quelconque forme d'hégémonie» (p. 5), on a envie de lui demander ce qu'elle recherche. La réponse, nous l'obtenons en partie à la page suivante (p. 6) : «Elle est une commune recherche de la compréhension, une commune manière de forger ces solidarités intellectuelles et morales, mais aussi bien économiques et sociales, que sont les exigences d'aujourd'hui». Elle est aussi essentiellement médiatrice. Nous reviendrons plus loin sur cette notion importante. Dès lors, nous sommes fixés. Précisons tout de même que dans son livre, l'auteur parlera fort peu d'économie.

Il est également surprenant que Xavier Deniau ne révèle le but de cet ouvrage, qu'à la page 24 : «C'est en effet avant tout de décrire ce qui est». Nous l'avions heureusement compris.

Ce livre se divise en trois parties, les deux premières accueillant trois chapitres, alors que la dernière n'en aligne que deux. La plus percutante apparaît être la deuxième. Mais commençons par le commencement.

Dans la première partie intitulée : «Mise en place de la francophonie», Deniau s'intéresse (premier chapitre) à la définition de celle-ci et rappelle la figure peu connue d'Onésime Reclus (1837-1916), figure généreuse qui mériterait plus d'attention et de reconnaissance officielle. Pour ce précurseur, la francophonie recouvrait tout à la fois une idée linguistique et une relation géographique. N'oublions pas qu'il symbolisait le francophone type, tel que pouvait l'engendrer la mystique de la Troisième République. Pour lui, comme le souligne l'auteur : «La France reste celle de la grande révolution, la nation porte-flambeau qui doit servir le monde par son exemple» (p. 9). Reclus n'avait pas tort, mais il meurt en 1916, au moment où la Russie impose sa mission et sa vision prolétarienne qui recoupent en partie la vision française. Cela n'empêche pas l'idéalisme français d'être respectable, puisqu'il apporte une vive contribution au nouvel humanisme mondial.

Il est tout de même étonnant qu'en 1983, (c'est toujours la même chose en 1989), il n'existe point une plaquette présentant les principales figures de la francophonie mondiale. L'A.U.P.E.L.F. ou un autre organisme francophone aurait pu s'en charger...

Après une assez longue éclipse, souligne Xavier Deniau, le mot francophonie réapparaît d'abord en novembre 1962, dans un numéro spécial de la revue Esprit. Ensuite, la version de 1968 du Quid lui consacre un long commentaire et met en avant ses fondateurs : Senghor, Bourguiba, etc. Bref, tout cela donne l'impression que la francophonie nouvelle est lancée. Quelques spécialistes et prophètes affinent leur définition, notamment celle de la francité qui «est l'âme de la francophonie, la volonté et l'affirmation d'une communauté spirituelle qui entend partager et enrichir des valeurs de civilisation» (p. 13). Nous apprenons que les différents sens du mot francophonie sont linguistique, géographique, spirituel et mystique, institutionnel enfin.

Contrairement à la communauté anglophone qui est unie par des échanges économiques, il apparaît clair que la francophonie – du moins dans les années 60 et 70 – s'appuie essentiellement sur les valeurs culturelles, intellectuelles et sentimentales. Si cette approche apparaît indispensable à un véritable dialogue, et au développement de l'amitié, elle ne devrait pas tourner le dos à l'aspect économique, base de toute réalité. La sacralisation de la francophonie lui a certainement nui au départ. Tout excès dans un sens ou dans l'autre est nuisible. Contrairement à ce que certains croient, le matérialisme excessif peut être lui aussi destructeur.

La communauté francophone – cela n'a pas été étudié en profondeur – a certainement permis une ouverture sur le monde extérieur et encouragé le dialogue, l'accueil de la différence et l'évolution. Encore faut-il que toutes ces propositions deviennent positives et ne soient pas vécues comme une obligation, avec mauvaise conscience, repentir, accusation ou encore vécues comme une défaite pour quelques-uns. Une psychanalyse du monde francophone

permettrait assurément une meilleure compréhension des différentes parties de cet ensemble.

Comme il semble indéniable que la civilisation française a joué un rôle de premier plan dans l'émancipation de plusieurs peuples qui ont su utiliser ses valeurs dynamiques, un ouvrage devrait porter sur cette question. À l'origine, il y a une mystique de la francophonie, une quête du Graal, une église. D'une certaine façon, on peut dire que Deniau, le rassembleur, en est l'un des prêtres. Lui, le gaulliste, qui, comme le Général «aimait à définir le rôle supranational et trans-historique de l'esprit» (p. 18). Les élites françaises et francophones croient que c'est avant tout le développement intellectuel qui commande le progrès général. On peut souscrire à une telle vision des choses à condition que l'intendance suive. N'oublions pas qu'en bien des endroits, la langue française est aimée. Il faudrait la comparer à la galerie des Glaces de Versailles, chaque rayon apporterait une nuance. Dans un tel contexte de pensée, le Président Senghor occupe une place de choix. Pour les uns, c'est le nouveau Rivarol de notre époque; pour les autres, il donne à la francophonie son meilleur ciment.

À l'origine, il est certain que la Révolution française a eu un gros impact sur le monde. N'était-ce point une vaste libération d'énergie, jusque-là jamais utilisée de cette façon? Elle a profité à ceux qui ont su canaliser toute cette énergie. On peut en conclure que le monde francophone recèle des trésors d'énergie. Mais comment l'éveiller et comment prévoir les réactions en chaîne qui découleront de cet éveil? Seuls ceux qui connaîtront le mieux le tissu intime de ce monde en seront les «maîtres», capables d'en diriger l'évolution. Les autres ne sont que des joueurs de flûte.

N'oublions pas que tous les francophones veulent un nouvel humanisme. Mais encore faut-il pour le créer, appréhender ce monde qui est en perpétuel changement. Pour arriver à mieux structurer cet espace francophone, il serait temps de former des équipes multinationales qui engageront la bataille en faveur à la fois de l'humanisme

et de l'économie. Toutes les approches devront tenir compte de la réalité vivante de ce monde vécu au quotidien. Disons que le capital intellectuel nous l'avons, mais savons-nous dépasser la théorie pour en arriver à la pratique? Ce n'est pas certain. Ici et là, Xavier Deniau se gargarise un peu trop avec des formules scintillantes qui ne font pas toujours progresser la construction de la réalité qu'il défend.

Le deuxième chapitre (1re partie), intitulé «L'espace de la francophonie», ne présente pas dans l'ensemble la richesse des analyses qui étaient contenues dans l'essai d'Auguste Viatte. La formule «Que sais-je?» a certainement pénalisé l'auteur qui, à force de réduire sa matière, a retiré presque toute la substance de ces peuples qui utilisent le français sur les cinq continents.

On peut regretter le faible apport de ce chapitre qui aurait dû, au contraire, briller par sa modernité et réactualiser le livre de Viatte. Mais Deniau, le militant, est surtout un diplomate. On a le net sentiment qu'il ne connaît pas si bien que cela les «réalités frémissantes» du monde francophone. C'est avant tout, un homme de coulisses et d'institutions.

Par exemple, le tableau qu'il brosse du Québec est à la remorque de celui que nous proposait Viatte, même s'il cite l'A.C.C.T., l'A.I.P.L.F. et nous donne quelques renseignements sur l'Acadie et sur la Louisiane de Jimmy Dommangeau. On sort de table en ayant faim. L'auteur n'analyse pas, il enregistre tout au plus. Ses propos sur Haïti sont pauvres. Il ne souffle mot sur les franco-américains et leur porte-parole, Louise Péloquin. De bilan final... point.

Sur d'autres régions du monde, il ne s'appesantit guère plus et se contredit presque lorsqu'il confie «que le retour de l'arabisme n'a jamais vraiment compromis l'usage du français» (p. 38).

N'avoue-t-il pas implicitement un certain recul pourtant lorsqu'il écrit : «L'opinion populaire de ces pays, opposés

parfois à celle des intellectuels, est favorable à l'enseignement du français» (p. 38)? Or, ce sont «les intellectuels» qui ont fait l'indépendance de l'Algérie...

Sur l'Afrique noire, l'auteur passe à la vitesse d'un Exocet et les lecteurs de 1983 auraient bien aimé savoir si la francophonie progresse, stagne, ou diminue sur ce continent. La rédaction d'un ouvrage réaliste sur la francophonie et l'évolution de ses locuteurs s'impose. Plus d'une fois, Deniau reprend intégralement les chiffres avancés par Lalanne-Berdouticq, auteur qu'il ne cite jamais. En 1975, on évaluait en effet les francophones à 264 millions, soit 6,5 % de la population mondiale. Il semble qu'il y ait ici un certain recul car ces chiffres, affirme l'auteur, (p. 45), sont statistiquement comparables à ceux que donnait Onésime Reclus. Tout dépend comment s'opère la comptabilisation. Finalement, la lecture de ce genre de données et de comparaisons n'apporte pas d'éléments probants. On peut le regretter.

Sur le Liban, nous n'aurons pas non plus droit à grande pitance. Il faut dire que la guerre en cours ne permettait pas de cerner la question «de l'évolution» de la francophonie libanaise.

Le troisième chapitre de cette première partie s'avère, lui, plus nourricier. Comme les autres auteurs étudiés par nos soins, il souligne l'importance de l'oeuvre du linguiste Ferdinand Brunot, auteur d'une excellente Histoire de la langue française. En outre, il rappelle le poids du français en Europe depuis des siècles. Langue des aristocrates, le français a commencé à perdre de son éclat avec le renouveau des nationalismes et la montée des classes moyennes. N'est-ce donc pas la Révolution française qui a causé une certaine perte d'influence de la langue française?

Cette perte d'influence prouverait cependant que le français n'est pas hégémonique et recherche le dialogue et le partage. Césaire, Senghor, Bourguiba et bien d'autres encore, ont, semble-t-il, réalisé que l'injustice du système colonial français était auto-périssable car le

coeur de la francité défendait contre vents et marées plus de justice. Xavier Deniau oublie que si la Révolution a freiné l'expansion du français, c'est bien plus le traité de Paris qui l'a fait régresser. On peut s'étonner qu'il n'en souffle mot. Dès lors, l'Angleterre prend la tête du peloton. Toute l'argumentation me semble ici superficielle. Ce n'est plus une «démarche intellectuelle» mais un télescopage d'idées certes assez justes, mais insuffisantes pour que le débat progresse.

Il est certain que l'espace français, observé en 1960, avait perdu beaucoup de terrain. Étiemble, que Deniau ne cite pas, l'a bien démontré. Mais c'est justement à cette époque que la France devient plus conciliante et recherche davantage le dialogue avec tous. La renaissance française due au gaullisme relance assurément une coopération de qualité entre les francophones. C'est surtout d'ailleurs à l'extérieur de l'hexagone – fruit d'une habile politique gaulliste – que le dialogue s'élève : il atteste de la vitalité du mouvement francophone et blanchit la France de toute ingérence.

La France, à l'époque, a-t-elle tendance à trop se voiler la figure, à s'effacer? Il s'agit d'un nouveau chapitre de la francophonie qui n'a pas encore été écrit.

Ici, Deniau excelle à nous présenter l'histoire de la francophonie et le rôle occupé par l'A.U.P.E.L.F. Existe-t-il une histoire de l'A.U.P.E.L.F. suffisamment indépendante pour en faire le bilan, en souligner les points forts et les points faibles? Par moment, on a l'impression que la francophonie aurait besoin d'un Saint-Just moderne.

Xavier Deniau montre également qu'après l'époque des Propositions (1965-1967), le mouvement francophone s'étoffe. La première biennale de Namur a lieu en 1967, puis une foule d'initiatives secoue le Québec et l'Afrique. On assiste bientôt à la création à Niamey, en 1970, de l'A.C.C.T. Dans son discours, Malraux insistera sur le rôle de la francophonie médiatrice, culturelle et politique entre les nations «comme le fut la civilisation grecque» (p. 54).

Dans ces pages, Deniau poursuit le travail de Viatte. En homme d'appareil, il énumère tout ce qui compte. En homme d'action responsable, il reconnaît qu'après la prise de conscience opérée par les intellectuels de la francophonie mondiale, «l'ultime effort reste à faire dans une campagne de vulgarisation et de sensibilisation auprès des opinions publiques : phase qui marquerait l'étape finale de la prise de conscience. Nous y sommes encore» (p. 56). Là, l'auteur s'avère particulièrement lucide. Faut-il rappeler que les précurseurs de la francophonie en France, au Québec comme ailleurs, furent peu nombreux? D'où le mérite de Deniau et de quelques autres précurseurs.

Venons-en à la deuxième partie qui, elle, porte d'abord sur les structures de la francophonie (chapitre 1), ensuite sur les lois linguistiques (chapitre II) et enfin sur les défis et difficultés (chapitre III).

La France a été empirique et prudente face à la francophonie, confie l'auteur. C'est un euphémisme. En outre, elle s'est toujours montrée attachée à l'idée de flexibilité des organisme francophones. Elle ne recherche certainement pas à réinstaurer de nouveaux liens coloniaux. N'oublions pas que Michel Jobert déclarait dans le tome 2 de *La francophonie en direct*[1], que la France a probablement plus souffert que bénéficié de ses colonies. Ce débat, évidemment sulfureux, mériterait cependant d'être ouvert.

On ne peut cependant nier l'apport de tous ces nouveaux pays francophones pour conforter d'abord leur image propre et ensuite celle de la France dans divers organismes internationaux et principalement à l'O.N.U. La France a bénéficié de leur appui comme ces pays ont pu bénéficier de l'appui de la France. L'auteur ne nous apprend rien sur l'espace économique francophone en

[1] Axel Maugey, *La Francophonie en Direct*, tome II, L'Espace économique, Québec, Documentation du Conseil de la langue française, 1987.

Afrique. Quant à la liste de tous les organismes de coopération, de radio, de télévision, elle aurait dû être remise à jour.

Rien d'étonnant que l'auteur évoque le mouvement associatif francophone dont il est l'une des têtes dirigeantes. L'annuaire de l'Afal[1] crée par Deniau rend en effet de grands services. De même, les pages réservées (p. 73 et suivantes) aux organismes français spécialisés dans la francophonie, que ce soient ceux des secteurs publics ou ceux du secteur privé, présentent beaucoup d'intérêt.

Visiblement – et c'est là, entre autres, que l'on mesure l'apport du livre de l'auteur par rapport à ceux d'Étiemble, de Tougas, de Lalanne-Berdouticq et de Viatte – Deniau connaît tout le tissu associatif francophone. Il est considérable. Il a raison d'écrire : «que la solidarité francophone est une réalité active, désormais largement organisée» (p. 76). C'est la francophonie spontanée, ouverte, riche d'expériences, celle dont on a besoin pour l'avenir.

Lorsque l'auteur souligne que les accords passés entre États francophones sont statistiquement plus nombreux et plus nourris qu'avec les autres États, on aimerait bien qu'il étaye son assertion et cite ses sources. Pourrait-il écrire la même chose aujourd'hui, compte tenu de la montée de l'intégration européenne?

Une fois de plus, un débat intéressant mériterait d'être lancé. À la fin de ce premier chapitre, Deniau cède un peu trop aux incantations et nous offre un discours sacral, un peu vague, où l'économie est la grande oubliée. Un chapitre réservé aux structures, mais qui oublie à ce point les réalités économiques, étonne. Nous sommes en 1983 et non plus en 1966...

---

[1] Association francophone d'amitié et de liaison

Le chapitre II de cette deuxième partie est, lui aussi, novateur. Xavier Deniau montre le rôle important du Québec dans la création de lois linguistiques. L'auteur nous brosse un historique de toutes ces lois, qu'elles soient françaises, québécoises, belges ou suisses. Il cite la formule du journaliste du Monde, Jean-Pierre Peroncel-Hugoz, pour qui «la francophonie n'est pas qu'une affaire d'étiquetage, mais elle est aussi cela» (p. 85). Ce chapitre mériterait déjà d'être modifié à cause des nouveaux développements qui ont eu lieu depuis 6 ans. Ce livre, comme plusieurs autres, devrait être remanié et remis à jour tous les 5 ans.

Le dernier chapitre, s'il évoque une fois de plus la solidarité qui existe entre les divers peuples francophones, aurait pu aussi souligner certaines faiblesses de ce monde pour mieux les corriger. Trop peu de responsables français connaissent le tissu vivant de la francophonie. Le centralisme parisien n'y est pas pour rien.

Autre question que ce chapitre aborde, celle du (ou des) nationalisme(s) francophone(s) qui joue un rôle non négligeable dans son expansion. Il est certain que si, au Québec, le nationalisme a été globalement bénéfique, il n'a pas toujours permis l'approfondissement des relations entre les Québécois et les autres peuples. Les schèmes et les modèles des années soixante sont, à présent, dépassés. Pour bon nombre de Québécois très engagés, le «vive le Québec libre» du général de Gaulle était une émouvante réponse au Traité de Paris. Il venait cependant bien tard.

Lorsque Xavier Deniau aborde la question du mondialisme de la francophonie, il est évident qu'il a lu attentivement Lalanne-Berdouticq. Son approche du monde anglo-saxon et du marxisme retient notre attention, encore faudrait-il que l'auteur nuance davantage ses propos. S'il est vrai que la francophonie a d'abord un visage culturel, peut-on vraiment croire «qu'elle se situe au-delà des causes de combat, puisqu'elle ne revendique pas le pouvoir» (p. 96)? Cette affirmation mériterait d'amples développements. L'opposition entre le monde francophone et anglophone proposée par l'auteur retient aussi l'attention. Mais

l'anglais est-il seulement la langue du téléphone et le français un système culturel de référence? Certes, à priori, on a tendance à acquiescer. Mais, connaît-on suffisamment le monde anglo-saxon? Plus nous le connaîtrons – lui et quelques autres mondes – mieux, à mon avis, nous pourrons asseoir solidement la francophonie du XXI[e] siècle.

Après avoir lu ces cinq premiers essais, il me semble qu'il manque à la francophonie une vision adaptée à notre temps. Comment les francophones s'insèrent-ils dans le monde d'aujourd'hui? C'est une des questions fondamentales à laquelle il faudrait tenter de répondre plus clairement et plus concrètement.

Quand on veut occuper une place enviable, il faut se battre afin de montrer qu'on est performant. Les valeurs de la francité et de la francophonie ne s'imposeront pas par la magie, mais grâce à leur pouvoir de séduction. Pourquoi, en son temps, le français a-t-il pris le pas sur l'italien? Parce qu'il a su séduire. Or, aujourd'hui, ceux qui représentent la France et la francophonie savent-ils encore suffisamment séduire? Utilisent-ils vraiment les arguments nécessaires pour plaire? Ont-ils encore suffisamment de force, d'énergie et de volonté? Un essai sur la francophonie et la séduction nous apprendrait beaucoup sur nous-mêmes. N'oublions pas que nous vivons en pleine modernité. Les Italiens, que les Français ont jadis devancés, ont repris du poil de la bête. Les Américains après les Anglais sont entrés dans la danse. Sommes-nous, nous les francophones, suffisamment ouverts sur le monde? Les communautés françaises installées à l'étranger ne brillent pas par leur nombre, leur force et leur unité. Ce sont les communautés francophones démunies, forcées d'aller se battre, qui apparaissent dynamiques. Songeons entre autres aux Sépharades, aux Libanais et aux Arméniens. Vouloir figer la francophonie en des tableaux passéistes me semble être une erreur. Il faut avant tout l'extraire de son sous-développement et de son relatif isolement. Mais hélas! le centralisme français n'a pas toujours permis de bien innerver les extrémités du monde francophone.

Des faiblesses encore plus objectives existent aussi. Par exemple, les moyens mis à la disposition des francophones sont-ils suffisants? L'édition francophone progresse à petits pas. En outre, les francophones ont des progrès à faire dans le domaine du marketing. Que dire de nos hauts fonctionnaires qui se gargarisent pour un oui ou pour un non, en anglais? Souvenez-vous de l'exemple de Bologne, ville européenne si longtemps influencée par la France et dont le programme pour le 900e anniversaire de la création de l'Université a été rédigé en italien et en anglais. Pas en français. N'est-ce pas navrant? Il aurait pu être au moins rédigé dans les trois langues. Ne saurions-nous plus séduire? Quel exemple la France donne-t-elle aux autres pays francophones en baissant trop souvent les bras?

Xavier Deniau qui parle si peu d'économie dans son livre écrit enfin «que les efforts doivent porter sur l'organisation matérielle» (p. 101). Même s'il est vrai que l'ensemble francophone n'a rien de riche et que l'Afrique traverse de nombreuses difficultés, il n'empêche qu'il faut continuer à encourager ce qui se fait, et ne pas ignorer ni étouffer le potentiel africain. Est-ce vrai que l'Algérie emploie quatre fois plus d'enseignants français qu'avant l'indépendance? C'est ce que l'auteur affirme en 1983. Où en sommes-nous aujourd'hui, en 1989?

Comme l'admet Xavier Deniau, si le public français ne connaît pas mieux cet univers plein de possibilités, l'évolution se fera difficilement. Au moins sur ce point, il a été entendu, puisque Alain Decaux a été nommé ministre de la francophonie en 1988. Avec tous les êtres de bonne volonté, plus que jamais la francophonie pourra désormais travailler à sa propre promotion.

La dernière partie, forte de deux chapitres, présente la Commission d'enquête sur la langue française qui a été créée le 10 décembre 1980. L'auteur a eu raison d'insister sur les conclusions et les recommandations (p. 105 à 115) qui expriment une volonté nouvelle de la France. Xavier Deniau a d'ailleurs influencé positivement les travaux, on peut lui en savoir gré. Il a raison de conclure ce chapitre

par ces mots : «L'avenir de la francophonie dépend largement de l'intérêt actif pour ces conclusions que pourra manifester le gouvernement de la France» (p. 115). On ne saurait être plus clair.

Reste en lice le dernier chapitre, dans lequel l'auteur s'attache à évoquer de nouveau une francophonie culturelle, toujours au détriment de l'économie. Le psychanalyste devrait interpréter ici le non-dit. Pourquoi ce refus de l'économie? Peut-être parce que nous entrons là dans ce que l'on appelle le domaine réservé. Mais qu'il me soit permis d'ajouter que la francophonie aura bien du mal à se développer si on continue d'employer des demi-mesures. Il faut surtout en connaître les limites et les possibilités et se donner des objectifs. Il faut surtout laisser se développer le culturel et l'économique et accepter l'apport de l'économie dans la culture.

En outre, le français, langue de culture au pluriel, est, comme le rappelle le conseiller d'État Pierre Laurent, «une langue de développement» (p. 117). C'est fondamental. Le français occupe donc une place importante dans ce secteur; il peut progresser comme en témoigne l'évolution du Québec qui mérite une mention particulière pour le rôle que cet État joue en faveur de la langue française. «La francophonie ne vivra que si elle découvre de nombreux moyens d'action» (p. 119). Xavier Deniau indique ici des voies pour l'avenir. La francophonie doit, bien entendu, conquérir les secteurs scientifiques, financiers et économiques. L'auteur aurait dû approfondir ces points, et donner des pistes plus concrètes.

En dépit de certaines faiblesses que nous avons soulignées, ce livre est généreux; il montre que la France et le monde francophone n'ont pas dit leur dernier mot. Le pays qui a conçu la fusée Ariane, l'Airbus et le Concorde et qui a maîtrisé la science nucléaire sans aucune aide, a retrouvé un certain éclat. De son côté, le Québec francophone a fait de nombreux progrès dans le domaine des affaires depuis vingt ans.

Mais l'auteur se méfie du «primat de l'économie véhiculé en Occident qui constitue le plus sûr dissolvant des cultures nationales. Les peuples ne se lient pas sur un mode de production. Seul le projet culturel peut contribuer à rapprocher des hommes artificiellement éloignés par les systèmes de croissance».

Comme on peut le constater, les idées véhiculées par Auguste Viatte ont bien germé depuis 1969. Il faut, à présent, mieux adapter la culture de ce temps au nouvel ordre économique et pour ce faire, la détacher quelque peu d'un fonds sacral et ecclésiastique si cher à Xavier Deniau. Pour que le monde francophone aille de l'avant, il faut surtout bien connaître ses besoins et ses aspirations. On peut regretter qu'il n'existe pas assez de livres vivants sur l'ensemble (et sur chaque région) de la francophonie. Les éditeurs français et francophones ont donc du pain sur la planche s'ils veulent rattraper un retard regrettable.

Il faut relire les trois dernières pages de ce «Que sais-je?»; elles permettent de mesurer le chemin parcouru de Rivarol à Senghor. Toute l'expérience qui a été accumulée peut nous aider à fortifier cet humanisme de demain. Nul doute que la francophonie soit un lieu privilégié du dialogue et de l'équilibre mondial. Nul doute que la décolonisation appartienne au passé et que le français soit en train de devenir l'instrument d'une nouvelle solidarité. Encore faut-il que la France – la dernière page de ce livre nous en assure – souhaite construire une francophonie plus réelle, plus solide. Pour cela, elle doit utiliser les bons moyens. N'oublions pas que le livre de Xavier Deniau précède de trois ans à peine le premier sommet francophone. Dans ce petit livre, cet homme de foi, généreux et sincère, apporte une contribution importante au développement de la francophonie. Un reproche que nous n'avons pas cessé de lui faire concerne la faiblesse de la partie économique. Mais nous touchons là, comme nous l'avons déjà dit, au domaine réservé...

Chapitre 6

Rencontre avec la belle clocharde

Nul doute que Jean Duché a écrit là un livre[1] précieux. Ces *Mémoires de Madame la langue française* servent bien la cause du français, de la francité et de la francophonie en général. Dans un même esprit, il serait intéressant que plusieurs écrivains expriment à leur tour le point de vue des francophones d'Afrique, d'Amérique du Nord et d'ailleurs. À ce livre plein d'érudition, d'humour et d'intelligence, à ce diamant central, viendraient s'adjoindre d'autres diamants qui feraient scintiller la couronne francophone.

Plus nous progressons dans notre lecture critique, plus nous réalisons à quel point la France et les pays francophones ne profitent pas assez les uns des autres, ne savent pas assez se séduire mutuellement. Le moment ne serait-il pas venu après des siècles d'isolement relatif, de dialogues parfois difficiles, de luttes dans un contexte de colonisation mais aussi d'entraide, de s'apprécier avec des yeux neufs, d'écarter peu à peu ce qui nous gêne et de mieux canaliser notre énergie afin de mieux vivre nos nombreuses facettes inexplorées?

Il faut permettre aux créateurs francophones du monde entier de se rencontrer. En France, le nouveau ministre de la francophonie, Alain Decaux, semble favorable à une telle initiative. Le plus grand nombre doit apporter de nouvelles idées, échanger, apprendre à mieux se connaître. Dans l'édification de la francophonie, il ne doit pas

---

[1] Jean Duché, *Mémoires de Madame la langue française*, Paris, Olivier Orban, 1985.

y avoir d'exclusion, mais plutôt la création d'un vaste rassemblement pour faire évoluer les mentalités.

Divisé en neuf chapitres luxuriants, ce livre de Jean Duché narre avec brio l'histoire de la langue française. Pour mieux illustrer cette trajectoire, l'écrivain accompagne un personnage symbolique, bergère au départ, puis souveraine avant de devenir une belle clocharde. Le personnage, s'il illustre assez bien la réalité plus complexe qu'il n'y paraît, d'une certaine humiliation française, révèle en même temps un vif souci de liberté, de «différence» et de marginalité créatrice. Bref, notre langue revendique toute sa réalité, même clocharde.

Dès le début, l'auteur pose la relation francophonie-pauvreté. Il rappelle cependant que cette «clocharde» n'a pas toujours été réduite à venir mendier du français à la porte de l'Académie française.

Avec Jean Duché, nous retrouvons, grâce à la langue française devenue clocharde par la faute même de ceux qui la parlent, les principaux moments de son histoire qui – enseignement oblige – nous permettront de comprendre nos erreurs, nos échecs, nos victoires aussi et nous inciteront à relever les défis.

Avec huit cents ans d'existence, l'histoire de la langue française qui a fini peu à peu par supplanter le latin, reste fabuleuse. Quelles transformations étonnantes notre langue a connues! Déjà, dans les trois premiers chapitres qui nous transportent du XI[e] siècle, à l'aube du XVI[e] siècle, la galerie de portraits exposés par l'auteur nous fascine : Joinville, Saint-Louis, Villon, Philippe le Bel, Louis XI apparaissent tour à tour. Chacun permet au français d'évoluer. Et c'est conté par Jean Duché avec un tel humour et une telle érudition que le plaisir de la lecture nous entraîne page après page. C'est cela, la véritable séduction, elle ne cesse jamais. Le plus drôle, c'est d'apprendre que jusqu'au XVIII[e] siècle, les rois d'Angleterre et leurs seigneurs ne parlaient que français. Nos amis anglais, toujours pragmatiques, en profitaient alors pour mener en France une guerre de Cent Ans.

Rarement dans l'histoire des temps modernes, une langue aura tant fasciné les élites.

Alors, poursuit Jean Duché, la bergère, c'est-à-dire la langue française, séduit de nombreux protecteurs, puise dans son vieux fonds paysan plein de qualités essentielles, mais se laisse, parfois avec excès, transformer par quelques cuistres qui, au XV[e] siècle et non pas, comme on le croit, à la Renaissance, peuplent notre langue de barbarismes latins. C'est grâce à cette belle santé paysanne qu'elle a pu résister, en rejetant un certain nombre de mots et en naturalisant pas mal d'autres. Toujours au XV[e] siècle, la langue française n'en subit pas moins une éclipse, encore que la lumière venue du temps plus ancien des cathédrales l'aide à traverser une période plutôt sombre.

Au fond, ce que suggère l'auteur sans être plus explicite, c'est que nous traversons aujourd'hui un autre XV[e] siècle et avons besoin d'un nouveau souffle. Aujourd'hui, la France face à l'Europe, face à la francophonie, n'hésite-t-elle pas, ne s'inquiète-t-elle pas et ne se recroqueville-t-elle pas au lieu de prendre mieux le vent et l'air du large? Les autres peuples francophones ne devraient pas craindre d'être «lâchés» par la France. Que fait-elle de sa fierté?

Depuis huit siècles, souvent sur son chemin se trouve la divine Italie qui rivalisera d'ardeur avec la France à la Renaissance. Aujourd'hui, n'est-ce pas encore l'Italie qui nous montre tant de qualités? Elle et quelques autres pays européens comme l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre ne stimulent-ils pas les descendants des Capétiens?

Jean Duché nous confie alors que pour devenir une langue française respectable, cette belle bergère a dû lutter jadis, s'imposer face à un latin soucieux de son droit d'aînesse. «Saviez-vous que parler français à la Sorbonne méritait les verges à l'époque de Montaigne?» (p. 38), rappelle-t-il.

Les francophones autant que les Français aimeront ce livre truffé de citations bien choisies, d'histoires drôles et d'enseignements essentiels. Ceux qui aiment les parties fines trouveront même dans ce livre un étonnant petit glossaire anatomique (p. 42-43). N'oublions pas que Rabelais s'affirme comme le plus grand inventeur de mots de toute l'histoire de la langue française. Il en fait une véritable fricassée. Page après page, grâce à Jean Duché, nous retrouvons nos racines. Il s'agit d'une invitation à ne point nous détourner de nos origines et à ne point oublier les débuts de notre civilisation. Au fil des chapitres, l'auteur nous présente quelques-unes des personnalités qui ont le plus célébré la langue française. Comme on peut le constater dans cet essai, plusieurs livres coexistent. Et ce n'est pas un reproche, bien au contraire. On découvre en même temps l'histoire de la France; l'histoire de personnages hors du commun; l'histoire de la langue; l'histoire enfin d'une séduction. Le tout, croyez-le, forme un ensemble d'une rare expressivité. Quel style pour nous dire que «pendant 300 ans, il n'y aura pas qu'une orthographe erronée : chacun placera les grains de beauté à sa fantaisie» (p. 48-49)!

Il faut sans cesse revenir sur ce personnage féminin si attachant, sur cette clocharde que l'auteur met si bien en scène. Il n'a pas tort de préciser qu'elle n'a pas toujours été aussi mal dotée. Il fut un temps où la bergère devint fort jolie. C'est le moment de nous introduire dans l'École des Femmes, qui donne son titre au quatrième chapitre.

De 1600 à 1660, la jolie bergère devient en effet la plus belle fille du monde. Le grand Malherbe s'occupe amoureusement d'elle. Il élimine ce qui la gêne. Il crée une langue française au service de l'honnête homme. Grâce à quoi, dans la France «du grand siècle», une élite communie aux mêmes sources. Puis Vaugelas fait paraître ses Remarques en 1646. «Elles sont l'inappréciable trésor de ce qu'il avait récolté pendant 40 ans à l'écoute du bon usage qui est le magasin de la langue» (p. 67), précise Jean Duché. À partir de ce moment, l'usage devient le maître mot. La langue française connaît la grande révolution classique. C'est l'École des femmes avec, entre

autres, l'action d'une Madame de Rambouillet, célèbre «institutrice». (Il serait opportun d'écrire un ouvrage sur le rôle que de nombreuses femmes ont eu dans le développement du français dans les divers pays francophones.) À cette époque, la Cour occupe le devant de la scène. Une bonne partie de l'élite exprime sa passion pour les mots qui changent de genre suivant le sens. Les jeux de mots et les jeux d'esprit créent une émulation jusque-là inconnue pour la langue française.

Le chapitre V intitulé «La Souveraine» (1660-1715) m'apparaît comme le chapitre le plus important du livre. «La passion pour ma beauté n'était pas éteinte après la Fronde. L'est-elle même aujourd'hui, toute délabrée que je suis?», écrit l'auteur (p. 75). Il préfigure d'ailleurs le dernier chapitre réservé au XX^{e} siècle qui, lui, ne souffre pas d'embonpoint. Pourquoi l'auteur semble-t-il si pessimiste pour aujourd'hui? N'est-ce pas excessif? Certes, l'univers français ne sera jamais plus le premier du monde, mais pourquoi cette réalité nouvelle l'obligerait-il à baisser les bras et régresser à un rang indigne? En 1989, on dirait que les fastes passés de Versailles aveuglent encore – reconnaissons que la galerie des Glaces est superbe – une partie de l'élite. Le secret de la réussite ne réside-t-il pas dans l'adaptation? Or, pour reprendre le titre de l'excellent livre d'Alain Peyrefitte : *le Mal français*, ce mal n'est-ce pas justement le manque d'adaptation?

À mon avis, ce bel ouvrage de Jean Duché porte en lui une faiblesse terrible : il me semble qu'il fige une réalité. Pour lui, la perte de l'imparfait du subjonctif (si important pour notre langue) signifie le retour aux temps des Barbares. Oublie-t-il que la Renaissance a suivi le XV^{e} siècle et que le XXI^{e} siècle approche à grandes enjambées et pourrait être un grand siècle pour la planète? Et même s'il avait raison, que faisons-nous pour essayer de reprendre l'initiative? Pas assez. On peut le déplorer. Il suffit d'observer une certaine France, que d'aucuns appellent «Vieille France» : elle semble souvent se complaire dans un misérabilisme de riche, dans un décor poussiéreux et avec des personnages dont le sang est

appauvri. Je suis sévère, trop sévère peut-être, mais nombreuses sont les idées et les images créées par Jean Duché, qui m'interpellent. Pourquoi la langue française est-elle sur la défensive aujourd'hui? Les éléments de réponse, nous les avons en grande partie. Jean Duché en donne plusieurs. Qu'attendons-nous alors pour réagir et redresser une telle situation?

Comme l'auteur l'écrivait plus haut avec malice dans le chapitre IV : «La General Motors à cette époque, c'était la Cour. Or, ce qui était bon pour la Cour, l'était pour la France» (p. 59). J'aurais plutôt placé cette formule dans le chapitre V. Encore (n'oublions pas qu'il publie son livre en 1985) qu'un exemple venu du Japon eût été peut-être encore plus probant. La grande période américaine n'est-elle pas passée? Déjà, en 1985, de nombreux indicateurs économiques étaient en train de basculer au détriment des États-Unis.

Mais revenons à nos moutons et à notre langue française souveraine, si chère à la Cour, à Louis XIV et à ces écrivains classiques qui feront tout pour que Versailles devienne le laboratoire du beau langage. C'est aussi le règne des grammairiens et du plus fameux d'entre eux que seuls les experts connaissent. Il s'agit du jésuite Dominique Bouhours.

Il faut savoir gré à Jean Duché de citer Pascal, La Bruyère, madame de La Fayette; il nous donne envie de relire leurs oeuvres afin de retrouver le chêne linguistique français planté en un temps où la clocharde était souveraine. Elle se mirait alors dans la galerie des Glaces à Versailles. Le latin certes la jalousait un peu, preuve s'il en fallait, de la transformation de la langue française à l'époque classique.

Ce livre devrait être lu par tous les francophones du monde entier. Quelle fête pour l'esprit que cette ronde impeccable des imparfaits du subjonctif! C'est un délice que de lire tous ces chapitres. Les pages se succèdent, accueillant maintes analyses subtiles empruntées aux grands artistes qui ont su modeler la langue française. La

Rochefoucault, auteur des *Maximes*, caracole bien sûr devant le peloton de ceux qui ont tant apporté à la civilisation classique française : Boileau, Racine, La Fontaine, madame de Sévigné.

On peut cependant se demander si Jean Duché a suffisamment écouté les conseils du père jésuite Dominique Bouhours, qui a écrit : «C'est la nature des choses vivantes de changer de temps en temps, et s'il y a quelques langues modernes qui ne changent point, elles doivent être comptées entre celles qui sont mortes» (p. 106).

Aussi, le délabrement du français – s'il y a délabrement – ne provient-il pas d'un manque d'adaptation? Pour aller de l'avant, il ne faut pas seulement être performant, encore faut-il connaître les points forts et les points faibles de l'adversaire.

Si, durant le Grand Siècle, le français a tant rayonné en Europe, c'est qu'il a su utiliser le canal des élites. Aujourd'hui, il est impératif qu'il s'adapte au monde des classes moyennes, non pas vraiment à la façon américaine un peu trop laxiste, mais plutôt en vulgarisant pour la plupart, ses qualités les plus essentielles. Ne l'oublions pas, le français c'est aussi une pensée. S'il y a simplification, elle doit être faite habilement, pour mieux séduire d'abord, et élever ensuite à une réalité plus profonde, plus humaniste. La faiblesse historique du français consiste à avoir été trop longtemps perçu comme la langue exclusive de l'élite. En son temps, Auguste Viatte avait vu juste en insistant sur la relation entre le français et les classes moyennes lesquelles risquaient de s'en détacher, le trouvant trop élitiste.

À l'époque de Louis XIV, le français avait une telle attraction que même les huguenots rejetés par la France se mettaient, à l'étranger, au service de la langue française. Preuve que l'énergie créatrice d'un pays ne souffre pas toujours de situations difficiles. Or aujourd'hui, c'est un peu le contraire qui se passe. Les communautés françaises installées à l'étranger ont-elles un grand rayonnement

pour la France? Il semble qu'il y ait une perte d'énergie considérable et donc néfaste pour la France. Témoignent de cela, par exemple, les difficultés que les francophones rencontrent pour s'organiser en Amérique du Nord. Une étude comparée entre le poids des communautés francophones – pas seulement françaises – installées à l'étranger et leur dynamisme respectif, éclairerait un domaine peu exploré.

L'effort, on le sait, est au coeur de toute adaptation. Les Québécois n'ont-ils pas dû lutter sans relâche pour obtenir des droits légitimes et retourner en leur faveur une situation difficile?

Rappelons qu'au XVIII[e] siècle le prestige de la France était tel que le «franglais» existait alors, surtout en Angleterre... Ce qui permet à Jean Duché de nous confier : «La France exerçait alors sur le genre humain un empire que la république romaine elle-même n'exerça jamais» (p. 117). Dont acte.

Le chapitre VI, intitulé «La parisienne», couvre, lui, le XVIII[e] siècle. Siècle brillant certes mais où l'énergie française ne sera pas assez canalisée. Et pourtant la civilisation française atteignit des sommets inégalés, rappelle Duché. C'est l'immense savoir des Encyclopédistes. Le Français n'est fasciné que par lui-même. Une soif nouvelle de connaître propulse la pensée vers de nouvelles réalités. Mais à partir de 1740, le franglais qui infestait Londres se répand à Paris. N'exagérons pas le mal car le français continue à rayonner dans toute l'Europe. La *Justesse de la langue française*, ouvrage de l'abbé Gérard qui paraît en 1718 sera la bible de tous ceux qui se piquaient de beau langage. «La justesse consiste dans la parfaite connaissance de la force des mots» (p. 130), écrivait-il.

Et la fête continue, avec de grands écrivains qui portent le nom de Marivaux, Marmontel, D'Alembert, Diderot, Voltaire, Buffon. Auteurs qu'il faut lire et relire, comme il faut relire *L'Art d'écrire* de Condillac, un ouvrage majeur en son temps qui nous permet de suivre l'évolution de la

langue française. Mais cette civilisation bénie des Dieux a commis une erreur, quelque peu dissimulée par Jean Duché, celle de ne pas avoir su démocratiser l'enseignement dès le XVIII[e] siècle. Si cela avait eu lieu, les élites françaises se seraient multipliées. Voltaire et les Encyclopédistes eurent tort de garder des réflexes royaux et de mépriser le peuple qu'ils jugeaient sot et barbare.

Il apparaît évident à la lecture de ces pages que les intellectuels, les religieux et les seigneurs ne voulaient surtout pas que le français pénètre les provinces. Pouvoir oblige. Beaucoup continuaient de révérer le latin. On peut donc dire avec Jean Duché que ce sont des Français qui s'opposaient à l'expansion de leur propre langue dans leur propre pays. Aussi, après la Révolution de 1789, comment auraient-ils pu imposer le français à l'Europe nouvelle puisque la majorité du peuple ne parlait pas français? En outre, n'oublions pas que la Révolution avait encouragé les diverses nations européennes à promouvoir leurs langues. La France se perd donc dans les contradictions qu'elle crée elle-même et qui, ironie du sort, se retournent contre elle. La France de ce temps-là est riche. Elle triomphe grâce à un produit national brut qui est passé de 100 à 200 entre 1715 et 1790.

Il faut relire (p. 150 à 170), les analyses fines de Jean Duché sur la séduction qu'opérait alors le français partout en Europe. À cette époque, reconnaît-il, l'Italie succombe aussi au charme du français. Aujourd'hui, peut-on en dire autant? Songeons, entre autres, à l'exemple déjà donné du 900[e] anniversaire de l'université de Bologne. La France ne saurait-elle plus séduire? Comme elle ne s'intéresse en général pas assez à autrui, autrui se passe d'elle, comme à Bologne.

Tous les Français devraient méditer les pages que l'auteur a consacrées aux relations de la France avec l'Espagne, l'Angleterre et d'autres pays européens. Lorsqu'on est puissant, il ne faut pas trop le montrer. L'enseignement de Machiavel mériterait de ne pas être délaissé...

L'Europe de 1993 montrera si oui ou non les Français tiennent le coup et sont prêts à rivaliser d'ardeur. Relire Jean Duché ne peut que fortifier leur âme et leur psychologie.

Mais revenons au XVIII[e] siècle et à l'image des Français dans toute l'Europe. Ce sera bien plus l'image d'une certaine noblesse que celle d'un peuple enraciné dans la France profonde (la page 160 est éclairante). C'est l'époque, ne l'oublions pas, où la France trop peuplée (en 1750 elle aligne 23 millions d'habitants sur 140 millions d'Européens) incite de nombreux Français à s'expatrier. Or, ceux-ci ne donnent pas toujours une «belle image» du pays. Bref, un nouveau personnage naît, qui sera trop souvent méconnu, ignoré ou dévalorisé : le Français de l'étranger. Un diplomate de l'époque n'a-t-il pas dit que «La France est le seul pays qui peut être représenté à l'étranger par des imbéciles»? Ce propos est pour le moins piquant : il découvre un vif complexe de supériorité.

En fait, les véritables questions que l'on doit se poser sont : La France a-t-elle su gérer sa puissance? Continue-t-elle à séduire et à évoluer avec les temps modernes? Les Français n'ont-ils pas, à partir de 1750, un peu gaspillé leur crédit qui était immense? En son temps, de Gaulle a tout de même montré de quoi étaient capables les Français. Or, le monde francophone ne peut que bénéficier d'une France riche, ouverte et généreuse.

Autre question : Les Français savent-ils suffisamment décrypter les nombreux signes d'amitié qui fleurissent ici et là?

Le chapitre VII intitulé «Madame Sans-Gêne» met en relief d'autres faiblesses de la France, celles-là d'ordre structurel. N'est-ce pas l'Angleterre qui, la première, crée en effet une monarchie parlementaire et cela un siècle avant 1789? Ce qui permit au tiers état de ce pays de devenir quelque chose. Bien avant tous les pays, l'Angleterre commence à s'appuyer sur les classes moyennes. Elle en tira vite une force pour l'avenir. Il est curieux que Jean

Duché ne remarque pas davantage les erreurs françaises. S'il analyse avec brio une évolution, il ne l'explique en effet pas toujours. Par moments, on a le sentiment qu'il ne saisit pas le processus d'affaiblissement de la France à partir du début du XIX^{e} siècle, une fois que Napoléon a été balayé par les coalisés.

N'est-ce pas durant le règne de Napoléon 1er que l'épopée américaine de la France s'achève avec la cession de la Louisiane? Tous ceux que la France a rejetés n'en continuent pas moins, à l'étranger, contre vents et marées, d'entretenir la flamme en faveur du français, qu'ils résident en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Russie ou ailleurs.

L'Angleterre, suprêmement habile dans son approche géopolitique, forte à présent de ses légions d'ouvriers, d'artisans et de petits bourgeois qui déferlent en Amérique du Nord et ailleurs dans le monde, se paye même le luxe d'accueillir de nombreux émigrés. Talleyrand, lui et lui seulement, avait compris le jeu de l'Angleterre. Grâce à ce personnage hors du commun, la France sauvera ce qu'il était possible de sauver.

Jean Duché conclut sur cette période : «Toutes ces gentillesses des Anglais ne les retenaient pas de mettre à profit la distraction lyrique puis épique de la France pour prendre sa place – celle de la puissance dominante dans le monde. Et la langue «accompagne la puissance» (p. 202).

On imagine donc que le Waterloo militaire fut brutal. Ce qui n'empêcha pas la France de continuer à se développer. N'occupe-t-elle pas (encore aujourd'hui) une position géographique unique? Après le règne de Napoléon, comme le pays ne manquait pas de ressources, il en profita pour se recentrer. Ce qui permit au Paris moderne de naître. L'Amérique du Nord perdue, l'Afrique attirait à présent les Français. De grands écrivains imposent alors partout dans le monde la culture française : Hugo, Balzac, Flaubert, Michelet, Baudelaire, Chateaubriand, figures extraordinaires du génie d'un peuple qui séduit encore.

Aux conquêtes militaires succèdent enfin les conquêtes de l'éducation qui s'améliore. Le Littré apparaît en 1863. Le XIX[e] siècle accueille de nombreux mots nouveaux qui ne furent peut-être pas aussi bien filtrés qu'au XVII[e] siècle. La France bourgeoise, souligne l'auteur, poursuit son chemin, tandis que l'université prend la tête du combat moderniste. De leur côté, les instituteurs s'organisent. L'Alliance française, quant à elle, est fondée en 1883, un peu avant que Jules Ferry décide que l'instruction sera obligatoire, au moment où l'on assiste à l'accroissement de la population citadine qui passe de 29 % à 47 % entre 1870 et 1910. En ce début du XX[e] siècle, nous retrouvons la belle clocharde si chère à Jean Duché, tout au long d'un dernier chapitre qui ne pèche guère, avons-nous dit, par un embonpoint excessif...

Il y a à peu près un siècle, nous apprend l'auteur, en France, 1500 étudiants suivaient les cours à l'université contre un million aujourd'hui. Il faudrait comparer ces chiffres avec ceux de l'Allemagne, du Japon, de l'Angleterre et des États-Unis. Pour le secondaire aussi. De nos jours, il est certain que la bataille du français en France et dans le monde ne saurait être gagnée qu'avec les enseignants, les journalistes de la presse, de la radio et de la télévision. Encore faudrait-il ne pas laisser de côté – comme le fait Jean Duché en 1985 – les hommes d'affaires. N'oublions tout de même pas que la France doit au monde francophone d'avoir pu garder un rang appréciable au sein de plusieurs organismes internationaux et ce, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. La francophonie existe (p. 251) et l'auteur reconnaît qu'elle apporte à la France un plus indéniable. Pourquoi alors ne pas s'ouvrir davantage à elle? Nous sommes en 1985. Sur ce point, Jean Duché est curieusement peu disert. Reconnaissons cependant qu'il n'a pas cherché à écrire l'histoire de la francophonie, mais surtout celle de la France. Il aurait pu cependant y ajouter un chapitre encore plus affriolant sur la francophonie. Il manque visiblement à ce beau livre. Mais il est plus que probable que l'auteur n'était pas préparé à cet exercice. On peut le regretter.

L'histoire montre donc que la France a beaucoup d'atouts, encore faut-il qu'elle sache réfréner l'anarchisme si cher à l'esprit gaulois et encourager la ténacité. Dans son livre, Jean Duché n'a pas tort de nous inciter à revenir nous abreuver aux sources du français, afin de retrouver le sens exact des mots. Les grammairiens de notre temps devraient rejeter les mots étrangers inutiles, surtout lorsqu'ils ont des équivalents français. Ne serait-ce pas un moyen efficace de limiter le franglais (pourfendu par Étiemble) souvent inutile et destructeur?

Jean Duché ne croit pas que nous ayons suffisamment compris le message des grands écrivains français du XX^{e} siècle. Il aimerait que soit créé un super bureau de la francisation, et pour cela, souligne-t-il, la France aurait intérêt à s'inspirer des exemples canadiens. L'auteur ne cache pas son admiration pour les Québécois qui combattent en première ligne pendant que les Français sommeillent.

L'auteur voit juste lorsqu'il confie : «le français était la plus belle langue du monde car nous ne doutions pas de nous. À présent, nous nous prosternons devant la langue de la puissance dominante» (p. 262). N'est-ce pas vrai? Voulons-nous tous, ajoute-t-il, de façon surprenante, devenir des anglo-arabes et manger du foin?

Conscient des faiblesses accumulées, il grommelle : «C'est Napoléon et la machine à vapeur qui ont permis aux Anglais de retrouver leur âme et de devenir la puissance dominante au XIX^{e} siècle. Aujourd'hui, leurs enfants d'Amérique ont pris le relais» (p. 265).

Tout cela l'amène à déclarer : «Nous, Français, nous sommes en train de perdre notre âme, moins à cause des mots anglais que par une anémie de la pensée d'autant plus pernicieuse que nous n'en avons pas conscience» (p. 265). Comme on peut le constater, Jean Duché ne mâche pas ses mots.

Dans ce dernier chapitre, la belle clocharde avoue qu'elle est «paumée». Elle se rend compte que le moment est venu

de favoriser le travail des grammairiens et des hommes d'affaires. Elle reconnaît qu'il faut créer des festivals du bien parler, relire les grands écrivains français et découvrir ceux du monde francophone, comme il faut créer de meilleurs produits pour les classes moyennes, ce qui nous permettrait de réapprendre à séduire l'Europe, l'Amérique, le monde.

La belle clocharde, ce personnage si attachant qui nous a permis de revivre tant de siècles de l'histoire de France, a compris que le français n'existera plus le jour où ceux qui savent penser et écrire, disparaîtront.

Elle sait, cette belle clocharde, que le français, langue de la raison, est un apport indispensable à la conscience de l'Europe et des peuples; mais les Français d'aujourd'hui accepteront-ils de l'entretenir pour qu'il continue d'étendre ses branches maîtresses?

Ce livre contient des pages magnifiques. Il veut nous faire réagir, nous inciter à épurer notre langue et nous obliger à choisir nos mots. En outre, il nous invite à lire l'ouvrage de Ferdinand Brunot : *l'Histoire de la langue française*. Comment en effet aimer le monde francophone si nous n'aimons pas la France d'abord? Tout au long de ses *Mémoires de Madame la langue française*, Jean Duché nous interpelle et nous exhorte à relire les écrivains français, comme, entre autres, Anatole France.

Ce livre enfin nous incite à être d'abord nous-mêmes et à ne pas douter de notre force intérieure. Merveilleusement bien écrits, ces «Mémoires» de Jean Duché nous offrent un secours nécessaire à une époque où la langue française souffre d'un mal qui la ronge. Il a, bien sûr, oublié certaines dimensions francophones. Mais, la dernière page bue, reconnaissons que la richesse est là, à côté de nous. Allons-nous enfin y puiser pour reprendre les forces nécessaires afin d'affirmer notre volonté de vivre pleinement en français sur cette planète?

Chapitre 7

Lettre ouverte à ceux qui en perdent leur français

Philippe de Saint Robert est (et a été) un acteur privilégié du monde francophone. De 1984 à 1986, il a en effet occupé le poste de Commissaire Général de la langue française. C'est donc une partie de son expérience qu'il raconte ici de façon nuancée, directe et franche. Il nous offre un livre[1] tonique, sans concession, une synthèse qui cherche à aller au fond des choses. Il s'agit d'un point de vue français, concocté par un habitué du sérail. N'a-t-il pas été le confident de la plupart des derniers présidents de la République (sauf Valéry Giscard d'Estaing)?

Polémiste de talent, ce gaulliste dans l'âme a eu un accès privilégié auprès de François Mitterrand. Ce qui lui a attiré de profondes inimitiés. Autant dire que lorsque le livre est sorti, il n'a pas fait que des heureux. Comme un héros de Stendhal, Philippe de Saint Robert apprécie la liberté, ce qui n'est pas si fréquent dans la haute administration française ni dans les médias.

Il s'agit d'un livre émouvant qui secoue l'indifférence en interpellant les fibres patriotiques des Français, des francophones et des francophiles. Cette lettre ouverte écrite par un honnête homme n'accepte pas l'indifférence officielle qui plane depuis des décennies sur la politique du français. La plupart des responsables jurent verbalement de leur intérêt pour la chose, mais l'action officielle qu'ils mènent en faveur du français pourrait être plus volontaire, plus concrète.

---

[1] Philippe de Saint Robert, *Lettre ouverte à ceux qui en perdent leur français*, Paris, Albin-Michel, 1986.

Dans un style enlevé, très français du «Grand Siècle», certains ont même tenté de le lui reprocher, l'auteur en profite pour régler quelques comptes. Il ne donne curieusement pas de titres à ses divers chapitres probablement pour que cette lettre ouverte coule d'un seul bloc comme une éruption volcanique. Tout au long de son essai, Philippe de Saint Robert s'insurge contre le laisser-aller actuel. Ce qu'il nous raconte est non seulement éclairant, mais encore saisissant, pathétique. Comment un grand peuple a-t-il pu en arriver là?

Cette interrogation fondamentale préoccupait déjà plus discrètement Jean Duché.

L'auteur, on l'a compris, s'est promis de stimuler ceux qui croient encore en leur pays. Cet essai prolonge celui de Jean Duché qui, lui, n'avait fait qu'effleurer, fort intelligemment d'ailleurs, le XX[e] siècle. Il semble bien que ce pamphlet annonce une nouvelle étape dans la bataille du français. Ne paraît-il pas juste avant la tenue du Premier Sommet francophone de 1986? Il y a assurément du Robin des bois chez Saint Robert. Et si ses flèches ne ratent pas leur cible, elles sont toujours tirées par un homme honnête.

Comme on va le constater, les charges portent. La première concerne l'Europe où le français perd chaque jour du terrain. Ce qui, hélas, enterre en partie la démonstration de monsieur Lalanne-Berdouticq, cet autre défenseur généreux de notre langue. Sept ans après la parution de son livre, les faits résistent de moins en moins aux assauts de la réalité. Les Français ne savent plus assez séduire. En sont-ils suffisamment conscients?

L'auteur nous confie que «la seule solution qui respecte à la fois l'économie et la dignité serait d'évoluer vers un bilinguisme franco-anglais de fait, mais assorti d'accords autorisant chaque pays à prendre des mesures pour protéger et organiser selon qu'il le souhaite l'usage de sa propre langue sur son territoire» (p. 124).

Ainsi donc, la chance du français de devenir la première langue de l'Europe afin de donner une personnalité unique à cet ensemble de pays, semble bien enterrée ou marginalisée déjà en 1986. N'oublions pas – l'histoire le prouve – que si le français diminue en Europe et dans le monde, ce sont des espaces de liberté qui, eux aussi, se détériorent. La civilisation française n'a en effet rien de conformiste et défend une vision humaniste.

Comment alors expliquer une telle démission? Peut-être, comme le suggère l'auteur, parce que la nation française fut grande et ne l'est plus. Aussi a-t-elle cédé au découragement et s'en est-elle remise à d'autres États, à ceux qui donnent l'illusion de prendre en charge ses ambitions déçues ou abandonnées. Alors, précise l'auteur, il reste aux descendants de cette grande nation «le pouvoir de causer parce que c'est tout ce qu'on sait faire» (p. 9). La charge est rude. Ce pessimisme s'explique quand on réalise qu'au sein même de l'administration, des médias et des milieux d'affaires beaucoup ne croient plus au destin de la France ni à l'avenir de sa langue et de sa civilisation. Alors, devant une telle trahison collective comment être optimiste? Déjà au XVIII[e] siècle, rappelle Philippe de Saint Robert, (voir p. 19), ce sont des Français qui s'opposaient à la diffusion plus universelle de leur langue et traitaient d'ignorants ceux qui essayaient de la populariser.

Nous assistons donc à une véritable trahison des clercs qui, d'ailleurs, a existé à d'autres époques, ce dont la plupart des Français ne se rendent pas compte. Si l'on en croit l'auteur, au vingtième siècle, les esprits libres français de Paul Valéry à Fernand Braudel subissent sans arrêt les assauts d'un pétainisme culturel qui va de la droite atlantique à la gauche américaine (il suffit en effet de constater le glissement joyeux d'un Jack Lang en quelques années à peine, c'est consternant).

Aussi, Saint Robert s'affirme-t-il comme un dynamiteur de mythes. C'est le premier qui remet à sa place les exagérations d'un Rivarol. En outre, il reproche aux médias de ne pas servir assez la cause du français. Souvent préci-

se-t-il, ce sont des journalistes français qui s'opposent à la défense de leur langue en refusant l'innovation et la création lexicale. Les gouvernements, dénonce Saint Robert avec fougue, craignent les réactions difficiles à prévoir de trois douzaines d'intellectuels qui se gaussent des efforts pour défendre le patrimoine. En France, nombreux sont les décideurs qui ont tout simplement honte de protéger le patrimoine, accuse-t-il encore.

Le rappel que fait l'auteur de l'affaire Hugues Steiner, ce commerçant qui bafouait la langue française, est un chef-d'oeuvre de la désinformation à laquelle de nombreux journalistes ont participé, soit par légèreté, soit par malhonnêteté. Philippe de Saint Robert, non sans audace, n'hésite pas à citer les noms de Jacques Derogy, Liliane Schiller, Guy Thomas, Jean-François Kahn, Serge July, Paul Fabra etc. qui, payés à même les deniers publics, prennent, selon lui, le parti d'affaiblir la langue française.

Pour ces journalistes, déplore l'auteur, «nous devenions des policiers du langage et leurs feuilles qui imposent chaque jour aux Français des mots d'emprunt dont ils ignorent le sens prétendaient nous interdire de leur suggérer des mots qui en aient un» (p. 79). Serge July ira même jusqu'à écrire que «les terminologues sont des messieurs Le Pen sans le savoir» (p. 81). De tels propos dans la bouche d'un homme d'influence peuvent inquiéter car l'avenir du français passe, entre autres, par la mise en place d'une politique de terminologie et par la création d'un corps d'inspecteurs grammairiens. Pas moins.

L'opposition de certains journalistes, dès qu'il s'agit d'enrichir le français, est suicidaire surtout «lorsqu'ils croient ne pouvoir manifester leur liberté d'esprit qu'à l'encontre de tout ce qui se fait dans leur pays» (p. 82). Cette contradiction mortelle, héritage d'un individualisme forcené, on la retrouve souvent au sein des communautés françaises installées à l'étranger et dont les membres, au lieu de se serrer les coudes, s'affaiblissent parfois mutuellement. Il en résulte que les représentations

françaises dans le monde s'avèrent souvent moins consistantes et moins dynamiques que celles d'autres pays.

Ce genre de désinformation ou d'attaque gratuite par ceux que l'auteur appelle «des précieuses ridicules» oeuvrant au coeur de l'univers français, est inquiétant pour l'avenir de la France et de la francophonie. Depuis 10 ans, la plupart des journaux n'ont-ils pas supprimé les rubriques consacrées au langage, au français et à la francophonie? D'où l'autre constatation de Philippe de Saint Robert : «On imagine dans quel bonheur je nage depuis deux ans, entre une presse hostile et un gouvernement si indifférent» (p. 84). N'est-ce pas un comble pour celui qui avait pour mission d'assurer la défense du français, son constant enrichissement et sa diffusion internationale? Autant demander à un cul-de-jatte de courir.

Le plus étonnant, remarque l'auteur, c'est qu'en ridiculisant le français, les petits maîtres à penser cherchent à favoriser l'anglais dont la supériorité n'est démontrée dans aucun domaine. Le problème du français que soulevait Étiemble dans les années soixante apparaît comme bien dépassé en 1986 puisqu'il ne s'agit plus seulement de contamination linguistique, mais d'un recours de plus en plus fréquent dans de très nombreuses activités, notamment scientifiques, à la langue anglaise, par les Français. Les exemples que Philippe de Saint Robert donne, éclairent une dimension peu connue du «choc des langues».

L'auteur insiste de nouveau sur le fait que l'anglo-américain menace peut-être moins notre langue que les Français eux-mêmes qui, pour des raisons économiques ou psychologiques, acceptent de renoncer à leur langue.

Pour enrayer le fléau, l'auteur croit que seul un bon moyen juridique permettra de mobiliser les administrations et de les sortir de leur léthargie. Il n'est pas tendre à l'endroit de l'administration française qui, selon lui, ignore tout simplement les valeurs d'identité, de permanence et de renouvellement du peuple français. La charge

est forte. L'ancien président Valéry Giscard d'Estaing, bête noire de l'auteur, apparaît comme celui qui a infligé les plus rudes coups au français. Saint Robert oublie tout de même qu'avant lui, c'est Georges Pompidou qui a ouvert les jardins de l'Europe à l'Angleterre.

Comme on peut le constater, l'auteur a décidé d'aller au fond des choses, et sur certains points donne raison près de vingt ans après, à Gérard Tougas. Voulant fustiger la mollesse inadmissible de certains responsables, Saint Robert utilise les philippiques.

Il est évident que seul l'État français peut assurer une défense globale du français aussi bien dans sa vie de langue internationale d'un pays industrialisé que dans celui de grande langue de communication internationale. Pour l'auteur, ce combat s'inscrit non seulement dans la conscience linguistique des Français, mais encore dans une réalité historique et géographique aujourd'hui nommée francophonie. Toutes griffes dehors, il accuse le gouvernement en place de manquer (p. 32 et 33) de volonté politique et de cohérence dans son approche linguistique.

En outre, il s'insurge contre le fait que «nous entretenions des complexes qui ne sont à tout prendre que les images perverses que nos concurrents nous renvoient de nous-mêmes et que nous gobons comme d'autres gobent des mouches» (p. 47). Dans les pages qui suivent, l'auteur n'hésite pas à remettre les pendules à l'heure en traitant de questions plus complexes qu'il n'y paraît au prime abord, celles de la syntaxe et de leurs liens respectifs. Des emprunts effectués en dépit du bon sens, préciset-il, favorisent un anglais de cuisine qui ne conduit pas seulement à mal parler le français, mais à mal parler l'anglais. L'écrivain cite Jacques Thibau, auteur d'un livre percutant qui s'intitule la *France colonisée*[1], dans lequel ce dernier montrait ce que pouvait produire l'indifférence, la lâcheté et l'appât du gain facile.

[1] Jacques Thibau, *La France colonisée*, Paris, Flammarion, 1980.

Toujours prêt à pourfendre ce qui lui paraît néfaste, Saint Robert revient sur le rôle de l'État qu'il juge tout à fait insuffisant face à l'Europe qui peut, on ne le sait pas toujours, intervenir dans le contexte linguistique français. «La France face à l'Europe se considère-t-elle comme moins souveraine que ne l'est le Québec dans la fédération canadienne?» (p. 66) écrit-il courroucé. Et pourtant, ces contradictions françaises sont difficilement compréhensibles puisqu'il existe une législation linguistique. Ne repose-t-elle pas en effet sur trois principaux textes législatifs qui constituent la base de la politique linguistique et terminologique française?

Philippe de Saint Robert en profite pour rappeler que si le français, pour ne pas perdre de terrain et progresser, doit être défendu, il en va de même pour l'anglo-américain qui, lui aussi, subit l'assaut d'autres langues. Il confie «que les Français ont beaucoup à apprendre des locuteurs de langues de faible diffusion comme le slovaque ou le tchèque qui ont dû maîtriser les langues de leurs voisins sans jamais renoncer à la leur» (p. 91).

Alors que, selon lui, l'anglo-américain risque une véritable babélisation, «la chance du français réside certainement dans le maintien de l'unité et de la rigueur de la langue, garantes d'une compréhension mutuelle entre les communautés francophones et d'une évolution relativement rationnelle» (p. 94)

Or, si le français est attaqué en plusieurs points du monde, notamment en Europe bien plus qu'on ne le croit à cause de l'apathie de la France, il n'en demeure pas moins vrai que le français possède aussi une force non négligeable, un poids qui lui est donné par le monde francophone. Sait-on que le français est toujours la 2e langue internationale, mais pourrait assez vite perdre du terrain si tous les locuteurs de cet ensemble linguistique ne réagissent pas avec plus de vigueur? «L'avenir du français est lié au rôle international que notre langue saura ou non continuer d'assumer dans le monde» (p. 97) affirme Saint Robert. Cela dit, il ne faudrait pas croire que la «croisade» pour le français que nous pouvons

observer chez les auteurs analysés est un signe d'hostilité contre l'anglais. Non, il s'agit surtout pour le français de marquer sa différence. Depuis 1988, le Figaro-Magazine n'offre-t-il pas une page où Tintin est présenté en anglais? Cette page s'adresse à tous ceux qui veulent améliorer leur connaissance de cette langue. C'est dire l'ouverture d'esprit des Français...

Un autre défenseur du français, Michel Bruguière dans une étude[1] approfondie sur le français dans le monde publié en 1978, a tenté d'établir quels peuvent être les paramètres qui déterminent aujourd'hui l'universalité d'une langue. Philippe de Saint Robert rend compte ici de cette excellente étude sur la francophonie. Elle met en garde contre un optimisme excessif. Dans un proche avenir, quelle va être en effet l'évolution de l'Afrique? Ne subit-elle pas une triple offensive linguistique : le retour aux langues nationales, une percée continue de l'arabe et une offensive mondiale de l'anglo-américain? De 1978 à 1989, le français en Afrique s'est-il maintenu ou, au contraire, a-t-il régressé? Il serait intéressant de le savoir.

Même s'il est net que les anglo-américains essaient de saper certaines positions de la France dans le monde, les Français devraient réagir plus vivement, mieux défendre des positions historiques et profiter, pour contre-attaquer, par exemple de la présence de nombreux États francophones dans les institutions internationales. Ce sont autant de facteurs positifs qui donnent une légitimité à un tel combat. Seule une action solide pourra permettre à la langue française de conserver la deuxième place ou, tout au moins, de rester parmi les premiers ensembles mondiaux.

Mais comment se battre efficacement et promouvoir le français si la France subit simultanément l'action négative de certaines fondations américaines (au Liban, par exemple), celle de certains responsables (comme Jacques

---

[1] *Pitié pour Babel, Paris, Nathan, 1978.*

Boutet, cité à la page 105) et l'apathie de l'administration? Jusqu'au premier sommet francophone, on a en effet pu assister à la dégradation des instruments administratifs et des crédits.

Une telle critique n'a rien d'excessif. Une fois de plus, rien dans les propos de Philippe de Saint Robert ne permet de le ranger dans le groupe des anti-américains. Il est Français d'abord. Peut-on le lui reprocher? Il apparaît donc clair que la France et les pays francophones ne réussiront leur pari qu'à la condition de relever non seulement les nombreux défis dans les domaines de la terminologie et de la traduction, mais également en contre-attaquant dans les domaines scientifiques, économiques, industriels, commerciaux et diplomatiques.

Deux questions reliées entre elles méritent d'être posées. Saurons-nous faire face ensemble ou au contraire, certaines de nos élites, complètement inféodées aux anglo-américains, nous empêcheront-elles de nous battre et de sauver notre identité française et francophone? Ce sont des questions graves que Philippe de Saint Robert soulève.

Si la France ne réagit pas en défendant ses droits en Europe d'abord et ne collabore pas mieux avec l'ensemble du monde francophone, nous deviendrons tous des valets des États-Unis. À partir de maintenant, nos élites culturelles, économiques et politiques doivent accepter qu'il y ait en France et dans le monde francophone de nouvelles règles du jeu : une stratégie favorable à nos intérêts réciproques. Il faut davantage d'équipes de francophones prêtes à organiser le terrain. Il nous faut bien plus d'hommes et de femmes d'action. Le moment est venu de lancer des offensives adaptées à notre époque et de proposer une vision mondiale du développement du français. Bref, de laisser de côté les images combles de misérabilisme qui, depuis trop longtemps, corrodent toute action française et francophone.

Dans chaque journal du monde francophone, il est nécessaire que soit nommé un responsable chargé de toutes ces questions. Pourquoi n'y en a-t-il pas? Tout simplement parce que très peu de rédacteurs en chef connaissent le monde francophone. Exemple vécu, après le départ de Serge Maffert, le nouveau patron du Service Étranger au Figaro, Charles Lambroschini m'a vite fait comprendre que le Canada ne l'intéressait pas du tout. Québécois, vous aviez droit à un enterrement de première classe par l'ancien correspondant du Figaro à Washington qui ne se soucie pas le moins du monde des 40 pays où l'on parle le français. Depuis l'arrivée de ce monsieur, on ne lit presque plus les articles de cet excellent journaliste et critique de la francophonie : Jacques Dhaussy. Il n'y a pas de trahison, mon oeil! Philippe de Saint Robert a parfaitement raison de dénoncer ce cancer.

Outre la nécessité de voir se lever un Abbé Pierre de la francophonie qui pourra constater que le malade peut se rétablir, il faudrait également nommer dans les milieux de presse un juge Michel de la francophonie, qui, espérons-le, résistera aux bassesses du milieu francophone. Ce n'est pas sûr.

A-t-on jamais pensé que la domination américaine ne profitait que de l'ignorance des masses qu'elle sait à merveille séduire et manipuler? Philippe de Saint Robert a raison d'écrire que «l'analyse exclusivement économique aboutit à la suppression de toutes les cultures» (p. 130). Il suffit d'observer les mécanismes de la société américaine pour constater qu'elle n'accueille pas toujours les possibilités de dialogue et d'échanges équitables qui seuls pourraient améliorer l'économie mondiale. On assiste de plus en plus à la poussée d'une véritable paranoïa technologique. N'oublions pas qu'en détruisant toute vraie culture, toute culture naturelle, on détruit l'âme, le noyau jusque-là irréductible de l'être humain. En même temps, on détruit l'accès à l'humanisme et l'on encourage le retour de la barbarie.

Il faut relire certaines pages (pages 128 à 133), dans lesquelles l'auteur souligne les limites de la civilisation

américaine et le risque énorme que tous les peuples de la terre prennent à se laisser séduire par de véritables miroirs aux alouettes. Autant dire que ce livre est particulièrement tonique, puisqu'il invite à la résistance. Certes, il n'est pas exempt de pessimisme mais il nous propose de mieux voir la réalité en face afin de prendre les moyens d'enrayer le cancer qui ronge la France et le monde francophone.

Si l'économie est au coeur du rêve américain, l'Europe, elle, a appris à trouver un certain équilibre qui ne s'est pas fait au détriment de la culture. À certaines époques, les valeurs européennes ont su triompher du matérialisme ambiant. Pour ne pas disparaître, la civilisation américaine si vivante et si riche par certains côtés, doit favoriser l'expression de l'imaginaire et favoriser l'essor d'une réalité culturelle, autonome en partie, des lois économiques du marché. Sans un minimum de gratuité, l'accès à la culture ne veut plus rien dire.

Lié à une civilisation trop économique, en voie de perversion, s'exerce un pouvoir médiatique excessif, simplificateur et manipulateur qui, écrit l'auteur, «affaiblit la détermination et l'autorité des responsables politiques et les conduit à la pratique courante du double langage» (p. 135). Il apparaît donc que la civilisation unidimensionnelle liée à l'économie ne résoudra pas tous les problèmes en occultant les indispensables profondeurs de la réalité humaine. Au contraire, elle ne fera qu'en aggraver le mal de vivre.

Face au monstre de l'uniformité qui se répand comme une traînée de poudre, la France, les Français et les francophones peuvent offrir s'ils en ont le courage, une autre alternative, non pas un mondialisme à l'américaine, mais un véritable universalisme porteur de valeurs. La langue française nourrie aux sources de l'intelligence gréco-latine s'affirme comme une langue du non-alignement. Participer pleinement à la culture française, c'est affirmer une manière de vivre qui ne doit pas empêcher de renforcer l'univers scientifique et technique si important pour le devenir de chaque langue.

Les commerçants et les publicitaires français et francophones, si friands d'américanismes auraient intérêt à redécouvrir notre langue qui «comme tout produit possède une image qui la valorise ou la dévalorise. La nôtre est incertaine, pour ne pas dire inquiétante» (p. 145) confie Philippe de Saint Robert. À preuve, les difficultés que rencontre la France lorsqu'elle veut promouvoir son visage moderne.

L'avenir francophone n'aura donc de véritable épaisseur que si toutes les parties de ce monde mettent en commun leur potentiel, leur diversité et leur énergie. Le renouveau du Québec, seul territoire francophone en Amérique du Nord, est un signe positif pour l'avenir. Mais, s'agit-il d'un dernier baroud d'honneur ou d'un mouvement plus profond qui saura déjouer les périls, entre autres, celui de la menace démographique?

L'histoire du Québec et de la France ne saurait être résumée à la seule aune de l'économie. Si nous ne favorisons pas un nouvel effort humain nous risquons de nous embourber. On peut se demander pourquoi le Québec ne profite pas davantage de la jeunesse française qui tourne un peu en rond dans la douceur hexagonale. Ne viendrait-elle pas à point conforter une démographie désastreuse et redonner plus de saveur à une fraternité encore un peu trop honteuse? L'essor du Maghreb et de l'Afrique noire symbolisent également d'autres défis que les francophones doivent relever ensemble.

Tant il est vrai que le devenir humain ne consiste pas toujours à prendre. S'il faut savoir donner, il faut aussi savoir recevoir. Aussi serait-il grand temps de comprendre (et d'essayer de résoudre) les problèmes essentiels des pays francophones en voie de développement dont le potentiel est immense.

Comme le souligne avec justesse Philippe de Saint Robert : «La francophonie peut permettre aussi de rénover une culture francophone menacée en son centre. La périphérie peut ranimer le centre» (p. 153).

En outre, l'auteur énumère une série d'actions ponctuelles qu'il faudrait mener à bien, certaines ont d'ailleurs déjà été réalisées : revoir le rôle de l'A.C.C.T.; celui de l'A.U.P.E.L.F.; multiplier les entreprises qui touchent à l'audio-visuel, l'édition, la presse et les revues scientifiques; permettre également un rassemblement des chercheurs et des auteurs. Le Commissariat général dirigé à l'époque par l'auteur a permis, entre autres, de créer le Centre Jacques Amyot, spécialisé dans la terminologie et la traduction. Sait-on enfin que la fondation des deux plus grandes organisations des traducteurs dans le monde sont dues à des initiatives françaises?

Bref, Philippe de Saint Robert a écrit un livre magistral, polémique certes, mais qui n'a rien d'excessif. C'est un disciple de Voltaire qui, comme pour l'affaire Calas, se révolte. Il suffit seulement ici de remplacer le mot Calas par francophone. Médecin de la langue, il découvre les plaies et propose non pas des potions imaginaires mais des remèdes appropriés pour que nous demeurions en vie et en pleine harmonie avec ceux qui veulent partager le pain de l'amitié.

Saint Robert apparaît donc bien comme un rassembleur qui a lu attentivement l'essai d'Étiemble et les premiers livres de Claude Hagège, deux auteurs qu'il cite avec plaisir. Ce confident des plus grands personnages de l'État français est, à sa façon, un philosophe qui s'intéresse essentiellement à l'évolution de l'identité française et francophone.

Ce livre est sorti au bon moment, quelques semaines avant le premier sommet francophone de 1986. À la fois défense et affirmation du français en cette fin de siècle, il symbolise également un espace de liberté lequel loin d'augmenter, a plutôt tendance à rétrécir sous les coups de bélier de la civilisation (peut-on l'appeler ainsi?) de l'unidimensionnel.

Certes, nous devons tous assumer notre primum vivere, mais aussi, dans la mesure du possible, défendre avec becs et ongles nos convictions et ne pas céder aux offres

des sirènes envoyées par des élites prêtes à tout sacrifier pour vendre n'importe quoi à n'importe qui...

La civilisation française n'est évidemment pas exempte de faiblesses. Elle a notamment vécu bien des révolutions sans toutefois sacrifier les vertus du dialogue avec l'Europe et avec le monde. En son temps, de Gaulle a su incarner cette France généreuse et courageuse. De tout temps, une certaine sagesse française liée au rationalisme a aussi permis de faire triompher une justice plus humaine.

À quoi sert-il en effet de vouloir à tout prix nous regarder dans le miroir américain. Paris n'est pas New York. Il suffit de vivre dans les deux villes pour comprendre en quoi les deux peuples évoluent différemment. L'un n'est pas meilleur que l'autre. Ils incarnent des valeurs différentes. Or, chacun a droit à sa différence. La France et les autres peuples francophones veulent continuer à se développer sans laisser périr un héritage riche de mille apports.

Si les Français, conclut Philippe de Saint Robert, n'aiment pas assez aujourd'hui leur littérature, c'est peut-être qu'ils ne s'aiment pas assez. Au risque d'apparaître comme un gêneur, j'invite avec l'auteur, les Français et les francophones à s'apprécier davantage, sinon ils s'éloigneront les uns des autres.

Il n'y a rien de confus dans la langue française, rien d'injuste non plus, mais un certain ordre «au sens où un jardin à la française est préférable à un fouillis où, abandonnées à l'injustice d'une fausse liberté, les plus belles essences périssent étouffées» (p. 177), conclut Philippe de Saint Robert. Grâce à l'auteur, dont le style est souvent éblouissant, on a compris que le français protégeait la diversité, ne cherchait pas à écraser autrui et respectait les valeurs d'autres univers.

Cette France de l'honneur au service de la francophonie que nous devrions tous construire, Saint Robert a su l'exprimer en des accents inoubliables et courageux. Ce

livre annonce une nouvelle étape bien nécessaire au devenir français et francophone.

Chapitre 8

Le français pour qu'il vive

La parution plus fréquente de livres sur la francophonie est évidente à partir de 1983, année où, l'on s'en souvient, l'essai de Xavier Deniau offre une nouvelle synthèse qui puise surtout aux sources historiques de ce vaste mouvement.

Les principaux livres publiés depuis celui de René Étiemble explorent en effet de nombreux aspects d'un espace riche en événements et porteur d'un avenir que peu de francophones soupçonnent vraiment. La francophonie attend son démiurge. Plus nous nous enfonçons au coeur des années 80, plus il devient évident qu'un ensemble étonnant veut d'abord s'affirmer et apporter ensuite un point de vue original dans un monde où les difficultés s'amoncellent. N'est-ce point l'heure de la technologie triomphante, de la poussée démographique des pays pauvres, des nombreux problèmes environnementaux, des grandes religions en perte de vitesse, avec, en prime, le risque soit d'uniformisation, soit de babélisation? Dans un tel contexte, on comprend aisément que la France et le monde francophone souhaitent apporter une vision humaine issue de vieilles traditions et favoriser une action plus forte pour créer une société planétaire plus juste au XXI[e] siècle.

Le Français pour qu'il vive[1], de Gabriel de Broglie, reprend plusieurs idées et propositions de Xavier Deniau, de Jean Duché et de Philippe de Saint Robert. Il faut remarquer qu'à partir de 1985, il ne se passe pas six mois sans qu'un ouvrage paraisse afin de fortifier certains

[1] Gabriel de Broglie, *Le français pour qu'il vive*, Paris, Gallimard, 1986.

secteurs du monde francophone, que l'on essaie d'édifier. Encore faudrait-il que des essayistes autres que Français, Canadiens, Québécois, Suisses ou Sénégalais, à leur tour expriment leur intérêt pour la francophonie. Bien sûr, l'oeuvre fort riche de Léopold Sédar Senghor embrasse toute l'Afrique, mais on aimerait aussi entendre d'autres voix, d'autres pays de la négritude et du monde arabe, si peu présents, dans l'aventure que nous retraçons ici.

Le livre très fouillé de M. de Broglie dessine d'abord un portrait du monde francophone et propose ensuite une thérapeutique. Parmi les premiers objectifs à privilégier : il pense qu'il faut préserver la qualité de la langue française et encourager sa vitalité. Puis agir sans jamais dissocier la démarche nationale du point de vue international.

Dans ce livre écrit par un humaniste plongé dans le bouillonnement du monde moderne, moins centré sur la France que ne l'est celui de Philippe de Saint Robert, l'auteur observe attentivement l'évolution des pays francophones, et le poids futur de l'Afrique dans cet ensemble. Comme ses prédécesseurs, De Broglie est un amoureux de la langue française. Quel bonheur de suivre les arabesques de son écriture! Homme de passion, il écrit dans l'introduction : «J'ai vécu avec le français comme on se réchauffe d'affection» (p. 7).

Cet essai est une véritable mine de renseignements. Au foisonnement des idées répondent des statistiques et des informations souvent fort personnelles, voire inédites. Les fonctions que ce grand commis de l'État a occupées expliquent la netteté des propos et la profondeur de certaines analyses. Cet homme passionné, disions-nous, intègre les points de vue opposés, que ce soient ceux du purisme intégriste au laxisme militant. Il tente – et ce n'est pas une mince entreprise – dans ce livre magistral, de proposer une vision globale de l'avenir de la langue française. Comme ses prédécesseurs, il aurait pu tout de même regrouper les éléments bibliographiques à la fin du livre...

L'approche favorable à l'évolution de la francophonie de l'auteur semble indiquer une transformation de la vision française, jusque-là plus que discrète. Cet essai dégage en effet un certain optimisme. Au fil des pages, De Broglie ne ménage pas sa peine : il fait l'inventaire de la Maison France et propose des solutions. Moins polémique que le livre de Saint Robert, moins historique que celui de Duché, il s'en tient pour l'essentiel à l'état des lieux. Il veut mobiliser les forces vives en faveur du français.

1986, année de parution de cet essai, c'est, ne l'oublions pas celle du premier sommet francophone. Comme par hasard (est-ce un hasard?), les livres de Philippe de Saint Robert et de Gabriel de Broglie arrivent au bon moment et couvrent chacun des aspects essentiels au devenir du français et de la francophonie.

L'auteur, avant de proposer sa thérapeutique, n'hésite pas à dénoncer «la dégradation du français courant». C'est ce qu'il appelle dans la première partie : «La crise du français». Pour lui, si depuis plusieurs décennies, le doute a envahi les locuteurs français, cela s'explique, parce qu'on a laissé entrer le ver dans le fruit. L'embauche de trop d'enseignants mal préparés dans les années 60 et 70 a rendu défaillant le système éducatif.

En outre, il constate à son tour que les élites oeuvrant dans les médias ne font pas assez d'efforts pour défendre le français. Comme Étiemble, Saint Robert et Jean Duché, il fustige l'invasion des termes anglo-saxons depuis les années 60. Le français a tellement été identifié à la culture qu'il ne s'est pas assez préoccupé d'investir le terrain professionnel comme celui de la communication où l'anglais s'est installé en force. On peut donc en déduire que le français travaille plus contre lui-même et son image que l'anglais ne lui porte de coups. Cette analyse rejoint celle de plusieurs autres auteurs. Le «mal français» ne provient-il pas d'un colonialisme insidieux qui a été intégré et diffusé par certaines élites depuis des décennies? Le monde anglo-américain, s'il accepte les forteresses culturelles françaises, en revanche, se réserve d'autres niveaux. Ce n'est pas faux. Étiemble

avait raison : le mal est en nous. Nous doutons, dit De Broglie. Or, le doute s'avère dévastateur : il empêche de se mobiliser, d'agir et de contre-attaquer.

Nous savons que la Seconde Guerre mondiale a été tragique pour la France, puisqu'elle a permis à l'anglo-américain «de dominer en aéronautique et navigation aérienne, dans l'affrètement international, les industries spatiales, les armements et la stratégie mondiale, l'informatique, la publicité» (p. 25), confie l'auteur.

Précisons que la défense du français qui mobilise l'énergie de Gabriel de Broglie ne se double pas d'anti-américanisme. Comme Saint Robert, l'auteur veut qu'on ait le droit d'être soi-même. Ce qui nuit aux Français, c'est, encore une fois, leur individualisme forcené. Pour vaincre, s'affirmer et réussir, il faut être uni. Des politiques divergentes ne doivent pas gangréner sans arrêt toute action. «La défense du français est une juste et noble cause qui n'est dirigée contre personne et ne mérite pas d'insultes» (p. 26), ajoute l'auteur. Aux Français d'être modernes et vivants pour plaire aussi bien aux francophones qu'aux peuples étrangers.

Aussi De Broglie écrit-il à la page suivante : «Ce qui est moderne ne vient pas nécessairement d'Outre-Atlantique et peut être français. Il y va, non plus de notre langue, mais de l'image que nous nous faisons de notre société et de notre aptitude à nous «adapter» au monde d'aujourd'hui» (p. 27). Le maître mot est lâché par l'essayiste, il s'agit de l'adaptation. Les Français vont-ils accepter de voir le monde changer très vite, et continuer de se replier sur leurs petites réalités? N'ont-ils pas perdu un certain sens de l'universalité? Pourquoi n'essayent-ils pas de voir les réalités à l'échelle de la planète? Pendant qu'ils hésitent, rappelle l'auteur, le nombre de francophones ne cesse de croître : il s'élève à au moins 140 millions et devrait progresser de plus de 60 % d'ici l'an 2000; on aimerait connaître ses références...

Peu de gens savent en effet qu'en 1939 Shanghaï était la 1re ville francophone du monde. Il n'est pas possible de

perdre toute influence en Asie au moment même où cette région du monde progresse à pas de géant. Il y a une inconscience, un assoupissement français qui inquiètent visiblement De Broglie. Il n'est pas le seul.

Même au Québec, où le français a su remonter la pente depuis 20 ans, l'essoufflement commence aujourd'hui à faire sentir ses effets. La démographie, le nerf de la guerre, ne suit pas. Or, «la belle province» contrôle en grande partie l'essor du français à l'échelle nord-américaine. Pourra-t-elle encore longtemps jouer ce rôle? N'oublions pas que si les perspectives démographiques du monde francophone – nous l'écrivions plus haut – semblent bonnes, elles apparaissent déséquilibrées. Assisterons-nous à la disparition progressive des francophones à peau blanche et à l'accroissement d'une francophonie noire?

Comme d'autres auteurs, de Broglie constate que le français a été en partie chassé des sciences : «Langue du savoir et donc de la technique, l'anglais tend à devenir celle du contrôle et donc du pouvoir» (p. 40). Pour remonter la pente, les pays francophones doivent joindre leurs forces pour multiplier les revues à caractère scientifique. Des efforts ont été faits récemment dans ce sens. Mais encore faut-il qu'il y ait une réelle volonté française de regagner le terrain perdu. En effet, si le coeur est atteint, les membres périphériques ne tiendront pas longtemps.

Un peu plus loin, l'auteur n'hésite pas à dénoncer le mythe de l'universalité de la langue française, bien qu'il reconnaisse que «le français possède une légèreté, une innocence qui l'ont servi. Au faîte de sa puissance, il n'a écrasé, ni opprimé, ni remplacé aucune langue. Son pouvoir n'est pas d'aliénation, mais de révélation. Son génie n'est pas l'impérialisme, mais la coexistence» (p. 46). Autant de qualités qui permettent, selon lui, au français de pouvoir revenir en force sur la scène mondiale. Langue d'échange, le français sert des cultures différentes. C'est aussi une langue de développement. Ce qui paralyse quelque peu son essor provient du doute qui

s'est incrusté, répète l'auteur, d'abord à partir de 1850, ensuite en 1914, enfin en 1945. Pour ma part, il me semble que ce doute, ce début d'impuissance, survient avant et ce de façon insidieuse. Selon moi, deux grandes dates marquent mieux la fin de l'apogée française : 1763 et 1814.

Si le français a continué de rayonner jusqu'en 1939, grâce à la force de sa culture, la suprématie plus fictive que réelle de la civilisation française n'a pas résisté à l'invasion technologique, médiatique et de comportement (chewing-gum, jeans, cigarettes) plus décontracté de l'Américain. C'est l'américain qui a su donner ses lettres de noblesse aux classes moyennes. Le français, langue d'une élite retranchée, n'a pu résister. *La Grande Illusion*, ce très beau film de Jean Renoir, illustre bien le triomphe du peuple, symbolisé par Sénéchal-Gabin, qui s'évade, tandis que Boeldieu-Fresnay meurt.

Bref, le français ne pourra résister que si l'on arrive à mobiliser les classes moyennes du monde francophone, afin qu'elles apprécient davantage la façon moderne de vivre en français. Bon nombre d'indices permettent de croire qu'il ne serait pas trop difficile d'aller de l'avant.

On oublie souvent que le français possède des atouts que l'américain n'a pas : des traditions, un humanisme et une sagesse. En fait, l'américain n'a pas remplacé le français, il l'a distancé mais sans lui ravir un certain sens de la qualité. En outre, de nombreux analystes ont constaté le renouveau de la France à partir de 1960. Le français reste bien une langue de création, grâce, entre autres, à une littérature unique au monde, et ce, sans interruption de 1600 à aujourd'hui. Plusieurs auteurs étrangers ont même choisi de s'exprimer en français, preuve s'il en fallait, de son influence encore vive.

Il suffit de savourer chapitre par chapitre *L'Histoire vivante de la littérature de langue française des années 1930 aux années 1980*, en deux tomes, écrite par l'excellent critique Pierre de Boisdeffre, pour apprécier la richesse moderne de cette littérature qui recèle de nombreux joyaux.

Le recul du français s'explique peut-être, suggère Gabriel de Broglie, parce que «le français est orienté vers l'entendeur, alors que l'allemand se replie vers le parleur et que l'anglais se modèle aux faits» (p. 54). Selon cette perspective, l'anglo-américain serait plus efficace. Il se peut également que l'on soit efficace lorsqu'on n'a pas le choix. La France, pays plutôt riche, pays d'héritage, en créant un art de vivre exceptionnel, s'est probablement détournée d'une certaine efficacité. Elle a développé un ludisme, une fantaisie, un art des échanges, un art de la conversation, qui ne semblent pas aussi développés Outre-Atlantique. Et pourtant, les francophones savent être efficaces : les Québécois, par exemple, dans leur effort de refrancisation et d'organisation des affaires. Mais phénomène intéressant, ce sont justement des Nord-Américains. Les différents peuples du monde francophone devraient stimuler bien plus la «mère patrie», l'obliger à réagir, à refuser plus longtemps le rôle de «belle au bois dormant». Tout est affaire de psychologie et de relations humaines...

N'oublions pas que le français bénéficie de l'action remarquable d'un Bernard Pivot dans le domaine culturel. Ce dernier y a réussi un tour de force qui dépasse, et de loin, toutes les émissions consacrées aux affaires. À présent, il faudrait au moins un équivalent de Bernard Pivot dans le domaine des affaires.

Tout cela pour dire que les atouts du français sont nombreux. Mais ce qui nuit peut-être à son expansion, c'est un certain formalisme. Encore qu'il permette souvent de bien structurer l'expression de la pensée.

En revanche, comment ne pas s'étonner avec l'auteur, du manque d'ouverture à l'égard des écrivains francophones de l'édition française si forte, si riche, si éclectique et dont le nombre de titres édités en France a presque centuplé en deux siècles? Pour Gabriel de Broglie, il est nécessaire, d'une part, de développer la collaboration entre les pays francophones dans le domaine de l'édition et d'autre part, de favoriser la diffusion de la presse française et francophone sur les cinq continents. Utili-

sons-nous pleinement les nombreux atouts que nous possédons, comme les journaux, les revues, les agences de presse, le câble et le satellite? Si l'on en croit l'auteur, «les bonnes intentions sont évidentes, mais la cohérence fait défaut. Trop de complications, trop d'arrière-pensées, trop d'étatisme entravent encore l'essor de l'audiovisuel et les chances du français» (p. 96).

Il poursuit la vision de Philippe de Saint Robert lorsqu'il confie que l'on doit encore mieux adapter la langue française à l'informatique et s'intéresser aux banques de données qui constituent un enjeu primordial pour le français. Là encore, il souhaite une coopération entre les pays francophones. À moyen terme, elle devrait porter ses fruits.

Bref, le français doit donc s'adapter, être mieux médiatisé, sans toutefois perdre l'armature essentielle que constitue l'ordre direct, la syntaxe, la richesse des verbes et du vocabulaire. La qualité de la pensée française repose aussi sur la diversité des temps verbaux et notamment sur l'imparfait du subjonctif dont le déclin date du XVIII[e] siècle, rappelait Jean Duché. Pour que la qualité revienne, il est impérieux, souligne de nouveau l'auteur, de régler la crise de l'enseignement. En outre, le français doit continuer à faire preuve de vitalité, c'est-à-dire accueillir et créer des mots nouveaux. Monsieur de Broglie fournit de nombreux exemples du mouvement des mots dans la société (pages 117 et suivantes)... Qui dit vitalité du français implique la reconnaissance de l'existence de plusieurs niveaux de langage.

«L'entraînement, l'attention, la tension, le jeu, la compétition, la drôlerie, telles sont les recettes à appliquer et à répandre afin de conserver au français ce qu'il possède de plus important : la santé linguistique» (p. 121), confie l'auteur... De même, s'il favorise l'épanouissement des langues de France, forcément enrichissantes, il s'oppose au désordre linguistique.

Après avoir défendu la «qualité» et la «vitalité», l'auteur choisit de placer au 3[e] rang des priorités la «conscience

linguistique» des francophones. Là, il n'hésite pas à rappeler l'importance et la diversité des communautés qui, sur les cinq continents, parlent le français. Léopold Sédar Senghor et Jean-Marc Léger apparaissent avec quelques autres comme de grands défenseurs de la francité et de la francophonie.

Il faut écouter Gabriel de Broglie lorsqu'il écrit : «Avouons-le : la manière dont la France répond à la sollicitation des francophones est décevante. Les Français ont sans doute du goût pour leur langue, mais pas de vrai intérêt ni d'inquiétude» (p. 134). J'ajouterai que ce jugement s'adresse, en premier lieu, plutôt à une fraction de l'élite qu'au peuple.

Avec l'auteur, on peut regretter, bien sûr, que les Français aient été si discrets dans le domaine francophone depuis 1960. Mais de nombreuses raisons politiques prévalaient. Cela dit, davantage d'universitaires ou de journalistes de calibre auraient pu tout de même suivre d'abord et analyser ensuite l'évolution et la transformation de ces peuples si divers. Pourquoi sommes-nous si pauvres en informations modernes? Le Québec, qui a mis tant d'énergies pour défendre le français aurait pu également encourager davantage de chercheurs à mieux connaître et comprendre la mentalité française, à mieux connaître et comprendre les Arabes, les Africains et les Antillais. En outre, les reportages d'envergure sur l'ensemble du monde francophone ne pullulent pas. Ma remarque s'adresse à tous les pays.

Que l'on me cite les livres informatifs et actuels qui proposent de nous faire découvrir les réalités des peuples du Maghreb, des Antilles et de l'Afrique. Connaissons-nous le tissu vivant et journalier des communautés francophones éparpillées à travers le Canada et celles des États-Unis et toute l'expérience des communautés françaises, suisses, belges, haïtiennes, libanaises, égyptiennes, arméniennes installées un peu partout dans le monde? Si l'on veut que les Africains (et pas seulement une élite) s'intéressent à nous, il faut que nous nous intéressions à eux dans leur vie quotidienne. «Les

francophones agissent et réagissent avec timidité et maladresse. Leur rhétorique abstraite et abrupte trahit parfois un manque d'assurance, la mauvaise conscience qu'ils éprouvent traduit précisément une insuffisante prise de conscience» (p. 135), reconnaît monsieur de Broglie. Ne serait-il pas temps de réagir contre ce «manque d'assurance»?

Aussi, l'auteur propose-t-il une véritable construction francophone (pages 136 et 137). La France, comme noyau central, peut y jouer un rôle de premier plan à condition toutefois qu'elle soit à l'écoute des pays de la périphérie. Si l'on donne au français des moyens et des objectifs, il pourra en effet continuer à être une force de transgression...

Avec l'auteur, on peut constater que la place du français dans le monde est encore importante. Aussi le français doit-il à présent repartir à la conquête pacifique de divers continents où il a des amis et oeuvrer en pleine solidarité avec eux. Le français peut-il être – le sait-il – une alternative à l'anglais grâce à un réseau d'affinités? Oui, si les responsables agissent. L'auteur écrit que «la solidarité latine sera sans doute l'un des leviers linguistiques du monde de demain» (p. 142). Bref, le moment est venu de consolider le français dans le monde. Demain, il sera trop tard. C'est maintenant que nous devons agir et mobiliser les forces francophones un peu partout.

Pour permettre le renouveau du français, le rôle des États est important, pense l'auteur. On l'a vu au Québec (pages 146 et 148). Si l'État français a dans l'ensemble su défendre la langue à travers les siècles, on dirait que «la situation actuelle est bien différente et traduit l'indécision, le verbalisme et la timidité» (p. 150), s'inquiète Gabriel de Broglie.

Curieusement, c'est au moment où la volonté française semble fléchir que de nombreux pays francophones manifestent leur volonté de résister. Et pourtant, il existe en France même, de nombreuses organisations susceptibles de s'opposer à ceux qui veulent brader un tel

univers. On peut s'étonner qu'elles ne réagissent pas plus.

Le renouveau du français, en France, doit d'abord s'appuyer – Saint Robert l'avait déjà proposé – sur les autorités linguistiques, le corps enseignant et les médiateurs. Ces derniers, si l'on en croit René Étiemble, Jean Duché, Paul Guth et Jean Dutourd, sont les naufrageurs de la langue française. Ne revient-il pas aux médiateurs la responsabilité d'éviter la rupture entre le parler vivant et la langue écrite?

À mon avis, les écrivains qui assurent à la langue française sa principale source de grandeur et d'universalité ont aussi un rôle considérable à jouer. En outre, les écrivains du monde francophone auraient grand intérêt à se fréquenter davantage. Il reste bien des progrès à accomplir dans ce domaine particulier. Il faut par exemple regretter que les écrivains profitent de moins en moins des conseils avisés d'une critique indépendante. La critique littéraire n'est-elle pas en train de perdre des plumes? Heureusement que Bernard Pivot est là. Il témoigne mieux que personne en faveur de la langue française qui attire toujours. (Un beau témoignage de cette francophonie en marche est donné notamment par le Dictionnaire des littératures de langue française), (p. 177). Un effort considérable devrait aussi être fait pour que l'opinion des pays de langue française soit davantage informée sur ce qui se passe dans la francophonie. La nomination récente d'Alain Decaux apparaît comme un signe encourageant.

Comme Philippe de Saint Robert dont il prolonge certaines pistes, l'auteur insiste pour que l'on développe la terminologie française en butte au dynamisme sans précédent des États-Unis. Nul doute que l'apathie terminologique du français explique largement l'invasion actuelle. Aussi, l'enjeu pour la France et les pays francophones apparaît-il autant culturel et populaire que scientifique et industriel. Le français doit s'adapter aux nécessités modernes sinon il dépérira. Quand on pense au rôle joué par les Encyclopédistes au XVIII[e] siècle, on peut s'étonner du

manque actuel de réaction au pays de la Déclaration des droits de l'homme. Quoi qu'il en soit, il faut apprendre à identifier les besoins en termes nouveaux, en s'appuyant notamment sur les réseaux d'ingénieurs, de chercheurs et de professeurs. On comprend pourquoi l'auteur consacre de nombreuses pages (p. 297 et suivantes) à défendre la terminologie française. Il se constitue en effet sous nos yeux une activité nouvelle, vitale pour le français et que l'on n'imaginait pas vraiment il y a 20 ans lorsque Auguste Viatte publiait son ouvrage sur la francophonie : il s'agit de l'industrie de la langue.

Comme l'écrit l'auteur : «La France dispose d'atouts précieux du fait de son rôle international, du niveau élevé de son enseignement supérieur et de ses institutions de recherche, et du développement de son informatique. Elle peut, en liaison avec les pays francophones et par la coopération internationale, se tailler une place mondiale et par là même, affermir la situation du français. Les mots, ce ne sont pas seulement des idées, mais aussi des produits, la langue pas seulement une patrie, mais aussi une industrie» (p. 203). Le tableau de la modernité est ici fort bien présenté.

Gabriel de Broglie croit également, comme Philippe de Saint Robert, que la France ne doit pas laisser tomber sa législation linguistique, face aux desiderata de l'Europe. Il est intéressant de signaler qu'aujourd'hui, monsieur de Saint Robert occupe une fonction importante au sein de la communauté européenne où il défend, soyons-en assurés, les droits de la langue française.

L'auteur ne cache pas qu'il souhaite que la législation linguistique française se développe de façon modérée et dans une inspiration libérale. Il considère que le rôle de l'administration est crucial si l'on veut faire accepter une politique linguistique clairement formulée. Il pense que l'administration pourrait être «une légion de la conscience linguistique». C'est un voeu. Sera-t-il exaucé?

Il était temps que ce chapitre, le sixième, abordât la question économique bien trop négligée par toute la

francophonie militante. La vocation du français, révèle l'auteur, consistait à accroître le plaisir et non l'efficacité. Comment s'étonner alors de l'état dans lequel le français se trouve actuellement? L'élite a longtemps continué à s'amuser, tandis que les classes moyennes, elles, subissaient l'attrait de l'anglo-américain. L'auteur souligne au passage qu'il n'y a pas «de langue vigoureuse sans économie propice. Pas de langue en expansion, sans économie conquérante» (p. 219). Tout est dit ou presque. Dans ce chapitre, l'auteur, en parfait honnête homme, s'insurge contre le flou et le confus.

Ne serait-il pas grand temps que nos hommes d'affaires s'efforcent dans la mesure du possible de promouvoir les intérêts de leur pays en français, au moins dans la francophonie (la page 220 est éloquente à ce sujet)? Trop longtemps, la France s'est moulée autour d'une série d'images et a été moulée par une série d'images calquées ou inventées à partir d'un modèle culturel qui l'a probablement empêchée de développer d'autres virtualités. D'une certaine façon, les autres pays francophones moins riches, plus affectés par les problèmes du quotidien, ont, eux aussi, une expérience qui devrait bien plus servir. Comme l'espace économique francophone est peu connu, il mériterait d'être mieux exploré et profiterait d'un nouveau dynamisme. L'auteur fait de nombreuses propositions (pages 227 à 230) qui pourraient assurément améliorer cet espace.

Par exemple, il est certain que la France n'a pas assez développé, encouragé, et reconnu tout ce qui touche à la vie associative. N'oublions pas que les associations en faveur de la langue française qui sont recensées par l'A.F.A.L. s'élèvent à plus de 250. Mieux encadrées, elles pourraient bien mieux stimuler un espace culturel et économique francophone.

Compte tenu de ce qui a déjà été dit dans les six premiers chapitres de ce livre particulièrement informatif, il était normal que l'auteur insiste sur l'importance d'une politique internationale du français, et ce, dans le septième chapitre. Nul doute que l'avenir du français se

joue aussi sur la scène mondiale, à l'O.N.U. d'abord et grâce à des organismes précieux comme l'A.U.P.E.L.F. et l'A.C.C.T. ensuite. Un peu partout, le français doit enfin montrer un visage plus attractif et la diplomatie française se doit d'agir pour conforter les positions menacées.

Gabriel de Broglie pense que «la francophonie doit être intégrée à tous les aspects de notre diplomatie» (p. 234). Il confie «qu'il n'y a pas de structure idéale, il n'y a que des instruments efficaces» (p. 234). L'efficacité, n'est-ce pas un mot clef qui permettra l'adaptation à la modernité? Depuis un siècle, le français a globalement perdu du terrain dans le monde parce qu'il a perdu de son efficacité face au dynamisme anglo-américain. Curieusement, c'est l'effort de l'État français qui, jusqu'au premier sommet de Paris, s'est amenuisé. Si l'auteur reconnaît le rôle joué par François Mitterrand pour la tenue du premier sommet, il n'en est pas moins sévère en ce qui concerne son gouvernement sur ce dossier. Précisons que nous avons droit à un excellent historique de ce premier sommet (pages 238 à 242). «La présence de la France ne doit pas continuer de s'effriter en Amérique latine, en Asie du sud-est, dans le Pacifique sous peine de disparaître. Elle doit se rétablir en Afrique, se renforcer en Europe et en Amérique du Nord» (p. 236) précise l'auteur. Il ajoute : «Que notre diplomatie s'applique à concevoir le français séparément de la France, de son territoire et de son histoire» (p. 236).

Avant de présenter sa conclusion, l'auteur cite de nombreux chiffres intéressants (p. 234 à 249) sur l'enseignement du français à l'étranger; ses points forts et ses points faibles. Il croit que l'arabofrancophonie constitue un phénomène majeur de notre temps. En outre, il regrette que de fortes réductions budgétaires aient frappé de plein fouet l'enseignement du français à l'étranger. Nous apprenons, entre autres, que le nombre des enseignants et des techniciens français à l'étranger a baissé de 25 % au début des années 80...

Aussi, pour conforter le français dans le monde, faut-il se battre sur plusieurs fronts, le renforcer comme on l'a

déjà dit, au sein des organisations internationales et essayer de convaincre (voir p. 255) qu'il servirait fort bien l'Europe. Mais n'a-t-on pas déjà vu que la situation du français déclinait dans le cadre européen?

Si la France veut regagner ses positions en Europe et dans le monde, elle a intérêt à s'ouvrir davantage aux autres langues. Il s'agit d'une option importante que Monsieur Lalanne-Berdouticq avait défendue en son temps, en 1979...

Comment conclure un livre aussi riche qui aborde tant de domaines cruciaux pour l'avenir du français? On ne peut qu'approuver l'approche mondiale de l'auteur.

Gabriel de Broglie a raison d'écrire : «Le pouvoir conservé au français dans le monde irrite plus d'un allophone et constitue un atout économique largement inexploité» (p. 266). Il est surprenant de constater que tant de responsables passent sous silence cette réalité qui ne demande qu'à s'épanouir.

Très sérieux sont les scénarios (pages 266 à 268) proposés par Monsieur de Broglie en ce qui concerne l'avenir du français dans le monde. Aucun de ces scénarios ne minimise le rôle des hommes et des créateurs. Personne d'autre que les francophones ne tient entre ses mains le sort du français, précise-t-il. Tout dépend de l'adaptation de tous, de la volonté de partager une certaine vision du monde et de suivre ensemble de mêmes chemins.

«Aucune force primaire, aucun mouvement extérieur ne nous sauvera; la seule voie ouverte est intérieure, c'est celle de la conviction alliée à la compréhension, de la force d'âme alliée à l'ouverture d'esprit. Cela suppose que les Français chassent quelques-uns de leurs démons remuants qui les incitent à renoncer à agir ou à se dénigrer eux-mêmes» (p. 260), conclut monsieur de Broglie.

Il faut absolument relire les trois dernières pages de ce livre (pages 270 à 272) et s'en imprégner. C'est vrai que

«le français joue son avenir sur son image» (p. 271). Il apparaît clair que s'il a perdu du terrain, c'est parce qu'il s'est replié sur lui-même. Certains responsables ne manquent-ils pas de convictions, de courage et d'enthousiasme? Comme vous pouvez le constater, le livre de monsieur de Broglie propose une vision dynamique de la francophonie : elle veut mobiliser l'opinion française et francophone.

Si, déjà, Jean Duché rassemblait en 1985 dans son essai tant d'éléments historiques en faveur de la francité et que Philippe de Saint Robert souhaitait en 1986 que la France d'aujourd'hui agisse, Gabriel de Broglie n'hésite pas, quant à lui, à reprendre des pans importants de la vision de ses deux prédécesseurs mais ancre davantage son projet dans le contexte francophone. Le livre de monsieur de Broglie nous confirme, si besoin était, que le français n'a pas dit son dernier mot. Il nous offre un magnifique témoignage qui annonce une nouvelle étape en faveur d'une francophonie moderne. Comme on l'a plusieurs fois noté, l'auteur n'hésite pas à s'engager. Il veut tout simplement convaincre que la bataille peut être gagnée. Avec lui, après d'autres, le temps d'une francophonie mieux armée, plus généreuse, est venu. Allons-nous relever tous ensemble le défi?

Chapitre 9

Le français face à son destin

1987 restera une année importante pour le mouvement francophone mondial. N'est-ce pas l'année du deuxième sommet francophone à Québec? Dans «la belle province», trois livres paraissent juste avant la rencontre : ceux de Jean-Marc Léger, de Michel Tétu et d'Axel Maugey. Ces essais cernent tous l'évolution de la francophonie et soulignent le dynamisme des francophones d'Amérique. Ce sont des livres importants : le premier contient maintes réflexions sur l'avenir; le deuxième, un manuel de référence, brosse un historique de la francophonie; et le troisième livre, formé de deux tomes, présente 45 entretiens avec des personnalités du monde francophone. Le second tome porte exclusivement sur l'espace économique : il s'agit d'une première.

Rien d'étonnant alors qu'en France, la même année, un autre essai s'ajoute à ceux que nous avons déjà examinés dans les chapitres précédents. Claude Hagège publie en effet un livre[1] percutant sur la francophonie et le français face à son destin.

Une fois de plus, on peut regretter que l'auteur n'ait point regroupé ses références – elles sont nombreuses – à la fin de l'ouvrage dans une bibliographie générale. Mais au moins, contrairement à plusieurs de ses prédécesseurs, il ne tait pas ses sources qui sont nombreuses et bien étayées. En outre, il innove en fournissant un index des notions de langue et des noms. La table des matières, elle, est bien structurée. 1987 apparaît donc comme une année de maturation pour l'ensemble du monde francophone.

---

[1] Claude Hagège, *Le Français et les siècles*, Paris, Odile Jacob, 1987.

Originale, la vision de Claude Hagège l'est tout à fait. En préambule, il constate que le français se bat sur deux fronts : un front interne où une marée d'américanismes menacerait de le submerger et un front externe, c'est-à-dire mondial, où le français et l'anglais s'opposeraient dans une lutte inégale. D'emblée, l'auteur abat ses cartes.

Il s'attaque, non sans nous surprendre, à Étiemble, un polémiste redoutable au service de la langue française, comme on l'a vu dans le premier chapitre. Tout au long de son essai, Hagège redoublera d'ardeur pour réfuter la thèse d'Étiemble.

L'aspect novateur chez Hagège réside, plus que chez les autres auteurs, dans la volonté de réagir, de contre-attaquer, de ne pas défendre seulement une réalité, bien plus évolutive qu'on veut le croire. Il cherche surtout à illustrer le français moderne, un peu comme le proposait, en son temps Joachim du Bellay. Avec Hagège, une nouvelle étape de la dynamique francophone est franchie. «L'entreprise d'élargissement de la francophonie n'est pas totalement illusoire, même si elle est marquée de quelque artifice face à l'expansion de l'anglais, naturelle parce qu'elle s'inscrit dans un processus économique et politique» (p. 11), confie-t-il dès le départ.

La mise en garde tombe comme un couperet. Sans évolution économique et politique, la francophonie aura du mal à se développer.

L'intérêt de ce livre provient aussi du regard que l'auteur porte sur le destin de la langue française. Il refuse une approche puriste, anxieuse. Autant dire qu'il fait plutôt exception dans le concert des lamentations.

Avec lui, reconnaissons que depuis le début des années 60, aucun linguiste de profession n'a proposé une analyse de l'état du français, du moins dans un essai adressé à un large public. Les autres auteurs, comme nous l'avons souligné, occupent des postes dans la fonction publique, dans la diplomatie, à l'Académie française, à l'université, etc. Ce sont des personnalités de grand talent, mais

aucune ne possède une formation de linguiste et ne peut donc analyser – si l'on en croit l'auteur – la langue française de façon scientifique.

Divisé en deux grandes parties fortes de sept chapitres (quatre pour la première, trois pour la seconde), le livre de Claude Hagège rappelle d'abord la tradition défensive inhérente à l'histoire du français. Il interroge ensuite la réalité analysée par les puristes qui s'inquiètent de l'invasion du français par l'anglo-américain. Et revient enfin sur les causes qui ont provoqué cette situation, avant de critiquer les réactions qu'elle suscite et de suggérer des voies d'avenir.

Dans le premier chapitre intitulé «Les assauts de l'extérieur et la tradition défensive dans l'histoire du français», l'auteur rappelle que déjà notre langue fut menacée par l'italien à l'époque de la Renaissance et qu'elle a su alors parer à l'invasion. En outre, il souligne que les emprunts du français à l'anglais ne datent pas d'hier puisque de 1650 à 1780, ils ont augmenté de 200 %. C'est dire la fascination qu'exerça l'Angleterre sur la France à partir du XVII[e] siècle. Pour moduler une réponse à un phénomène qu'Étiemble a cru nouveau dans les années soixante, il faut avoir une vision globale, pense Hagège. Ce livre savant, préparé minutieusement, est par plus d'un aspect un chef-d'oeuvre d'analyse.

Le deuxième chapitre traite de la «réalité de l'invasion» et là, phénomène surprenant, nous apprenons que «de nombreux emprunts à l'anglais sont en fait la réactivation de formes qui étaient autrefois françaises ou qu'un stade plus ancien du français employait, les ayant reçus du latin ou du grec. Grâce donc à l'anglais, le français plutôt qu'il n'emprunte, ranime et remotive son fonds traditionnel» (p. 38), écrit l'auteur. Il suffit de suivre la piste des suffixes empruntés pour assister à un phénomène de digestion, d'assimilation et de transformation de la matière reçue. L'auteur affirme catégoriquement que le français d'aujourd'hui n'est pas envahi par les suffixes anglais. Sur ce point, il attaque vivement la thèse d'Étiemble. Encore qu'il reconnaisse une influence de l'anglais sur le

vocabulaire. En revanche, son influence «reste assez faible sur les parties les plus structurées de la langue, celles-là mêmes qui lui confèrent ses propriétés typologiques : morphologie des composés et des dérivés, règles d'accord syntaxique, emploi des prépositions, ordre des mots, tropismes de l'adjectif, structure des phrases» (p. 52), précise-t-il.

Bref, cela signifie que l'anglais n'a pas atteint le noyau dur de la langue française et que le français est capable de réagir et de digérer les chocs. Encore faut-il toutefois qu'il francise de façon méthodique les emprunts anglais et surtout américains lesquels, évidemment, avec l'étroitesse des relations, augmentent sans cesse.

Le français doit en effet s'organiser, pour contrôler les nombreux emprunts qu'il est plus difficile de travestir à cause de l'alphabet commun. Les Russes ou les Japonais ne rencontrent évidemment pas ce genre de difficultés.

Comme le souligne Hagège, s'il y a offense au regard – le mot anglais fait irruption dans la phrase ou dans la bouche – il n'y a que rarement offense à l'oreille puisque le phonétisme français est différent. Le danger que soulignait d'ailleurs Étiemble, n'en déplaise à l'auteur, provient tout de même de l'afflux constant des termes techniques américains depuis 1945. Philippe de Saint Robert, Gabriel de Broglie et Jean-Marc Léger (nous le verrons pour cet auteur dans le chapitre suivant), insistent tous les trois sur le nécessaire développement de nombreux offices de terminologie. Pour contenir la poussée anglo-américaine, nous avons là une arme sûre.

Dans ce domaine, l'auteur ne pèche pas trop par pessimisme et n'hésite pas à donner des exemples de termes techniques américains bien vite naturalisés. De façon solennelle, il écrit que «rien n'indique que la langue française soit aujourd'hui submergée par un raz de marée d'anglicismes» (p. 71). De tels propos ont de quoi surprendre et contrebalancent les points de vue plus anxieux contenus dans les essais de plusieurs auteurs que nous avons examinés. L'heure de vérité, celle d'Hagège, éclate

lorsqu'il déclare : «Le pourcentage d'anglicismes clairement identifiés dans le lexique du français contemporain s'élève à 2,5 %. Quant à la fréquence dans le discours, elle est de 0,6 %» (p. 74). Je n'ai pas réussi à deviner si l'auteur incluait les américanismes aux anglicismes. Il faudrait qu'il le précise car, sinon, le pourcentage qu'il donne risque de monter...

Après une démonstration aussi percutante, Hagège décide de s'attaquer dans un troisième chapitre aux «causes du mal». Toujours critique à l'endroit d'Étiemble, contrairement à ce dernier, il considère que l'aptitude des langues à digérer les mots migrants est une des conditions mêmes de leur rayonnement. Dont acte.

Il est évident qu'il s'avère difficile de reprocher à l'américain de triompher alors que depuis 40 ans cette civilisation a fait preuve d'un dynamisme exceptionnel. Cela dit, les essayistes francophones des années 80 que nous avons étudiés ne sont pas anti-américains. Il est important de le préciser, même si quelques coups de griffe bien appliqués, par, entre autres, un Jean-Marc Léger, pourraient être mal interprétés. La France (et pourquoi pas, les pays francophones) devrait passer à l'offensive et mettre à la tête des différents organismes de la francophonie de vrais battants. Ce qui, de l'avis de bon nombre de personnes, n'est pas toujours le cas aujourd'hui.

Il est nécessaire, et en cela le livre d'Hagège apporte un complément précieux aux analyses de Saint Robert et de Broglie, de revenir plus à fond sur le rôle de la presse et des médias, dans la pénétration de l'anglo-américain. Comment en effet contrôler une telle influence puisque les bâtisseurs d'usage ont changé? Il reste à explorer les voies de pénétration des mots anglais. «L'immense diffusion des médias crée à grande échelle dans la population, des récepteurs passifs. les classes les plus modestes qui constituent la masse parlante, ne peuvent plus avoir aujourd'hui le rôle qui fut longtemps le leur» (p. 81). Il souligne là un véritable problème. Le peuple semble

perdre peu à peu sès sources créatrices au fur et à mesure qu'il est transformé par la civilisation moderne.

Avec Hagège, on peut être étonné de constater que les stratégies francophones manquent de dynamisme dans bien des domaines. Les raisons, on le sait, sont multiples : manque de vision de certains responsables, méconnaissance des peuples francophones entre eux et manque de voionté politique en général. Saint Robert a été clair sur ce dernier point. Quant à Jean-Marc Léger, nous le verrons, il n'hésitera pas à décocher quelques tirs nourris.

La montée du pouvoir médiatique et la courbe des emprunts vont de pair nous assure Hagège. L'évolution naturelle de jadis s'est transformée avec les nouveaux moyens de communication en un univers précipité dans lequel le journaliste fonctionne très vite. L'homme de lettres, autrefois garant de la langue a en partie cédé la place au journaliste sur lequel pèse une menace, celle de la superficialité, ce qui se traduit par un évident manque de responsabilité dans le traitement des nouvelles. N'assistons-nous pas à une véritable dictature linguistique créée par les médias? Hagège est en outre persuadé que les médias et la publicité véhiculent l'anglais.

Ce qui me gêne quelque peu dans ce chapitre, c'est peut-être la surestimation de la puissance américaine à un moment – le livre a été pourtant publié en 1988 – où justement l'Europe se construit et où la France essaye de réagir. N'oublions pas que la place du français dans le monde semble inséparable de la place du français en Europe. S'il s'efface dans un secteur, l'autre suivra automatiquement. Au besoin d'une bonne stratégie européenne vitale au français, s'ajoute la nécessité d'une meilleure stratégie mondiale.

Or, la stratégie française subit des assauts très sérieux dans les sciences (l'affaire de l'Institut Pasteur). On peut s'en inquiéter. Il manque certainement une ouverture d'esprit et une volonté politique au plus haut niveau. Comment en effet, expliquer l'engouement actuel des

Français pour les américanismes? À l'évidence, à cause de la montée foudroyante de la civilisation technique américaine et à cause d'une lutte de classes doublée d'une lutte sociale entre les partisans du modernisme et ceux du traditionalisme. On en trouve dans les différents camps idéologiques. Aussi, tous les moyens sont-ils bons pour saper l'influence des «adversaires». Ceux qui défendent un français centralisateur s'opposent au «parler croquant» des autres et vice-versa. En outre, de telles oppositions ont pu, à l'occasion, créer de l'insécurité linguistique, ce qui explique le désintérêt pour le français de certaines catégories sociales oeuvrant dans la recherche pétrolière, l'énergie nucléaire, les industries chimiques, les communications et les finances. Ce sont donc souvent les métiers de pointe et les confréries d'initiés qui ont permis la pénétration des anglicismes.

Il est certain que pour bon nombre de ceux qui veulent améliorer leur statut social, «l'affectation anglomane» apaise une inquiétude. N'est-ce pas la hantise d'une affirmation de soi qui se laisse aisément deviner dans ce comportement?

Au fond, Claude Hagège partage le point de vue de plusieurs autres essayistes en pensant que si la langue française ne va pas si mal, ce sont plutôt les locuteurs français qui, eux, ne vont pas si bien. En vérité, nous revenons toujours à la question centrale de «stratégie dynamique» qui semble faire défaut à l'ensemble francophone. L'auteur poursuit sa démonstration en continuant à saper la thèse des puristes pour qui «la langue française se serait livrée aux énormes mâchoires des géants yankees» (p. 100). Il s'attaque également au mythe de la puissance du français qui était en déclin relatif bien avant 1960. Avec raison, il rappelle que le traité de Paris de 1763, la révolution française, la guerre de 1870 et les deux guerres mondiales ont progressivement affaibli la France.

Quelque peu honteux de cet affaiblissement, il était presque normal que bon nombre de Français, par réflexe compensatoire adoptent les méthodes américaines. Il s'agit

là d'un réflexe d'ancienne grande puissance : les Français ont inconsciemment besoin d'admirer plus puissant qu'eux. Après le cycle allemand et américain, n'assistons-nous pas peu à peu à un engouement en faveur du japonais?

Les puristes, comme le précise Hagège, ne seraient-ils pas l'expression de la mauvaise conscience de l'État qui n'écarte pas l'invasion mais permet – pour que l'honneur hexagonal soit sauf – des réactions xénophobes tout à fait limitées à l'usage interne? Il faudrait examiner tout cela de plus près.

Pour l'auteur, la défense du français passe essentiellement par l'enseignement de la langue écrite. Il insiste donc sur le rôle de l'école et de l'université qui ont trop cédé de terrain devant la montée de la presse écrite et audiovisuelle sans même parler des autres médias.

Dans le chapitre quatrième, Hagège n'hésite pas à investir les derniers retranchements des puristes et déclare : «que c'est l'effacement relatif de la France derrière la puissance américaine qui exacerbe les sentiments nationalistes et ravive les braises du chauvinisme jamais éteintes» (p. 109). N'oublions pas que les années 60 accueillirent le nationalisme ombrageux du général de Gaulle et qu'à cette époque, la défense du français n'est pas seulement un innocent souci des maîtres du beau langage. Ce qui amène Hagège à écrire : «La condamnation des emprunts américains, loin d'être fondée sur la réalité d'une menace, n'est que l'expression d'un anti-américanisme nourri par la nostalgie du prestige d'autrefois» (p. 113). Le point de vue est nouveau.

Il semble bien que l'on assiste à une lutte interne en France entre les élites nationalistes d'une part et celles qui n'ont d'yeux que pour l'Amérique d'autre part. Étiemble appartenait évidemment à la première équipe. Philippe de Saint Robert aussi, mais dans une version des années 80.

L'acharnement d'Hagège contre Étiemble, au fil des chapitres, en fait un véritable bouc émissaire. À la longue, cela en devient suspect, comme si la démonstration de l'auteur n'était pas suffisante en soi. C'est qu'elle a peut-être des failles...

On peut se demander notamment si Claude Hagège ne minimise pas les effets de l'influence anglo-américaine en France sur certaines élites. Qu'en savons-nous?. Y a-t-il des études qui pourraient nous éclairer sur le sujet? Si l'on en croit l'auteur, le noyau dur de la langue française ne serait pas atteint. Dont acte. Mais, au delà de la langue, moyen de communication, n'y a-t-il pas l'esprit, un certain état d'esprit? Autant de questions qui se bousculent dans ma conscience à la lecture de ce livre passionnant. En outre, il est assez curieux qu'aucun linguiste avant lui n'ait défendu cette thèse. Les Français ne seraient-ils pas cartésiens?...

Tout aussi curieux apparaît la méfiance de l'auteur à l'endroit des remparts institutionnels, c'est-à-dire des organismes chargés de défendre le français. Comme plusieurs autres essayistes, il évoque les grandes lois linguistiques françaises, et souligne, à son tour, le rôle qu'a joué le Québec en faveur du français. Mais, ce qui l'inquiète, c'est que cette défense pourrait décourager bon nombre d'investisseurs étrangers. Aussi Hagège préfère-t-il les campagnes promotionnelles conduites par des organismes privés. Elle sont plus efficaces, croit-il.

Toujours soucieux de persuader, il fait remarquer que de 1960 à 1980, il y a eu une décrue des anglicismes par rapport à la période 1945-1960. Une fois de plus, Étiemble reçoit une volée de bois vert. À mon avis, il faudrait essayer de décrypter ce rejet très vif des thèses d'Étiemble.

Comme on peut le constater, cet essai présente aussi de l'intérêt car il symbolise la maturité de certaines élites françaises qui se refusent à céder à tout anti-américanisme primaire. Pour elles «l'attitude la plus saine est de combiner l'acceptation mesurée des emprunts avec une

activité néologique réelle, efficace et ouverte à toutes sources d'invention» (p. 136). L'auteur pense que le purisme traditionnel se trompe de cible en se retranchant frileusement dans un conservatisme nourri d'américanophobie. Il semble persuadé que le renouveau français et francophone n'a pas besoin d'épouvantail aux alouettes et qu'il doit puiser ses forces en lui-même. Autre distinguo, Claude Hagège, contrairement à Jean-Marc Léger, ne croit pas que les Américains soient si francophobes que cela. Pour lui, l'Europe n'a qu'à s'édifier solidement face aux États-Unis (voir les pages 137 et 138). Or, si les Français connaissaient mieux ce pays, ils lui emprunteraient de nombreux éléments positifs. La France, ajoute-t-il, n'a pas la vitalité américaine et souffre d'une pesanteur de traditions, de méfiance et de manque de goût pour l'aventure. Selon Hagège, les États-Unis sont un pays plus dynamique, plus optimiste, et bien plus tourné vers le risque et la créativité que l'on veut l'admettre en général.

Poursuivant son tour d'horizon, l'auteur paraît surpris qu'il n'y ait pas davantage de dialogue entre les linguistes et les gardiens de la langue. Il regrette que les linguistes soient absents des organismes créés au cours des dernières années, que ce soit au niveau du Haut Conseil de la francophonie, du Commissariat général de la langue française, ou du Comité consultatif pour la francophonie.

Hagège affirme en effet que «les linguistes ont quelque chose à dire, également, sur une autre entreprise dont il n'a été question jusqu'ici que sporadiquement. Il s'agit de la situation du français dans le monde moderne» (p. 145).

Cette question essentielle occupe la deuxième partie de l'essai. Ayant démontré que le danger pour le français n'était pas interne, Hagège pense, par contre, qu'il est externe. Aussi, intitule-t-il le chapitre 5, en fait le premier de la seconde partie : «Le diagnostic, ou le français dominé et l'anglais dominant». Il constate d'abord qu'aujourd'hui l'anglais triomphe puis passe ensuite en

revue les divers pays du monde anglophone. N'aurait-il pas également fallu comparer les réalités évolutives des divers pays anglophones et francophones afin d'en tirer des enseignements précieux, lesquels pourraient permettre d'améliorer les stratégies?

Il est tout de même assez curieux que l'auteur ne s'émeuve pas plus de l'action des Américains pour contrer le français dans le monde. Sans aller jusqu'à parler de complot organisé, on sait que l'activité de certaines fondations américaines n'a rien de tendre à notre endroit. Un peu partout, une lutte d'influence existe. Sur ce point, l'approche d'Hagège me semble angélique. En outre, même si la culture française a perdu de son éclat, il ne sert à rien de trop se fustiger car il suffit de parcourir *L'Histoire de la littérature de langue française des années 30 aux années 80*, de Pierre de Boisdeffre pour constater la richesse de nos lettres.

Certes, un peu de sévérité remet souvent les choses à leur place, encore faut-il ne pas jouer au Flagellant de Séville pour reprendre le titre d'un livre de Paul Morand. Hagège poursuit sa démonstration (p. 157-158) tout en chiffonnant le mythe de l'universalité du français. Bien que dans le domaine culturel l'influence française reste imposante, il n'en demeure pas moins vrai que la France s'est souvent leurrée sur son rayonnement exact. Voilà un grand sujet d'étude qu'Albert Salon[1] a d'ailleurs traité avec brio. Là où le bât blesse, c'est dans le domaine scientifique où la France perd du terrain comme nous l'avons déjà souligné. Cet effritement ne risque-t-il pas de décourager les francophiles du monde entier qui utilisent notre langue?

Dans le chapitre sixième intitulé «Étiologie ou le français et les lois du marché», Hagège continue son travail de pourfendeur de mythe. Après Étiemble, c'est au tour de Rivarol de recevoir quelques estocades. Il en profite au

[1] Albert Salon, *L'action culturelle de la France dans le monde*, Paris, Nathan, 1983.

passage pour rappeler les faiblesses originelles du français, lesquelles découlent de la Révocation de l'Édit de Nantes (1685). Nous connaissons la suite. Aussi Hagège écrit-il qu'à partir de 1763 «la plupart des marchés du monde appartenaient désormais à nos rivaux, de sorte que, sans que l'autorité anglaise ne fît rien pour cela, la langue anglaise, appuyée sur une des rives de l'Atlantique à la Grande-Bretagne, sur l'autre aux États-Unis... devenait la langue essentielle pour les relations des continents et des îles, à travers l'immensité des mers» (p. 172).

Si l'auteur n'a pas tort de montrer que la France a perdu plus vite qu'on ne l'a cru son universalité, il oublie de réfléchir sur la situation extraordinaire de la culture française qui, elle, a gardé le premier rang fort longtemps.

En revanche, sur la montée foudroyante des États-Unis après la Seconde Guerre mondiale et sur ses effets sur la langue française, il disserte. Il n'a pas tort de signaler que de nouvelles dynasties financières deviennent des acteurs occultes de l'échiquier mondial, ce qui ne facilite pas la tâche du français. Pour Hagège, l'élite française est au service des États-Unis (pages 180-181). «S'il y a guerre, c'est une guerre économique subtile et inégale, dont profite au moins une partie de la population française, à savoir les marchands, importateurs de produits américains, ainsi que leurs clients et de nombreux techniciens, tous partisans objectifs de la puissance américaine» (p.180). Bref, le ver loge dans le fruit, aussi savoureux soit-il. Dès lors, comment peut-il y avoir de volonté politique et de stratégie efficace? Si Hagège ne répond pas, au moins éclaire-t-il définitivement le problème. Ne rejoint-il pas, par d'autres voies, certaines analyses d'Étiemble? À savoir que les Français appartiennent au camp des dominés (colonisés) et que les Américains, eux, sont les dominants même par personnes interposées. L'action des fondations américaines pour s'implanter dans des pays clefs est ici parfaitement montrée (p. 181).

On ne saurait reprocher à Claude Hagège d'être allé au fond des choses, surtout qu'il cerne (voir le chapitre septième) des «chemins d'action» comme la promotion du français et du livre français en Afrique. Toujours incisif, il n'hésite pas à dire qu'il ne croit pas tellement aux organismes francophones. Il trouve le bilan de l'A.C.C.T. mince. Comme nous allons le voir, le livre de Jean-Marc Léger sera mieux documenté sur le sujet mais évitera de donner des statistiques qui eussent pu mieux nous renseigner. Hagège répète – nous le savons – que les crédits ont diminué et ce, jusqu'au premier sommet francophone.

Pour lui, un autre chemin d'action passe par le respect des langues minoritaires et le respect des langues étrangères. Ce n'est pas en survalorisant l'anglais en France au détriment des autres langues que nos voisins apprendront de gaîté de coeur la nôtre, précise-t-il. Il insiste beaucoup sur le rôle de l'Alliance française qui peut apporter une encore plus belle contribution à la francophonie, point de vue que, curieusement, Jean-Marc Léger ne partage pas.

La chance du français, Hagège la voit surtout comme un combat contre la redoutable uniformité. Pour cela, le français doit s'appuyer sur l'Europe. Grâce à quoi, la langue française pourrait apparaître comme une autre voie d'internationalisation face à l'anglais. Mais, n'entrons pas ici dans l'utopie pure et simple qui ne saurait déplaire à monsieur Lalanne-Berdouticq. Philippe de Saint Robert nous a montré ce qu'était la réalité...

Un autre chemin d'action proposé par l'auteur, c'est la francophonie : «l'histoire du terme francophone laisse apercevoir qu'il peut opérer comme une sorte de levier de décentrement : depuis la France, centre et berceau, lieu de l'éternel retour, jusqu'aux périphéries francophones, devenant autant de nouveaux centres» (p. 209).

Dans un bref rappel historique de la francophonie, Claude Hagège souligne pour la première fois que l'action d'Onésime Reclus visait surtout à contrebalancer la

puissance allemande. Puis, dit-il, le mot francophonie subit alors une éclipse de près d'un siècle. Là l'auteur exagère puisque, si je compte bien, de 1904 à 1952, cela fait à peine 50 ans...

Après quoi, il insiste sur les principaux fondateurs du mouvement francophone mondial, les Senghor, Sihanouk, Bourguiba, Hélou, Diori, et montre avec clairvoyance que sous l'outrance du dithyrambe, «c'est la conscience largement partagée que la langue française a donné voix, dans le passé lointain et récent, à des idéaux qui la font apparaître comme un lieu de ralliement pour de nombreux esprits» (p. 213).

Pour eux, la langue française devient d'abord une langue favorable à l'émancipation et permet ensuite l'insertion dans quelques circuits économiques importants de ce monde. Bref, le français linguistique et culturel apparaît comme un autre choix, un choix humaniste face aux diverses formes d'hégémonie.

Nous ne pouvons, bien sûr, que partager la vision d'Hagège, mais alors comment entraîner avec nous les francophones du monde entier si, en France même, les plus hautes autorités n'encouragent plus l'illustration du français et que les élites, les décideurs, dépendent du bon vouloir des Américains?

Le nationalisme a ses limites (songeons à quelques propos excessifs d'Étiemble), il a aussi besoin d'un territoire spirituel. Bref, Hagège ne nous dit pas comment concilier les intérêts des diverses parties. Après avoir montré que les emprunts (côté interne) ne pouvaient pas inquiéter, et en revanche que les dangers étaient externes, il ne poursuit pas plus avant sa démonstration, oubliant le poids des élites qui, si elles sont au service de l'étranger, deviennent des chevaux de Troie. Comment contrebalancer les effets des forces occultes, des forces qui ne jouent pas forcément la carte du fait français ou francophone? Toute la question est là. Certes, reconnaissons que l'anti-américanisme peut prendre des aspects stupides, mais n'oublions pas que pour être soi, il faut défendre

d'abord son territoire. Or, la lecture de cet essai d'Hagège prouve que la France ne sait pas assez imposer sa réalité. L'auteur lui-même n'est pas exempt d'ambiguïtés...

Il faut constater que le français convient à de nombreux francophones au moment même où en France une partie croissante de l'élite semble vouloir se détourner de la francophonie. Cela dit, l'on assiste depuis 1983 à un léger réveil ponctué de rejets... Ce regain d'intérêt chez les francophones s'explique : c'est que le français, langue non alignée, a perdu son caractère colonialiste.

Comment concilier alors le fait que les Français peuvent concevoir leur langue comme un lieu plus international si, chez eux, ils ne cherchent pas à trouver de nouvelles façons de l'illustrer? C'est une histoire abracadabrante...

N'oublions pas que la langue française, les Français ne l'ont toujours pas compris, ne leur appartient plus uniquement. L'ambiguïté, encore elle, c'est que «la situation présente du français dans le monde peut, selon le tempérament et le degré d'information de chacun, paraître lourde de menaces ou grosse d'espérance» (p. 215), confie Claude Hagège.

Pourquoi connaissons-nous si peu aujourd'hui les nombreux visages linguistiques du français à travers le monde? Jean-Marc Léger insistera sur ce point. Il est évident que si toutes les parties francophones se connaissaient mieux, elles pourraient s'apporter davantage.

Hagège en arrive à souhaiter que les médias français donnent à la francophonie la place qui lui revient. Il oublie de préciser que cela ne saurait survenir que si la place du français en France n'est pas dévaluée par les Français eux-mêmes. Bref, continuons le raisonnement : la place de la francophonie en France ne saurait être assurée que si la place du français en France l'est aussi. Or, cette place a tendance à diminuer...

Un peu plus loin, l'auteur écrit «C'est justement l'apport fécondant des traditions francophones qui, s'associant aux humanités classiques, sera la sève de la langue française de demain» (p. 225). D'où la possibilité de frottements entre ceux qui préfèrent les humanités classiques françaises et ceux qui se tourneront devantage vers les sèves francophones. Il faut donc qu'il y ait respect, passion, convergence et alliance, ou alors...

En outre, l'auteur propose une fois de plus que l'on défende le français dans la recherche scientifique (p. 233 à 238), et pense qu'il est préférable d'adapter l'ordinateur à l'orthographe plutôt que le contraire.

Bref, même si Hagège n'a pas révélé le fond de sa pensée (est-ce de l'autocensure?), il a assez bien posé la question du français face à son destin. Je ne suis cependant pas persuadé que les puristes soient uniquement des nostalgiques de la grandeur passée. Cela dit, Hagège innove lorsqu'il encourage la création d'une «Patrie francophone» (p. 239). L'idée mériterait d'être explorée. Comment en effet mieux organiser l'espace francophone? Avec quelle aide? Paris veut-il vraiment s'engager? Ce n'est pas si sûr.

On peut le regretter, car Hagège avec générosité n'en finit pas de s'étonner de la vitalité de ce monde où «la francophonie est en bonne voie. Beaucoup plus qu'on ne le croit, et pourtant beaucoup moins qu'on ne le désire» (p. 24). Qui désire cette francophonie, les francophones et les Français, ou seulement les premiers? On peut également se demander pourquoi Hagège n'a pas réfuté plus tôt certains arguments d'Étiemble et des nationalistes gaullistes qui formaient alors le carré francophone...

Remarquons qu'il ne croise le fer avec eux qu'au moment où ce carré perd de sa force. Quoi qu'il en soit, cet essai illustre à la fois une vision nouvelle et une réalité nouvelle qui, cependant, hésitent quelque peu face à l'avenir de la francophonie. Constatant l'éveil du monde francophone, l'auteur écrit qu'il faut une attitude plus lucide, plus courageuse. Mais à qui s'adresse-t-il? Au

Président de la République, à ses hauts fonctionnaires? On aimerait bien le savoir.

Peut-être veut-il également se persuader lui-même de l'importance de ce monde francophone en pleine évolution. En tout cas, il essaye de débloquer une situation. C'est précisons-le, le premier auteur étudié dans ce livre qui cite celui d'Albert Salon, paru pourtant en 1983, et le premier *Rapport sur l'état de la francophonie dans le monde* (1985).

Il est évident que la France ne peut pas tout prendre en charge. Les francophones doivent en être conscients et avoir confiance en eux, dans leur propre créativité et dans la santé de leur propre culture. Le moment est venu de s'étonner que trop peu de Maghrébins, d'Antillais ou d'Africains aient songé à donner leur point de vue sur la francophonie. Preuve, s'il en fallait, que le navire francophone n'a peut-être pas encore gagné la haute mer.

En outre, nous aimerions savoir pourquoi, si l'on en croit l'auteur, les organismes français créés sous la cinquième République ne répondent pas adéquatement à la situation. Bref, cet essai fort stimulant de Claude Hagège montre bien, pour reprendre le titre du livre de Jean-Marc Léger, que la francophonie est à la fois un grand dessein et une grande ambiguïté. Nous en sommes là.

Pour que l'on puisse aller de l'avant, Hagège, après les autres essayistes, défend les industries de la langue, la diversification, le refus de l'uniformité, et espère que la domination américaine ne pourra pas toujours continuer.

Dans sa conclusion, l'auteur confie «Aujourd'hui, la vérité n'est pas que le français recule, elle est que l'anglais avance plus vite que lui. C'est le maintien du français à un bon niveau international qui apparaît comme un dessein national et non sa victoire sur l'anglais» (p. 250). À nous donc de nous imposer pour reconquérir le terrain perdu.

Bref, l'auteur pense que les Français devraient se réveiller, préparer l'Europe et resserrer les liens avec les pays francophones. La France n'en pèsera que davantage. Mais la France le veut-elle vraiment? À cette interrogation, l'auteur répond de façon plutôt optimiste. « À l'illusion de la langue universelle dont l'anglo-américain incarne l'avatar moderne, la francophonie oppose le réalisme d'un espace culturel où sont assumées les différences, à travers l'idéal qui les transcend et les réunit» (p. 25). Dont acte. Tout cela est vrai, souhaitable, mais est-ce suffisant? L'avenir ne passe-t-il pas aussi par l'économie.

Ce livre de Claude Hagège est non seulement important, mais original, car il pose, à son tour, non sans ambiguïté, et non sans dessein, l'avenir du français, de la France mais aussi celui de la francophonie qui même si elle n'est pas encore assez autonome, souhaite déjà s'affirmer, aller de l'avant et ne pas devenir une orpheline privée de certaines de ses racines françaises qu'elle chérit ou qu'elle croit chérir. Si les Français doivent faire preuve de plus de générosité et d'ouverture, il serait bon que les francophones agissent pareillement avec la France : il en résulterait une meilleure entente.

Chapitre 10

La francophonie de la dernière chance

Tous ceux que la francophonie passionne trouveront stimulant le livre[1] de Jean-Marc Léger, une personnalité québécoise de premier plan, qui se bat depuis plus de trente ans pour que les Français et les francophones réagissent devant la montée de l'anglo-américanité. Ce livre fort bien écrit en dit long sur l'amour que l'auteur porte à la langue française.

L'intérêt d'un tel essai, c'est qu'il nous donne le témoignage d'un américain de langue française, un Québécois, qui a permis avec d'autres le renouveau de son pays, le seul État français en Amérique du Nord. Peu de Québécois ont été autant liés au cercle restreint des Français qui ont, non sans courage et opiniâtreté, encouragé le développement francophone. Aussi, ne faut-il pas s'étonner que l'ambassadeur Bernard Dorin ait tenu à honorer la geste de Jean-Marc Léger en acceptant de signer une belle préface.

Venons-en tout de suite à la table des matières qui est limpide, équilibrée. Trois parties principales divisent cet essai et invitent le lecteur à se familiariser avec le lent cheminement de la francophonie dont l'histoire exhaustive reste à écrire. À la fin du livre, l'auteur a songé à ajouter une cinquantaine de pages d'annexes qui éclairent certains passages. Reprochons cependant à Jean-Marc Léger de ne pas avoir placé un index des noms et surtout une bibliographie générale à la fin du livre. Cette absence, une fois de plus, ne manque pas d'étonner.

---

[1] Jean-Marc Léger, *La francophonie : grand dessein, grande ambiguïté*, Montréal, Hurtubise HMH, 1987.

D'emblée, l'auteur dénonce l'ambiguïté que véhicule ce terme de francophonie, cette réalité ambiguë devant laquelle trop de gouvernements francophones sont restés longtemps indifférents.

Le coeur du sujet présenté ici est parfaitement évoqué par Bernard Dorin : «Nul ne s'était vraiment livré au travail de réflexion et d'analyse, seul susceptible de fonder, avant le second sommet francophone à Québec, les actions futures» (p. 11).

Il suffit de plonger dans l'histoire bruissante de ce mouvement pour prendre encore plus conscience de la légèreté de certaines affirmations de Gérard Tougas. Même si son point de vue pouvait passer pour original à l'époque (en 1967), il n'en montrait pas moins une ignorance pernicieuse des réalités francophones. Ces deux livres mériteraient bien sûr d'être étudiés en fonction de l'arrière-plan politique. Il est évident que la vision d'un Gérard Tougas ne recoupe guère celle d'un Jean-Marc Léger.

Dès les premières pages, l'auteur apparaît comme un «prêtre» de la francophonie, un haut dignitaire, qui, à la façon d'un Xavier Deniau, a décidé de consacrer sa vie afin d'illustrer la réalité qu'il entend défendre. Nous avons affaire à un théoricien de la francophonie.

Toujours dans la préface, Bernard Dorin rappelle que la francophonie : c'était l'égalité, la dignité, la compréhension et la solidarité «et que c'est sans doute l'image d'une série de cercles concentriques (il en dénombre 5) qui rend le mieux compte de la réalité de ce monde complexe» (p. 13).

En d'autres termes, Bernard Dorin ajoute que Jean-Marc Léger ne se laisse pas aveugler par sa foi lorsqu'il expose les chances de la francophonie et aussi les risques qu'elle court. En 1987, la France ne semble toujours pas avoir compris que de nombreux francophones dans le monde avaient besoin d'un appui plus solide et qu'en contrepartie ils pouvaient lui apporter davantage.

Dans l'avant-propos qui suit la préface, l'auteur reconnaît le rôle éminent joué par Senghor pour favoriser la francophonie à partir des annés 50. Maintes fois dans ce livre, il insistera sur le respect qu'il porte au président Senghor lequel symbolise à la perfection la francophonie en marche, qu'elle soit africaine ou mondiale. En outre, Jean-Marc Léger insiste, avant d'étayer sa démonstration, sur le fait que les sommets désormais si utiles à la francophonie ne doivent cependant pas négliger plusieurs associations de premier plan qui ont tant accompli depuis trente ans. «Il faut surtout faire prendre conscience à l'opinion. C'est dire l'éminente responsabilité de l'école et des médias pour cette mission d'éveil et de mobilisation» (p. 19), confie l'auteur.

Une introduction succède à l'avant-propos. Elle commence par une sérieuse mise en garde de l'auteur : «En ce milieu de l'année 1987, l'entreprise francophone n'a point encore trouvé son rythme de croisière ou plutôt n'a pas encore vraiment décollé et son avenir n'est aucunement assuré» (p. 21). Au moins nous voilà fixés. Puis, Jean-Marc Léger nous dit pourquoi il a voulu écrire ce livre, à la fois un essai et un témoignage, dans lequel il évoque les origines de trois associations qui ont le mieux favorisé la coopération francophone depuis 35 ans. Il s'agit d'abord de l'Union culturelle française, ensuite de l'A.U.P.E.L.F. et enfin de l'A.C.C.T., trois réalités complètement ignorées par Gérard Tougas dans son livre. Il est vrai que cet auteur ne pouvait connaître l'A.C.C.T., puisqu'elle n'avait pas encore été créée. Mais sur les deux premières, il ne souffle pas un mot.

Léger n'hésite pas à avouer qu'après 35 ans de combat, trois impressions majeures l'habitent : la ferveur, la créativité et hélas! le temps perdu. De façon cyclique, on peut noter que pessimisme et enthousiasme alternent tout au long de l'essai.

Toujours dans son introduction, Léger constate que la générosité et l'imagination étaient beaucoup plus au rendez-vous il y a 15 ou 20 ans qu'aujourd'hui. N'est-ce pas parce que le groupe d'hommes enthousiastes qu'il

fréquentait était ultra motivé, ultra-idéaliste? Avec le temps, quelques-uns se sont retirés. Ont-ils été toujours bien remplacés? En outre, assez curieusement, on a comme l'impression que le pessimisme de l'auteur prend sa source à partir de la première crise économique mondiale des années 70, celle de 1973. Plus loin l'auteur écrit : «Il manque encore quelques conditions essentielles pour assurer l'édification et le dynamisme de la communauté francophone : un dessein clair avec quelques grands objectifs, concrets et mobilisateurs, l'adhésion de l'opinion publique, la volonté politique et les moyens» (p. 23).

Comment ne pas souscrire à une telle vision? La francophonie ne continuera en effet d'exister que s'il y a besoin, nécessité, désir profond de refuser l'uniformité.

Après tant d'années, on peut s'étonner de la relative faiblesse des équipes francophones en place. Il semble qu'il manque à l'espace francophone des hommes et des femmes de vision et d'action. Jean-Marc Léger aurait pu le signaler. Il a cependant raison de trouver inadmissible qu'on n'ait pas mieux tenu compte de l'extraordinaire gisement d'idées, de propositions et de projets qui ont été réalisés. Ce laisser-aller en dit long sur l'absence de pugnacité de plusieurs responsables francophones. La francophonie continuera à offrir peu si elle ne rassemble pas de meilleures équipes. Il faudrait surtout offrir à la jeunesse de tant de pays l'équivalent d'une «nouvelle frontière» insiste l'auteur.

Après une introduction enlevée et d'une parfaite tenue intellectuelle, Jean-Marc Léger rappelle l'histoire de la francophonie dans une première partie forte de 4 chapitres. Il cite, entre autres, le petit livre de Xavier Deniau, l'essayiste gaulliste. Plus loin, il modère l'enthousiasme de ceux qui croient que la majeure partie de la population des peuples de la francophonie parle et écrit le français. La moyenne de ceux qui parlent et écrivent le français, précise-t-il, s'inscrit autour de 10 à 15 % dans l'ensemble des États africains. Il n'y a donc pas de quoi pavoiser. N'oublions pas que les indépendances et l'explosion scolaire ont encouragé le développement des

langues nationales, mais en même temps, ont entraîné un abaissement du niveau.

Il serait intéressant de comparer les données statistiques contenues dans cet essai avec celles avancées dans le livre de Gabriel de Broglie. Elles semblaient plus optimistes. On se souvient que le point de vue de De Broglie s'inscrivait dans un mondialisme axé surtout sur la France et sur l'Europe, alors que celui de Léger appartient plutôt à la périphérie et s'avère donc plus sensible aux réactions, aux malaises et aux réalités de cette périphérie. Aussi, un dialogue entre les deux auteurs, pourrait-il être fort bénéfique. Leur vie professionnelle et leur expérience individuelle n'ont-elles pas longuement mûri leur vision francophone? Chacun à sa façon ne fait-il pas preuve d'une connaissance approfondie des nombreuses facettes de la francophonie? Les deux auteurs auraient certainement intérêt à promouvoir un vaste dialogue.

L'une des grandes questions lovée au coeur de l'avenir du monde francophone concerne l'évolution de l'Afrique. En effet, si elle basculait dans un autre camp il est certain que la francophonie perdrait un membre essentiel à son devenir. L'auteur a raison de confier «qu'il faut avoir la lucidité de reconnaître que l'irréversible n'est point encore advenu et que rien ne garantit la pérennité des positions de la langue française dans les pays du Sud, en particulier en Afrique» (p. 32). Il sait bien que l'avenir du français comme langue internationale passe par sa consolidation en Afrique sans pour autant qu'il faille délaisser les «possibles» des volets américain et asiatique.

Autre question qui préoccupe l'auteur : celle qui consiste à ne pas confondre «la défense du français» et «l'élaboration de la francophonie». Ce sont deux réalités distinctes, encore que la langue française soit un lien puissant pour favoriser la construction de la francophonie : sans elle, elle n'aurait pas vraiment de sens.

On peut comprendre l'agacement des responsables de pays francophones lorsqu'ils constatent le peu d'empressement de certains fonctionnaires français pour défendre leur langue à l'échelle internationale. En outre, la faiblesse des publications scientifiques en français a de quoi inquiéter : elle permet assurément de comprendre le pessimisme de Jean-Marc Léger sur ce point précis.

Pour relever le défi francophone, il faut s'en tenir à l'essentiel, c'est-à-dire privilégier la formation, l'information, le dialogue des cultures, la conquête ou la reconquête des industries de la culture et de la communication, souligne l'auteur. À trop vouloir accomplir, on risque de perdre une énergie vitale : ce qui pourrait se traduire par un excès d'agitation et une certaine incohérence.

Léger précise que «la francophonie ne saurait être une sorte d'O.N.U. ni de P.N.U.D., une réplique lilliputienne de la plupart des organisations de la famille des Nations Unies» (p. 35). En outre, il souhaite que le monde francophone ne ressemble pas à une auberge espagnole, et ne cède pas au gigantisme en n'accueillant pas n'importe quels pays. Au départ, croit-il, il est important de distinguer nettement entre «être de langue française» et «faire usage du français». Aussi propose-t-il de distinguer dans cette communauté de langue française six ensembles ou sous-ensembles (voir p. 44) lesquels, s'ils regroupent le chiffre imposant d'au moins 40 pays, ne doit pas faire oublier que ce chiffre correspond en terme de population à 4 % de la population mondiale. Jean-Marc Léger veut que nous prenions conscience de notre véritable poids sur l'échiquier mondial. L'accroissement relatif des francophones ne saurait être comparable au boom mondial des dernières décennies.

Le premier parmi les essayistes que nous avons étudiés, l'auteur souligne les mutations qui ont eu lieu depuis les indépendances. Qu'on le veuille ou non, les relations entre la France et ses ex-colonies se sont souvent distendues. Une modification très nette de la relation des pays francophones vis-à-vis de la France et de la langue française s'est produite. D'une certaine façon, une telle

évolution peut, elle aussi, être vérifiée dans le cas du Québec. Une étude exhaustive qui porterait sur l'image que les divers peuples francophones ont de la France et des Français depuis 30 ans serait extrêmement intéressante. Une autre faiblesse de cet ensemble, souligne l'auteur, provient de la «banalisation» des relations depuis 30 ans. De nouveaux moyens doivent être trouvés pour rapprocher les diverses parties. Aussi, une nouvelle séduction s'impose-t-elle! N'oublions pas que la poussée technologique a produit une déshumanisation qui ne favorise pas une action qualitative en faveur de meilleures relations. La «banalisation» est donc un risque non négligeable qui peut faire échouer la francophonie. Il s'agit là d'une mise en garde fort sérieuse et sur laquelle nous devrions méditer.

Par exemple, la multiplication des échanges qui ont eu lieu entre Français et Québécois depuis 30 ans a-t-elle permis une meilleure compréhension des mentalités entre les deux parties? Selon l'auteur, l'influence de l'esprit français a diminué au Québec durant cette période. Il oublie peut-être un peu que l'influence française, au fil du temps, s'était momifiée et que la réalité québécoise enracinée dans l'Amérique du Nord, méritait, elle aussi, de trouver sa plus juste expression. Le nationalisme québécois luttait contre les origines pour mieux formuler une identité nouvelle.

Autre cheval de bataille cher à Jean-Marc Léger et à plusieurs autres essayistes : l'action néfaste des médias qui entraînerait une dégradation de la langue nationale. On aimerait que, sur ce point, l'auteur donne des exemples précis. Rappelons que, de son côté, Gabriel de Broglie semblait plus optimiste.

C'est avec un plaisir évident que l'auteur rappelle dans le 3e chapitre de la première partie la «longue marche des francophones» pour en arriver à la création de l'A.C.C.T. qui eut lieu à Niamey en 1970. Dans la même foulée, il évoque le rôle de l'Alliance française (créée en 1883), l'évolution de l'ancien empire français depuis 1944 (voir pages 52 à 56), le travail accompli au sein du haut Conseil

de la francophonie et la décision prise par François Mitterrand de faire réaliser un *Premier rapport sur l'état de la francophonie dans le monde* (1985). Au cours de cette évolution francophone, l'auteur se plaît de nouveau à souligner le rôle éminent joué par Senghor et les liens étroits qui existent entre la France et l'Afrique. Il ne passe pas non plus sous silence le fait que de Gaulle aurait préféré que naisse d'abord une communauté associée à la France. Une telle naissance n'eut pas lieu et la France respectueuse de la volonté des nouveaux pays indépendants resta discrète à l'endroit de la francophonie mais ne ménagea pas son aide aux organisations francophones non gouvernementales. L'A.U.P.E.L.F. qui fut créée en 1961 bénéficia de l'appui concret de la France.

Nul doute que la France appréciera les propos de Jean-Marc Léger qui n'hésite pas à rappeler «le large soutien des Français qui fut désintéressé» (p. 64). Dans le dernier chapitre qui clôt la première partie, l'auteur insiste sur les différences notables qui existent entre le Commonwealth et la francophonie (voir pages 65 à 71). Il souligne qu'une collaboration est possible entre les deux organisations.

La deuxième partie forte de cinq chapitres est, elle aussi, bien structurée. Il s'agit d'un témoignage qui évoque l'action et l'engagement incessant de l'auteur pour favoriser l'élaboration de la francophonie. Il montre d'abord le rôle du Québec au sein de l'A.I.J.L.F., une association prestigieuse qui a permis à de nombreux journalistes francophones aussi bien Québécois qu'Africains d'apprendre à s'apprécier et à travailler ensemble. Jean-Marc Léger revient, ensuite, sur le rôle de Senghor et le sien dans la création de l'Union Culturelle française avant d'insister, enfin, sur la fondation de l'A.U.P.E.L.F. «qui est la rencontre fraternelle et le dialogue des cultures par l'intermédiaire de l'université et de la langue française» (p. 88). En 1986 cette association devenue mondiale accueillait pas moins de 130 universités.

De 1961 à 1988, le rôle de l'A.U.P.E.L.F. a été considérable comme le rappelle le livre très officiel : *L'Aupelf une idée en marche*[1].

Au fil des ans, si de nombreuses difficultés ont frappé l'A.U.P.E.L.F., selon l'auteur, elle a su tout de même conserver trois traits principaux : la générosité, l'ouverture et l'efficacité. On a pu dire longtemps de cette association qu'elle permettait la rencontre de l'intelligence et de la ferveur. Si l'on en croit celui qui a été son premier secrétaire exécutif, L'A.U.P.E.L.F. incarne toujours le sens profond et le véritable message de la francophonie.

Dans un troisième chapitre, la création de l'A.C.C.T. est évoquée : elle ponctue l'évolution de la francophonie et le développement des rapports inter-étatiques. Il était juste de ne pas oublier que Diori Hamani favorisa la naissance de cette organisation. L'auteur n'hésite pas à écrire que «seule, la culture francophone ne propose pas à l'Afrique de se soumettre à l'Occident en y perdant son âme : elle seule lui propose d'entrer dans le monde moderne en lui intégrant les plus hautes valeurs africaines» (p. 105). On peut constater que Jean-Marc Léger garde un vibrant souvenir de la première rencontre de Niamey laquelle plus que le sommet de Paris (1986), précise-t-il, était traversée par un souffle de générosité. De toute évidence, il reste fort attaché à la période qui s'étend de 1955 à 1972. Durant cette période, il a pu donner le meilleur de lui-même. La cassure survient peu à peu à la suite de la crise économique, du manque de moyens et de la «lutte fratricide» entre le Québec et le Canada. De 1975 à 1985, c'est, entre autres, cette discorde qui empêchera la tenue du premier sommet francophone.

L'auteur ne cache pas, une fois de plus, qu'il a été déçu dans ses attentes et qu'il regrette tout le temps perdu. Il n'a pas tort. Le mouvement francophone mondial

[1] Richard Jones : *L'AUPELF une idée en marche*, Montréal, Les Éditions de L'Aupelf, 1987.

n'aurait-il pas au moins dix ans de retard sur son calendrier originel? Aujourd'hui, il essaye de se développer dans un contexte de plus en plus difficile. Si l'on sait que de nombreuses réalisations ont été accomplies, les lenteurs, les guerres de clan, les rivalités entre pays, autant de réalités contraires aux idéaux d'origine ne peuvent pas être tues.

De nouveau dans ce chapitre, monsieur Léger ne tarit pas d'éloges sur la discrétion et l'efficacité du Quai d'Orsay, du ministère de la Coopération et des milieux francophones de la capitale. À cette époque, il confie qu'il a parcouru bien des terres francophones. Il s'appelle alors lui-même le «vagabond de la francophonie», image symbolique que l'on pourrait à la fois rapprocher et distinguer de celle de la «clocharde» de Jean Duché.

Au fil des pages, ce serviteur de la francophonie évoque avec plaisir des hommes de bonne volonté, ceux avec qui il partagea le pain de la fraternité : Bernard Dorin, Philippe Rossillon, Xavier Deniau, Robert Cornevin, Hubert Joly, Yves Michaud et Denis Vaugeois. En outre, il n'hésite pas à dire que la naissance de l'A.C.C.T. eut lieu dans un climat de morosité. Ce qui explique en partie les difficultés qui en découlèrent. Cela ne saurait cependant faire oublier les réalisations comme la création de l'École Internationale de Bordeaux. Mais, ajoute-t-il, privée de réels pouvoirs, l'A.C.C.T. stagna. Ce qui est frappant pour l'analyste que je suis, c'est avec le recul du temps passé, de constater le manque de volonté politique qui accroît sans cesse l'ambiguïté même de la francophonie. Dans les années 70, les visionnaires, les hommes d'action et les équipes dynamiques n'étaient pas légion...

Jean-Marc Léger, l'homme de l'international, n'oublie pas pour autant qu'il est Québécois. Aussi était-il normal que dans le quatrième chapitre, il décrive l'intérêt du Québec pour la francophonie. Au passage, il donne un coup de chapeau au général de Gaulle : «si le Québec a pu occuper une place distincte dans les institutions officielles de la francophonie, c'est essentiellement grâce au soutien politique et diplomatique de la France, qui l'a littérale-

ment porté sur les fonts baptismaux de l'activité internationale» (p. 131). Dont acte.

Sur les dessous de la querelle Québec-Ottawa, l'auteur passe trop rapidement. C'est que cet homme passionné est avant tout un diplomate : il ne peut pas tout dire. Il considère que même si le Québec aurait pu occuper une place plus importante au sein du monde francophone, il a tout de même obtenu une reconnaissance légitime. Il regrette que les crédits du ministère québécois des Relations Internationales aient autant baissé depuis 1980. Ce qui n'empêche pas maints observateurs de s'accorder à penser que le Québec représente aujourd'hui pour la francophonie un apport considérable, d'abord comme réalité socio-culturelle, ensuite comme mouvement historique singulier et en plein devenir.

Le dernier chapitre de la deuxième partie donne quelques raisons qu'explique le retard du Premier Sommet francophone. Ne prévoyait-on pas de l'organiser dès 1975? Mais il n'aura lieu que 11 ans plus tard. Au passage, Léger en profite pour défendre avec conviction le rôle de l'A.C.C.T. «qui est trop souvent jugée avec sévérité par plusieurs de ses membres qui oublient volontiers qu'ils en sont aussi les maîtres» (p. 141).

Aussi pour qu'il n'y ait pas davantage de confusion, Jean-Marc Léger souhaite que les sommets francophones définissent leur action par rapport à celle de la conférence générale de l'agence. Selon lui les sommets ne seront vraiment utiles qu'à condition de bien définir leur vocation et de fixer avec précision leur relation avec les instances de l'A.C.C.T. On peut s'étonner quelque peu que l'auteur ne souffle pas grand mot sur les problèmes de l'A.C.C.T., comme sur ceux qui ont, plus d'une fois, secoué l'A.U.P.E.L.F. On comprend que cet homme de dialogue n'ait pas voulu attiser les passions, mais le lecteur reste ici un peu sur sa faim. À mon avis, l'auteur aurait dû tailler dans le vif et consacrer un chapitre à ces problèmes importants.

Après tant de précautions oratoires, Léger en arrive à la conclusion que le premier sommet a été une réussite. N'oublions pas que son témoignage, aussi précieux soit-il, reste celui d'un diplomate. Aussi peut-on souhaiter que l'histoire du mouvement francophone mondial soit un jour entreprise par un «critique indépendant» qui n'hésitera pas à démonter certains dossiers particulièrement chauds.

Venons-en à la troisième et dernière partie, elle aussi forte de 3 chapitres, qui s'intitule «Une ambition pour notre temps». D'emblée, l'auteur confie : «Généreux dans son inspiration, inédit dans sa conception mais vague et ambitieux à ce jour dans la formulation, le projet francophone n'a pas encore su se traduire dans un ensemble organisé et cohérent» (p. 151). Là, au moins, il ne mâche pas ses mots. Mais on aimerait bien savoir pourquoi!

Il semble que pour lui, l'entreprise francophone s'appuie sur le grand dessein senghorien, lequel s'appuie sur une communauté fondée sur des valeurs culturelles et une langue partagée. Jean-Marc Léger aurait dû davantage nous entretenir de ce «grand dessein senghorien» que de plus jeunes essayistes Africains jugent sévèrement. Au départ, le mouvement francophone mondial n'a-t-il pas trop voulu gommer les différences de vision, encourager surtout le culturel et le politique en laissant de côté l'économie?

S'il y a un manque de cohérence à qui la faute? On remarque que l'auteur n'hésite pas à signaler l'existence de nombreux râtés dans la francophonie mais qu'aussitôt après l'avoir dit, en bon diplomate, il se tait. L'auteur aurait là une ample matière pour écrire un autre livre. Il devrait sérieusement y penser...

Le «dessein senghorien» auquel Jean-Marc Léger croit tant a-t-il permis d'authentifier le discours dans l'agir? Souvenons-nous que Diori Hamani avait, en son temps, retravaillé le projet senghorien. Quand l'auteur déclare : «Dans l'effort de constituer une communauté francophone, on ne saurait parler d'improvisation : c'est plutôt d'une trop longue, d'une quasi interminable maturation qu'il

s'agirait» (p. 152). Pourquoi n'a-t-il pas dénoncé au moment opportun les blocages qui empêchaient cette maturation?

Un peu plus loin, Jean-Marc Léger consent à dépasser le «grand dessein senghorien» un peu flou, tel qu'exprimé il y a vingt ans, et confie enfin : «C'est la création puis l'aménagement d'un espace francophone de l'économie et de la culture qui devient l'objectif majeur, avec les nécessaires changements de mentalité, d'attitude et de motivation qui doivent l'accompagner. Cela rend assez vaines les considérations et les questions traditionnelles sur le nombre de francophones». (p. 154) Il a raison. Grâce à de tels propos, nous avançons et comprenons (nous sommes en 1987) qu'il faut que le mouvement francophone retire une fois pour toutes ses habits mystificateurs pour devenir plus cohérent, plus crédible. Bref, la francophonie nouvelle doit naître. Mais comment? Puisqu'il n'est pas assuré que la tenue régulière de sommets, moins vibrants que les rencontres d'autrefois, et que la réactivation de l'A.C.C.T. pendant que l'A.U.P.E.L.F. se cherche, puissent permettre ce renouveau de la francophonie.

La langue «clocharde» fort bien exprimée par Jean Duché et la francophonie vagabonde le resteront longtemps et à jamais si les francophones n'acceptent pas de mûrir et de développer leur potentiel économique. Selon Jean-Marc Léger, il nous reste à peine 10 à 20 ans pour mieux organiser cette francophonie. Il me semble tout à coup bien optimiste... ce que je ne lui reprocherai certainement pas. Dans une brève conclusion l'auteur réunit économie et jeunesse et souhaite que les maîtres, les journalistes et les communicateurs agissent de concert pour mieux promouvoir le français et la francophonie. Sur ces derniers points, il joint sa voix à celle des autres essayistes.

Le deuxième chapitre est lui aussi excellent. Il insiste sur la nécessaire solidarité et la coopération du monde francophone qui doit profiter d'une nouvelle vigueur et

d'un nouveau rayonnement du français, langue par excellence du non-alignement.

L'auteur confie que «les phases de grande expansion, d'essor d'un pays donné se manifestent simultanément dans tous les ordres : la confiance en soi, l'affirmation, la vitalité ne se divisent pas. Il en va de même, d'ailleurs, dans les périodes de stagnation ou de régression, la morosité, le repli et la démission s'exprimant alors en même temps sur tous les plans» (p. 162).

Aussi faut-il comprendre que si nous n'assistons pas à un vaste rassemblement des créateurs et des savants de toute la francophonie, nous n'avancerons pas. Comment accepter davantage la démission des milieux scientifiques et l'indifférence des médias? Un tel constat n'est pas seulement inquiétant mais révoltant.

Ne noircissons cependant pas trop le tableau et n'oublions pas que le français a résisté à bien des assauts depuis plusieurs siècles. Cette résistance devrait être étudiée minutieusement. S'il n'est pas faux de constater que les États-Unis ont porté des coups graves au français, l'auteur oublie un peu que ce pays a aidé la France, d'abord en 1914-1918, ensuite en 1944 et enfin en créant le plan Marshall. L'Amérique est-elle aussi fondamentalement francophobe que l'auteur veut bien le prétendre? Peut-être. Moi, je la vois comme fièrement américaine.

En réalité, les relations entre les États-Unis et la France sont beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît. À l'origine la France a joué la carte américaine contre l'Angleterre, tandis que le Canada jouait celle de l'Angleterre contre les Américains et donc contre les Français. Restait, bien sûr, la poche québécoise. Mais nous entrons là dans un domaine complexe où les frontières ne sont pas si faciles à définir...

Il n'en demeure pas moins que si l'on croit encore à l'humanisme, le rôle de la civilisation française demeure imposant. En outre, on remarquera que la civilisation américaine n'a pas réussi à remplacer la française. Bien

qu'elle l'ait détrônée, elle ne l'a pas encore conquise. Pour réussir, il faudrait atteindre le coeur des Français et des francophones. Or, on atteint toujours le coeur en favorisant l'entrée d'un (ou de plusieurs) cheval de Troie. Le danger le plus grave ne vient en général pas de l'extérieur, mais de l'intérieur. Et le cheval de Troie, ce sont les élites qui trahissent.

Un peu plus loin, voulant dégager l'avenir du français comme langue internationale, Jean-Marc Léger croit qu'il tient : «à la conjonction de trois facteurs : le rayonnement scientifique et culturel de la France; l'enracinement et la qualité du français au Maghreb et en Afrique francophone; et la sensibilité et la vigilance de l'opinion publique dans les pays francophones de souche, la lucidité et le courage des pouvoirs publics dans l'adoption et l'application des mesures législatives indispensables à la défense de la langue sur son propre sol» (p. 164). Dont acte.

Il ajoute aussi que les peuples du Nord doivent mieux connaître les cultures des peuples du Sud. Pour l'heure, reconnaissons que le dialogue des cultures ne progresse pas vite. En matière de véritable dialogue des cultures, tout ou presque reste à accomplir, confie l'auteur qui en profite pour donner cinq préoccupations maîtresses, seules capables de mener une action collective (voir p. 166).

Léger insiste également sur le fait que les États-Unis peuvent aujourd'hui démolir les autres cultures avec l'action univoque des médias. Si le français triomphait au XVIII[e] siècle, son action n'affectait pas en profondeur les diverses cultures nationales; c'était seulement la langue d'une élite. Ce n'est plus le cas aujourd'hui avec le déferlement des médias américains.

Si Jean-Marc Léger (comme les autres auteurs), veut conforter la francophonie et défendre la langue française, c'est parce qu'il est persuadé que le français, de toutes les langues internationales, reste la mieux placée pour empêcher que le monde entre dans l'ère redoutable de

l'uniformisation. Il serait intéressant de pouvoir quantifier la progression de l'uniformisation depuis 1945.

Ce chapitre est particulièrement important car l'auteur s'engage à fond non seulement pour que soit réaffirmée la vocation du français comme langue scientifique mais encore comme l'une des grandes langues universelles. Il y a un esprit gladiateur derrière ce cerveau de diplomate.

Avec l'auteur, on peut déplorer que de nombreux Français et francophones scient la branche sur laquelle ils reposent au moment où pour la première fois sur la planète «il risque de ne plus y avoir plusieurs langues en situation de féconde concurrence mais le monopole d'une langue en particulier» (p. 172). À bien y penser, il n'est pas impossible que la difficile élaboration de la francophonie s'explique en partie à cause des assauts répétés contre le français, de l'étiolement des instruments de défense et de promotion et enfin à cause des chevaux de Troie qui se multiplient.

Si l'on en croit Jean-Marc Léger, il apparaît évident que la clochardisation du français résulte de l'américanisation, signe précurseur de l'avènement d'une sorte «d'homo-macdonaldus». En outre l'auteur ne cache pas son pessimisme lié en partie à l'environnement québécois qui, évidemment, corrode sans arrêt la volonté de résistance du français. L'auteur s'il désigne maintes fois «l'ennemi» oublie, à mon avis, cependant un peu qu'il n'existe pas de pire ennemi qu'à l'intérieur de soi. Reconnaissons que même si l'Histoire n'aura pas été tendre pour le Québec et la France au XX[e] siècle, elle leur a déjà réservé de «divines surprises» qui se sont transformées en espérance concrète. À présent, plus que jamais, le temps des décisions est venu.

Avant de présenter sa conclusion, l'auteur dans un dernier chapitre qu'il intitule «la francophonie de la dernière chance» ne cache pas que le temps joue contre les francophones. Il revient une dernière fois à la charge en dénonçant le manque de volonté politique et le manque de moyens engagés. La cuirasse du diplomate a fondu

lorsqu'il déclare que les francophones du Nord ne veulent pas trop s'engager. Cette question, il ne la fouille pas davantage. On peut le regretter.

Dans cet essai, l'urgence d'agir revient comme un leitmotiv. Il faut développer, dit-il, la formation, l'information et la concertation. Les conseils que l'auteur prodigue (pages 182 à 185) sont en effet essentiels et mènent à ce qu'il appelle «une francophonie à géométrie variable, nécessaire prise en compte des besoins des uns et des autres s'exprimant soit dans des projets véritablement communs, soit dans des actions correspondant dans certains cas, uniquement ou principalement à des préoccupations du Sud et, dans d'autres, à des problèmes des pays du Nord» (p. 187). On ne saurait être plus précis. Bref, Jean-Marc Léger est persuadé qu'il ne faut retenir qu'un petit nombre de grandes priorités, ou plutôt consacrer celles que le premier sommet a déjà sélectionnées (revoir la page 187).

En outre, à la page suivante (p. 188), il énumère les 4 conditions fondamentales pour que puisse se développer la communauté francophone. Véritable géomètre de la francophonie, l'auteur tisse un réseau indispensable à la bonne vie de l'entreprise. Rappelons ces quatre conditions fondamentales : a) une volonté politique au niveau le plus élevé; b) la sensibilisation et l'adhésion de l'opinion publique, de la jeunesse en particulier; c) la connaissance mutuelle des pays du Nord et du Sud; d) la mobilisation de l'entreprise.

Sur cette dernière condition, avouons que le livre n'apporte pas un éclairage saisissant. C'est tout de même curieux que dans le «grand dessein senghorien» et dans celui de Jean-Marc Léger, il n'y ait pas plus de place accordée à l'économie. On se souvient peut-être que juste avant le second sommet, celui de Québec, quelques ténors de la francophonie, Stélio Farandjis en tête, s'employaient à recueillir des informations sur l'espace économique francophone. Or, ces informations ne foisonnaient pas.

Dans sa conclusion, l'auteur avoue «qu'il éprouve à parler de francophonie désormais un malaise croissant en même temps qu'un sentiment d'accablement» (p. 189). On aimerait en savoir plus. Est-ce à cause du temps perdu, du manque de volonté politique ou d'un espace économique qui n'existera jamais? N'est-ce pas aussi parce que la relève n'est pas là et que les forces vives des divers pays francophones n'ont pas assez participé à ce grand projet?

Au fond, après quelques sorties héroïques, le diplomate Jean-Marc Léger se drape bien vite dans sa dignité. Pourquoi n'a-t-il pas dit que la faiblesse de la francophonie provenait surtout d'un manque de vision de la part des francophones trop provincialistes ou trop hexagonaux et dont le courage aurait besoin d'être singulièrement raffermi? Il aurait pu également dire que la vitalité n'était pas assez au rendez-vous, la spontanéité non plus. Comme l'auteur a raison de rappeler la formule célèbre de Saint-Just : «On ne gouverne pas sans laconisme». Il n'est pas besoin d'une longue expérience de la vie pour démontrer que plus on discourt, moins on fait. Il faut en effet retrouver le sens du laconisme...

L'auteur pense enfin que les francophones doivent contrôler l'évolution technologique, ne pas accepter la règle de l'uniformité, sauvegarder donc la diversité du monde : «Là résident les promesses de la créativité et les chances de la liberté» (p. 192). Il a totalement raison. En revanche, est-ce que la communauté des pays de langue française devrait seulement adopter «une charte de la diversité»? Je ne suivrai pas l'auteur sur ce point.

«Sans la liberté de blâmer il n'est pas d'éloge flatteur», pour reprendre une formule célèbre. C'est avec passion que j'ai lu ce grand livre qui témoigne de la haute élévation morale et spirituelle de l'auteur. Jean-Marc Léger a écrit là un essai fondamental sur la francophonie québécoise et mondiale. Il n'empêche que ce livre témoigne de la fin d'une époque, celle de la francophonie des temps héroïques et en propose une autre : celle à partir de laquelle la francophonie va se fortifier ou

disparaître. Comme on peut le constater, 1987 restera une année clef pour la francophonie. Outre la tenue du deuxième sommet francophone, plusieurs essais dont celui de l'auteur auront vu le jour comme pour exhorter les francophones à continuer à se battre. D'ores et déjà Jean-Marc Léger apparaît comme le maître de cette nouvelle patrie francophone dont parlera plus loin Thierry de Beaucé.

Chapitre 11

Un nouveau discours sur l'universalité de la langue française

Si Claude Hagège ne partageait pas, c'est un euphémisme, l'approche d'Étiemble, de son côté Thierry de Beaucé[1], lui, n'hésite pas à écorner le fameux discours de Rivarol. Le titre de l'essai est d'ailleurs explicite : n'indique-t-il pas qu'il veut repartir sur des bases plus saines, plus modernes, moins mythiques? Plus lucide que Rivarol, l'auteur donne un livre important, l'un des plus stimulants parmi ceux que nous avons choisis.

Une fois de plus, on peut regretter de ne pas profiter d'une bibliographie générale à la fin du texte, mais, par bonheur, les références fourmillent; elles sont citées à propos et appuient une recherche et une interrogation de haut calibre. En revanche, l'auteur aurait pu constituer un index des noms, si utile lorsqu'on désire retrouver quelqu'un.

Cet essai forme un ensemble bien structuré qui est divisé en sept grandes parties, lesquelles accueillent chacune de trois à sept chapitres. Comme nous allons le voir, les idées maîtresses foisonnent.

D'emblée, l'introduction évoque le discours de Rivarol à Berlin que Beaucé juge triomphaliste. Mais en même temps, comme Jean le Bon, il se garde de tous côtés et ne partage pas les lamentations des Cassandre sur le prétendu état désespéré de la langue française. S'il ne cache pas cependant les faiblesses qui sapent la prééminence culturelle de la France, il n'apprécie guère l'agita-

---

[1] Thierry de Beaucé, *Nouveau discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, Gallimard, 1988.

tion de ceux qui prônent un conservatisme sans concession.

À la suite de Claude Hagège, il égratigne les stratégies défensives et défend ce qui constituera l'une de ses idées fortes : une réorganisation par étapes de la stratégie qui ne doit surtout pas céder devant certains assauts mais au contraire «protéger des positions, ordonner le repli, dresser les bastions d'une reconquête, redéployer le dispositif, mener la guerre sur tous les fronts... et tenir coûte que coûte les zones menacées d'une influence» (p. 14).

Le relâchement de l'effort français, que dénonçait déjà en son temps Étiemble, s'explique en partie à cause de la difficulté d'adaptation au monde moderne. Beaucé rejoint ici la vision d'autres auteurs qui trouvent les Français drôlement frileux à l'approche de l'an 2000.

L'essayiste ne comprend pas que certains mènent encore un combat d'arrière-garde en faveur d'une France qui n'existe plus et que d'autres, en revanche, ne jurent que par l'Amérique, seul gage de progrès; bref, confie-t-il, «constater ses déboires relève à la fois – et contradictoirement – du patriotisme linguistique le plus jaloux et de la soumission moderniste» (p. 15).

Comme on peut le constater, l'introduction est particulièrement tonique; elle nous invite à «regarder autrement». L'auteur croit que la grille de déchiffrement de l'état du français a été jusqu'à présent faussée. Une partie de la mésadaptation française actuelle ne provient-elle pas d'une mauvaise lecture de l'histoire depuis au moins deux siècles? s'interroge-t-il. Certains mythes ont été néfastes : comme être persuadé que la France occupait le premier rang jusqu'en 1939, alors que dès le XIX^{e} siècle, elle se situait au deuxième rang.

N'a-t-on pas trop souvent inculqué à la jeunesse française qu'elle était la meilleure? Beaucé pense qu'il serait grand temps de ne plus être bercé d'illusions. «Quand une partie de la jeunesse française et francophone

ira-t-elle se battre sur les marchés étrangers?» se demande-t-il enfin.

Aujourd'hui, dans un climat de compétition générale qui ne favorisera ni les faibles ni les désorganisés, l'auteur propose de passer en revue les points forts et faibles de la France et ceux du monde francophone. En préambule, il pose la question suivante : qu'est-ce qui constitue l'excellence française aujourd'hui? Il s'agit d'une question pertinente à condition de la débarrasser de toute nostalgie.

Selon l'auteur, un aspect original de la civilisation française a justement été d'insister sur les liens culturels, lesquels permettent de développer des relations plus vraies entre partenaires.

«Plus de 200 ans après Rivarol, viendrait le temps de proposer un nouveau discours sur l'universalité de la langue française, non plus celui d'une affirmation éternelle, mais celui d'une interrogation dont la France ne serait plus le seul terme» (p. 17), écrit-il. À la suite d'Hagège et avec originalité, Thierry de Beaucé propose de «regarder autrement», disions-nous plus haut, la place de la France dans le monde et aussi la place du monde francophone. Aussi, ce livre marque-t-il une étape, à mon avis décisive, en faveur d'une nouvelle prise de conscience française et francophone.

À présent, introduisons-nous dans la matière vivante des chapitres que nous offre l'essayiste. Dans une première partie intitulée : «Le pessimisme irrecevable», qui est constituée de trois chapitres, l'auteur s'étonne du pessimisme ambiant à l'endroit du français. Il constate en effet que jamais autant de personnes dans le monde n'ont parlé français : 45 États ne l'encouragent-ils pas auprès de 300 millions de locuteurs? Le *Rapport sur l'état de la francophonie dans le monde* qu'il cite, ne considère-t-il pas en effet qu'au moins 120 millions d'habitants de cette planète utilisent le français, contre près de 19,5 millions en 1708, et 27,3 millions en 1801!

Selon moi, pour que l'enthousiasme de l'auteur soit vraiment communicatif, encore faudrait-il comparer les statistiques avancées avec celles concernant les autres grandes langues. Ce qui permettrait de vérifier si notre courbe est plutôt plus ou moins dynamique. Dans ce dossier, une approche scientifique s'impose... N'oublions pas que sur la palette démo-linguistique, le français, on le sait, occupe la huitième place. Beaucé le compare cependant volontiers au chinois qui lui ne fleurit pas sur les cinq continents. En est-il si sûr que cela? Si, à première vue, sa visibilité apparaît faible, un peu partout les communautés chinoises s'organisent fortement. Elles se tiennent entre elles. Et même si le chinois est moins répandu dans le monde – ce qui reste à prouver – il serait grand temps d'examiner la carte des lieux d'implantation. Encore un mythe parmi d'autres que Thierry de Baucé aurait dû à son tour écorner.

En outre, existe-t-il des études fiables et actualisées sur les communautés françaises et francophones à travers le monde? Savons-nous comment Italiens ou Espagnols s'y prennent pour investir l'Amérique du Nord? Comment réussissent-ils? L'auteur nous encourage donc à explorer ses nouvelles avenues. Nous avons en effet beaucoup à apprendre des autres. Gabriel de Broglie, qu'il cite, s'intéressait déjà au dossier des grandes langues mondiales. L'intérêt du livre de Thierry de Beaucé, c'est qu'il prolonge entre autres certaines analyses de monsieur de Broglie lorsqu'il considère que les États francophones peuvent étendre l'influence de la francité.

Ne cachant pas la progression spectaculaire de l'anglais, l'auteur souligne que «dans les pays en confrontation directe d'influence, entre le français et l'anglais, il n'existe aucune preuve que le français ait systématiquement perdu» (p. 25). Aussi, nomme-t-il, pour étayer sa thèse : le Canada, l'Égypte et le Liban. C'est probablement vrai, surtout pour le premier pays. Il oublie cependant les régions de l'Asie et quelques pays africains où le français a régressé devant l'anglais. Il faudrait examiner tout cela point par point pour ne pas entretenir des mythes plus modernes...

Ce que nous affirmions en analysant le livre des autres auteurs dans les chapitres précédents tient toujours : apprenons d'abord à séduire les autres peuples. Si l'Amérique fascine, ce n'est pas pour rien. La France et de nombreux pays francophones possèdent bien des «richesses», mais ne savent pas toujours assez les exploiter ni les publiciser.

Prenons l'exemple, souligné par l'auteur, du français qui était à l'origine la langue de travail unique de la C.E.E. Or, la France n'a pas réussi à conserver cet acquis, même si le français reste une langue fort utilisée dans les instances communautaires.

Il est probable – d'autres auteurs l'ont regretté – que la France a trop favorisé l'apprentissage de l'anglais au détriment des langues européennes et africaines qui, se sentant délaissées, ont marchandé naturellement leur appui.

Comment se fait-il que même en Europe, la France et les autres pays francophones ne soient pas plus dynamiques que cela? Aussi l'auteur propose-t-il une nouvelle lecture de la carte de l'Europe qui ne manque pas de piquant : «Les pays de langue anglaise sont relativement plus perméables au français que les pays de langue latine qui bénéficient pourtant d'une proximité linguistique plus grande» (p. 20). Cette constatation ne va pas dans le sens d'un rapprochement entre latins tel que souhaité par Philippe Rossillon et son équipe...

N'oublions pas que les grandes langues internationales n'ont probablement pas intérêt à voir flancher le français; elles en sortiraient, elles aussi, affaiblies. Mais encore faut-il que les Français élaborent de meilleurs scénarios, ce qui n'est pas le cas actuellement.

Et pourtant, la France a de nombreux atouts dans ses manches, rappelle l'auteur. 250 000 professeurs forment 25 millions d'élèves dans les pays situés hors de l'aire francophone. (sur ce nombre, 57 % des maîtres servent en Europe, 32 % en Amérique, et 4 % seulement en Asie). Ces

chiffres parlent d'eux-mêmes. Preuve que le français a encore la cote mais ne doit pas s'endormir. Surtout que l'on sait que «l'anglais progresse plus vite et souvent dans des fonctions mieux adaptées aux exigences immédiates sinon à la modernité» (p. 31).

Aussi, le français doit-il relever le défi de la modernité. Il en est capable croit l'auteur, à condition de mobiliser toutes ses énergies.

La publication en 1985 du rapport sur *l'État de la francophonie dans le monde* a éclairé en partie la question, en donnant de nombreuses statistiques. Le français possède en effet un gros capital mais ne sait pas assez le faire fructifier de concert avec les autres pays francophones.

L'auteur montre bien que c'est lors de la décolonisation au moment où l'on a assisté au «rétrécissement de l'influence française, qu'en même temps, le français a obtenu et développé une universalité qui n'appartient plus seulement à la France» (p. 34). On constate que si les livres de messieurs de Broglie et Hagège – encore que déjà, avant eux, plusieurs auteurs se soient engagés sur les chemins francophones – témoignent qu'une partie de la France intellectuelle (pas forcément politique) commence peu à peu à réaliser le potentiel multiple de la francophonie, celui de Thierry de Beaucé en apporte une preuve incontournable. Avant lui, même chez de Broglie, «le discours hésite un peu». Lorsque ce dernier intitule un chapitre «Le français n'est plus la langue de la civilisation», Beaucé traduit par : «la langue de SA civilisation. Il s'agit d'une nuance importante qui en dit long sur l'évolution d'un auteur à l'autre.

La deuxième partie de ce maître ouvrage, intitulée «La Grande illusion», titre fameux d'un film de Jean Renoir, comporte sept chapitres. L'auteur rappelle tout d'abord (comme Duché qu'il ne cite pas) la place du français dans l'histoire. Il insiste d'abord sur le combat qu'il a mené contre le latin. Il célèbre ensuite l'extraordinaire pléiade d'auteurs qui, au XVIII[e] siècle ont affirmé le génie français (voir p. 43). Il souligne enfin les succès anglais

à partir de 1763 : «L'isolement de l'Angleterre l'oblige à conquérir de grands espaces. Puis l'anglais a progressé par le biais de l'Amérique» (p. 46).

Alors, s'interroge-t-il, d'où vient à cette époque et pendant encore longtemps la prétention à l'universalité du français? Pour lui, elle relève d'un ordre philosophique et non pas d'une quelconque domination politique. Comme on peut le constater, cette approche est intéressante et rend originaux les fondements de la réalité française et francophone.

S'appuyant sur de telles bases, il confie : «La langue française (la France) rêve d'une vie grandiose entre les frontières closes de son horizon européen» (p. 48). C'est si vrai! La France, à part sa réussite africaine, a souvent été déçue en voulant s'implanter à l'étranger. Elle s'affirme avant tout européenne et même en Europe, elle a du mal à maintenir sa position...

C'est que la France prétentieuse, révolutionnaire, trouble l'ordre des choses, sème la révolte laquelle joue à la fois pour elle et contre elle. L'auteur en a bien traduit ici l'ambiguïté. Le réveil national des pays au XIX[e] siècle se retournera contre elle, même si on la respecte pour les grands principes humanitaires qu'elle a apportés au monde. N'est-ce pas Condorcet qui propose de faire traduire en français tous les livres qui comptent à l'époque? Bref, l'histoire le prouve, la France a souvent éveillé le monde et n'a pas forcément cherché à le dominer. Il faudrait approfondir cette piste. «Le français retiendra le respect des nations en souvenir de ce qu'il a éveillé chez elles, en oubliant que l'ennemi d'alors, battu avec ces idées françaises, était justement la France. Après la décolonisation, on constatera une aussi paradoxale séduction» (p. 56), écrit avec beaucoup de justesse Thierry de Beaucé. L'auteur traite ici d'un sujet qui invite à la réflexion.

Il est vrai que le français a souvent été une langue au service du dialogue, un instrument de bonne compréhension entre les peuples. S'il a perdu du poids comme

langue diplomatique à partir du Traité de Versailles, l'auteur ne s'en offusque cependant pas. Après tout, pense-t-il, pourquoi s'arroger un quelconque monopole d'expression?

Très original apparaît également le chapitre qui traite de la colonisation de l'Afrique. Il est rare de tomber sur une analyse aussi réaliste. D'emblée, Thierry de Beaucé rappelle qu'une telle aventure n'a pas passionné les Français qui éduqueront juste les bons éléments de la colonie. Même s'il n'en souffle pas mot, cela signifie que ce sont les États, une fois devenus indépendants qui, avec l'aide de la France, développeront l'usage du français. N'oublions pas qu'avant l'indépendance, en A.O.F. le taux de scolarisation approchait en effet à peine du 10 %. Aussi l'effort des pays africains formés par la France a-t-il été considérable, ce qui milite en faveur d'une nouvelle fraternité francophone...

La réussite de Senghor soutient l'essayiste est tout à fait exceptionnelle. En outre, il ajoute que l'effort de scolarisation portait surtout sur les minorités, ce qui permettait à la France de perpétuer la séduction élitiste si chère au XVII[e] et XIX[e] siècles. Plus tard, ce sont ces mêmes élites qui se retourneront les premières contre elle.

Parmi les nations francophones, confie Beaucé, l'exemple d'Haïti mérite qu'on s'y arrête : «C'est la seule colonie peuplée d'une immigration non française qui ait généralisé l'usage de la langue en prenant le risque de la dénaturer» (p. 65). Bref, voit-on souvent d'anciens esclaves s'approprier la langue du maître?

Le chapitre que l'auteur consacre aux Sépharades est lui aussi tonique. Il rappelle que les juifs d'Algérie accèdent à la nationalité française dès 1871. Ce privilège explique que lors des indépendances, ce groupe ait été jalousé et forcé d'émigrer. Aujourd'hui, les Sépharades forment d'importantes communautés dans le monde, en Israël notamment. L'ensemble de cette communauté ouvre la voie à une série d'études sur l'influence des diverses communautés francophones lesquelles, ne l'oublions pas,

transcendent les États et les frontières. Un tel rappel mérite que l'on en tienne compte.

La troisième partie intitulée «Errances et nostalgies» comprend, elle, six chapitres. Beaucé examine alors de nouveau le discours de Rivarol pour qui la langue française ne signifiait pas une simple promotion linguistique mais un combat pour l'homme.

Comme son illustre prédécesseur, l'auteur a une haute idée du français, qui sert un humanisme supérieur, défend la diversité, refuse l'uniformisation et se montre souvent généreux, internationaliste et fraternel. Cela dit, il ne comprend pas que l'Amérique ne puisse pas aussi posséder ces qualités. Pourquoi, ce dont les Français ont hérité, les étrangers ne pourraient-ils pas l'avoir reçu?

Plus loin, et c'est nouveau, l'auteur évoque l'ambiguïté de la francophonie forte à l'occasion de la dispersion des égoïsmes nationaux. Il en profite pour ajouter un sens à cette ambiguïté déjà analysée par Jean-Marc Léger. Il me semble qu'un dialogue Léger-Beaucé pourrait être particulièrement fructueux. L'auteur ne mâche pas ses mots lorsqu'il dit ne pas apprécier le chantage à l'Amérique dont quelques pays africains abusent à l'endroit de la France. S'il y avait rupture, qui y perdrait le plus? s'interroge l'auteur. Le ton incisif s'explique ici en partie parce que la France a beaucoup plus aidé l'Afrique qu'on veut bien le reconnaître. Elle est même prête à aller plus loin, mais pas si on lui met un couteau sur la gorge. N'oublions pas que la Guinée et Madagascar qui ont voulu se passer de l'amitié française ont payé cher leur erreur. Les derniers événements survenus en Algérie en disent long sur les fourvoiements des dirigeants de ce pays. Bref, insiste l'auteur, en dépit des mauvais souvenirs liés aux excès inhérents au colonialisme, la France reste une amie sur qui l'on peut compter à condition de jouer franc jeu avec elle.

On ne dit pas toujours assez que la France, coeur de la communauté francophone jusqu'aux indépendances a beaucoup donné d'elle-même. Sauf en Algérie, elle a su

partout bien décoloniser. Après les indépendances, elle est restée discrète et ce jusqu'au premier sommet francophone de 1986. (Jean-Marc Léger partage d'ailleurs ce point de vue).

Au fil de l'exposé, il apparaît clairement que le mot francophonie se semble pas plaire à l'auteur qui lui préfère celui «d'entente francophone».

En son temps, rappelle-t-il, le général de Gaulle a su tempérer les nationalismes et en rendre certains plus crédibles, songeons au cas du Québec. Le chapitre que Thierry de Beaucé consacre justement au Québec témoigne d'une attention réelle. Il conclut finement que «les Français s'émerveillent de ce petit Québec si parfait dans son rôle de petit Poucet retrouvé dans les bois après avoir échappé à l'ogre anglo-saxon, mais ils commenceraient à s'agacer sérieusement si le petit Poucet venait, par hasard, à manifester quelques prétentions» (p. 97). En outre, l'auteur a raison de fustiger les timorés qui, en France, et ailleurs ne se féliciteraient pas de la réalité nouvelle d'une saine concurrence. Depuis les années 60, on ne peut que se féliciter que la France ait su développer des relations amicales avec le Québec. L'heure n'est-elle pas venue de multiplier les échanges de jeunes et de favoriser une immigration française et francophone, sinon toutes les parties y perdront et «l'entente francophone» ne sera qu'un tigre de papier?

Le Québec doit évidemment continuer d'occuper une place considérable dans le renouveau francophone qui ne saurait s'arrêter. Pour tous, le développement de la francophonie américaine est plus qu'un symbole, c'est un exemple de la volonté des francophones de ne pas régresser. Depuis Étiemble, les francophones ont peu à peu su approfondir leurs réalités, prendre conscience de leurs potentialités tout en étant de moins en moins obsédés par l'anti-américanisme. La francophonie, ou plutôt «l'entente francophone», ne pourra être réalisée qu'en favorisant plus de créativité et de pluralisme au sein des expressions culturelles.

L'auteur souligne dans le dernier chapitre de la troisième partie que les intellectuels français n'ont presque pas réagi à l'éclosion francophone et ce, jusqu'au début des années 80, peut-être parce qu'ils se sentaient menacés dans leur intérêt. Quoi qu'il en soit, il faut savoir distinguer la place de la culture française – et ne pas la minimiser – et celle des autres cultures francophones et ne pas les minimiser. Il s'agit là d'une question éminemment complexe, délicate et ambiguë...

La quatrième partie, elle, s'intitule «Rigidités». Elle aligne six chapitres. D'emblée, l'auteur essaye de cerner les limites du français, langue à l'origine monarchique, qu'il faut savoir adapter à notre temps. Ici encore, le rappel historique proposé par Beaucé se rapproche de celui de Jean Duché. Après lui, il montre qu'en France la langue s'affirme l'une des premières formes du pouvoir. Il rappelle avec raison que les grands symboles de l'Épuration ont été des écrivains. De même, à la Libération, la Résistance a désigné aussi ses écrivains. Et précise-t-il, en France, tous les présidents de la cinquième République écrivent. Ce «parler-soleil» ainsi que le définit l'auteur, devrait davantage tenir compte du reste du monde.

Aussi ajoute-t-il : «La langue française a de la peine à exprimer une réalité vécue, des sentiments différents, douloureux et justes qu'elle devrait alors prendre en compte» (p. 119). Cette langue, selon l'auteur, ne quitte l'Europe que pour mieux la retrouver. Or ce narcissisme, s'il est nécessaire à un certain niveau de création, devient insuffisant lorsqu'il s'agit de rayonner.

Beaucé n'a pas tort de dire que la langue française a peu le don de l'exotisme et que contrairement à l'espagnol, à l'anglais et même à l'allemand, le français n'invente plus un univers de l'ailleurs. Ces propos percutants délimitent bien les faiblesses de la France qui pourrait justement profiter de l'ouverture francophone, à condition qu'il y ait cependant une véritable ouverture francophone, et non pas une association d'égoïsmes...

«Goût de l'élite, origine monarchique, dogmatique, primauté de l'écrit, inhibitions exotiques, le français est confronté aujourd'hui à la nécessité de vertus opposées» (p. 133), renchérit l'auteur. On se souvient qu'Hagège a montré que les capacités de défense du français étaient maintenues. Encore faudrait-il qu'il sache toujours séduire et être efficace.

Beaucé confie également que «le choix du français ne devrait plus exclure une valorisation du parler populaire. Exotique, la langue française n'a d'autre choix que de l'être. Alors que ses dictionnaires, ses codes, ses traductions, ses images, ses décences l'ont dressée pour le contraire. Elle ne peut plus se croire au centre de tout» (p. 138).

La cinquième partie que l'auteur nomme «Le grand basculement» apporte, elle aussi, ample matière à la réflexion. Pour la première fois, ceux qui parlent le français hors de France sont plus nombreux que ceux qui l'utilisent dans l'hexagone, dit-il. Grâce au livre de monsieur de Beaucé, on peut d'ores et déjà insister sur le fait que 1988 est une année à retenir, car elle souligne assurément la prise de conscience de ce «grand basculement». À partir de 1988, la démographie africaine pèsera en effet de plus en plus sur le devenir du monde francophone. Qu'on le veuille ou non, la France perd du terrain dans le domaine de la démographie. «Le français des luxes et des élégances serait devenu celui des peuples qui ont faim» (p. 146), s'interroge avec quelque inquiétude l'auteur. Quelle formule pour résumer trois siècles d'évolution! Toujours sur la lancée, il ajoute que ce qui manque à cet ensemble, c'est une «patrie francophone». Il constate donc la maturation des divers peuples qui forment la francophonie : «Deux idées fortes commandent une stratégie : soit la France tient compte de l'évolution et en accompagne les conséquences; soit elle mesure mal son attitude et s'accroche à une suprématie dont au moins le principe a perdu sa raison d'être. La réponse dépend aussi des peuples que le français concerne» (p. 150-151), confie-t-il. Ces deux pages apparaissent parmi les plus essentielles de ce livre. Dans ce chapitre, l'auteur éclaire

toute la dimension française et francophone. Il interpelle l'avenir...

Si l'Afrique forme un continent cher au coeur de la France (n'est-ce pas une sorte d'Amérique du Sud de la France?), encore faut-il que la France accepte de mieux apprécier les cultures de ces divers pays. Pour cela, il est nécessaire que les francophones des pays industrialisés s'ouvrent davantage aux langues de l'Afrique. Senghor, dont nous analyserons l'essai, dans le dernier chapitre de ce livre, le dira clairement. Il semble que le moment est venu pour la France de savoir quel rôle elle entend garder au sein du monde francophone. Un peu partout un immense désir d'ouverture et de connaissance milite en faveur d'une francophonie nouvelle.

Pour aider ceux qui sont dans le besoin, les pays du Nord disposent en effet de nombreux atouts et de grands chercheurs. Ne donnent-ils pas des bourses aux plus méritants? N'est-ce pas la France qui a aidé de nombreux peuples à prendre conscience d'eux-mêmes? Bref, le rôle de premier plan qu'elle a longtemps occupé devrait l'inciter à repartir de plus belle, non sans au préalable avoir révisé ses positions.

La sixième partie porte sur «L'exemple arabe». Il était bon que Thierry de Beaucé ne taise pas la longue complicité qui existe entre la France et les pays arabes. En effet, si le français venait à s'étioler au Maghreb, la francophonie recevrait un coup sévère, puisqu'il s'agit d'une région clef, en plein bouleversement. Les reproches que les nationalistes maghrébins font à la France ne sont pas toujours fondés, observe l'auteur. On ne saurait oublier que la France a permis à plusieurs de ces pays d'accéder à la modernité.

«La francophonie du centre s'en tient à la nostalgie du français. La francophonie de la périphérie se délecte dans une interrogation sur le français. Ainsi, les nostalgiques ont-ils affaire à des soupçonneux qui leur renvoient – sur d'autres motifs – les reflets de leur inquiétude» (p. 182), s'exclame l'auteur. «Il y a cinquante ans que les écrivains

d'Amérique du Nord et du Sud se sont débarrassés de ces complexes d'imitation, d'inadéquation, de langage et d'asservissement linguistique» (p. 183), ajoute, non sans mordant, Thierry de Beaucé.

Dans cette sixième partie, la relation difficile avec l'Algérie qui évoluera positivement, du moins on peut l'espérer, occupe une place de choix. L'importance de favoriser un meilleur dialogue entre les deux pays n'est plus à démontrer. Précisons que plusieurs créateurs algériens de premier plan ont déjà donné une réponse positive à cette volonté de poursuivre le dialogue, ce qui prouve une fois de plus que la maîtrise du français ne relève plus seulement des Français...

Le chapitre consacré au Liban et à la Syrie reprend, en les amplifiant, certaines analyses d'Auguste Viatte. Il reviendrait de droit à Thierry de Beaucé d'écrire un livre sur la francophonie d'aujourd'hui et de demain. Il poursuivrait le travail remarquable publié en 1969 par le professeur Viatte. Cela dit, les statistiques que Beaucé fournit sur le Liban ne sont plus valables. Il aurait fallu, comme pour les Sépharades, embrasser les communautés libanaises installées un peu partout dans le monde.

Dans le dernier chapitre de cette partie qui est consacré à l'influence française en Égypte, l'auteur cite des faits importants. Une relecture attentive de la page 200 s'impose : elle traite de l'influence culturelle de la France dans cette région du monde. «Autant de pays, autant de contraires que la France rassemble. Il ne peut s'agir de politique. Elle serait trop contradictoire, mais de culture. Et c'est cela sa permanence» (p. 200), conclut avec perspicacité l'auteur.

La septième et dernière partie à dérouler ses arabesques avant la conclusion, se nomme «Avenirs», au pluriel, bien sûr. Encore une fois, six chapitres en forment l'ossature.

Rien d'étonnant que l'auteur ait décidé d'évoquer ici les médias et notamment les fameuses séries américaines qui ont un impact réel sur la jeunesse d'aujourd'hui. Partant

du principe que la télévision ouvre sur le monde, Thierry de Beaucé croit que c'est au français de faire ses preuves, de séduire et de proposer des programmes attrayants. Si le français ne réussit pas sa mutation dans le domaine télévisé, il reculera. Une telle mutation implique une simplification du français, ce qui n'a pas l'heur de l'inquiéter. Ce que le français perdra en perfection ou en élégance, il le gagnera en extension géographique, aussi bien en Afrique noire, au Maghreb qu'en Amérique du Nord. Bref, «il s'agit de vulgarisation, en bien ou en mal, le terme garde son ambiguïté» (p. 204), confie-t-il.

«Dorénavant une ambition internationale relève d'une vision modifiée. Il ne s'agit plus seulement de politique, d'éducation, de prestige culturel, mais – en termes chiffrés – de moyens techniques» (p. 204), ajoute-t-il.

Pour qu'un tel rayonnement puisse avoir lieu, il doit aussi être politique, précise l'auteur. N'aura-t-il pas fallu attendre 1981 pour qu'un programme ambitieux d'investissement fasse passer Radio-France internationale du 20e au 8e rang des radios internationales? Cet exemple prouve que la France peut réagir avec efficacité quand elle le veut.

En outre, pour réussir à mieux gagner les coeurs et les esprits francophones, il faut se garder, pense l'auteur, de susciter un modèle de radio trop proche du modèle français : il serait éloigné d'autant du public local. C'est une tentation que ne repoussent pas toujours les politiques de coopération. Les pages suivantes proposent des informations percutantes en insistant sur les besoins de l'Europe en heures de programmes (125 000 heures), les faiblesses de la production, les besoins d'adaptation de la France à la francophonie, les bienfaits de la concurrence qui sert à réveiller les endormis et, bien sûr, l'importance des satellites qui vont devenir des enjeux considérables pour, entre autres, la francophonie car avec eux «l'influence culturelle et linguistique va échapper à l'intervention des États» (p. 219).

Bref, la France ne doit pas subir mais contre-attaquer dans ce domaine si vital pour l'avenir. Elle a pour mission de rapprocher le français de ceux qui l'entendent et d'en faire une véritable langue populaire.

Thierry de Beaucé croit que, même si ces dernières années, la télévision européenne a pris du retard, depuis peu, une évolution positive se dessine. L'intérêt qui a marqué les privatisations des chaînes françaises est en effet un signe important. Il révèle l'ampleur que représente le marché francophone et son potentiel créatif. La France, s'étonne avec raison l'auteur, vend pour 30 millions de francs à l'étranger, dans ce secteur, alors que les Britanniques ont décroché dans le même secteur plus de 200 millions de francs sur le marché international. Aussi les Français, ont-ils encore beaucoup à faire. Compte tenu des maigres résultats, il ne peut y avoir qu'une progression. Mais ces exemples donnés par monsieur de Beaucé n'en demeurent pas moins un peu inquiétants. Comment la France a-t-elle pu réagir si tard et ne pas se lancer plus tôt dans la production? Il ne faudrait pas rééditer ce qui s'est passé pour le cinéma à partir de 1914.

N'oublions pas que l'Europe consomme près de 30 % de productions étrangères (contre 2 % aux États-Unis). Elle aurait donc intérêt à développer au plus vite sa consommation interne. Aussi, le défi consiste-t-il à organiser la création du marché interne européen. Comme le précise l'auteur : «L'aberration vient de la faiblesse de l'Europe, si riche pourtant d'images et de culture» (p. 215). Bref, elle forme un marché trop ouvert, contrairement à celui des États-Unis qui est trop fermé.

Dans les pages qui suivent, Thierry de Beaucé ne semble pas apprécier l'action de l'ancien ministre des Affaires étrangères, Jean-Bernard Raimond, qui selon lui, a laissé stagner l'action linguistique et culturelle française. Aussi est-il grand temps de repenser l'ordre hérité et d'apprécier ce qui relève du mythe et ce qui répond aux nécessités bouleversées d'aujourd'hui. Il trouve la politique française dans ce domaine précis trop conservatrice. Il

veut qu'on aille plus loin, surtout que de nombreuses possibilités d'action s'offrent à la France. Elle appellent en tout cas à la définition des priorités.

Thierry de Beaucé a une grande qualité : il dit ce qu'il pense. Diplomate courageux, il n'hésite pas ici et là à mettre les points sur les i. Par exemple, lorsqu'il s'interroge sur l'action française en Amérique latine. «Il faut prendre l'initiative d'une rénovation qui préparerait l'avenir et ne s'arrêterait pas aux rancoeurs d'un combat d'arrière-garde. En attendant l'administration française préfère ne pas trancher, se bercer d'illusions sur la possibilité d'un retour en arrière et maintenir intact ce symbole qui déchoit» (p. 226). À bien y penser, son livre ne cache pas les difficultés pour mettre sur pied une nouvelle politique, surtout que la crise économique ne permet pas d'augmenter les crédits. À la page suivante, l'auteur ne mâche pas non plus ses mots : «Le système des établissements français tourne en rond sans objectifs définis et visions d'avenir» (p. 227). La phrase est enfin lâchée! Quelle est la vision d'avenir de la France dans ce secteur? Comment pourrait-elle être dynamique si de nombreux responsables ne reçoivent qu'une information parcellaire de la réalité? Les représentants de la France comprennent-ils assez les mondes étrangers? Il suffit d'observer certaines communautés françaises repliées sur elles-mêmes pour apprécier la justesse de l'analyse de monsieur de Beaucé.

Si l'on ne développe pas une curiosité accrue pour l'étranger, et une meilleure sensibilité internationale, la France ne progressera pas. L'auteur conscient d'une nécessaire évolution, propose des perspectives d'avenir (pages 228-229). Il insiste de nouveau sur la difficile évolution des établissements français à l'étranger et sur le phénomène de l'éducation à la française en Afrique, qui montre à la fois ses limites et ses difficultés. L'auteur sait visiblement de quoi il parle. Notons bien qu'il n'impose pas de remèdes mais veut que l'on s'interroge d'abord sur les faiblesses du système. À la suite de quoi, il espère qu'il s'ensuivra une prise de conscience et une véritable évolution.

Thierry de Beaucé veut à tout prix qu'une évolution se fasse au sein de l'administration. Aussi reconnaît-il que la réforme ne s'effectuera que progressivement grâce à de minutieuses modifications.

En outre, il précise que la culture française qui est un héritage fondamental de la culture francophone, ne doit pas cacher les richesses culturelles des peuples qui forment la francophonie. Il refuse avec raison une France enfermée sur l'hexagone, une France touchée par le virus du parisianisme : «Le français a l'autre chance d'exister ailleurs et différemment. Ce ne sont pas des marchés qui s'ouvrent – ou peu – mais une multiplicité d'échos, un élargissement des préoccupations, des sources du génie» (p. 237), confie-t-il. Aussi, la France ne progressera-telle que si elle s'ouvre davantage sur l'espace francophone.

Français, l'auteur le reste avant tout, il le montre bien dans sa conclusion qu'il a intitulée : «Il y a de la France aussi». Il défend donc la France, conscience de l'Europe, mais qui ne met pas toujours en pratique les conseils qu'elle dispense. La France, ajoute-t-il, est souvent incomprise car elle devance parfois son temps et rend d'autres pays jaloux.

Thierry de Beaucé ne cache pas cependant que la France a tout intérêt à se ressaisir en améliorant d'une part sa démographie en peau de chagrin, en se tournant d'autre part vers l'Europe et vers le monde. Il croit à l'avenir de la France, surtout dans un contexte politique mondial en pleine évolution. À elle de saisir sa chance. N'est-elle pas porteuse d'un héritage formidable et d'une longue compétence dans les affaires mondiales? Tout cela devrait lui permettre de retrouver de la souplesse. N'oublions pas que c'est un pays qui, jusqu'à récemment, a beaucoup inventé et rarement imité. Aussi, l'auteur est-il persuadé qu'elle peut continuer d'avoir une influence durable en s'affirmant dans le contexte d'une Europe nouvelle. Tant il est vrai que l'Europe forme un tout qui ne saurait être réduit facilement.

Plus la France sera forte sur le continent européen, mieux elle servira la cause de la francophonie. En contrepartie, grâce au monde francophone, la France pourra peser davantage en Europe. «La vocation supposée de la France à la liberté et à la différence exerce une attraction particulière» (p. 246), confie l'auteur.

Ainsi qu'on a pu le constater, le livre de Thierry de Beaucé est passionnant. Il laisse comme en suspens l'avenir de la France et de la francophonie. Observateur hors-pair, moraliste moderne, l'auteur apparaît fort sensible aux réalités multiples, évolutives. Gageons qu'il doit être en train de préparer un autre livre, une suite à celui-ci : un véritable tableau dans lequel on découvre déjà les premiers signes d'un monde nouveau.

«La France mérite mieux qu'un repli frileux sur elle-même, croit-il. Elle aime à proposer au monde le moyen de le changer» (p. 247). «Pour la France telle qu'elle est, le prestige culturel, le maintien de la langue aux toutes premières places, une diplomatie active, des valeurs politiques ont un effet complémentaire à celui de ses chars, de ses ogives nucléaires ou de ses prouesses industrielles» (p. 148), conclut l'auteur.

La France dont parle Thierry de Beaucé a non seulement à offrir un héritage considérable, mais encore une langue appréciée qu'elle doit de plus en plus partager avec d'autres peuples dans une modernité assurée.

Cet essai de grande valeur ouvre de nouveaux horizons à la France européenne et à la francophonie mondiale. Il en va du rayonnement de réalités uniques et fraternelles. À toutes les parties de fraterniser réellement pour que «l'entente francophone» puisse vivre concrètement.

Chapitre 12

Les chemins de l'avenir

Après les deux premiers sommets, Michel Guillou, Président honoraire de l'A.U.P.E.L.F. et Arnaud Littardi, un spécialiste de la coopération, ont signé ensemble un livre[1] sur la francophonie. Les auteurs se situent dans la mouvance gaulliste. Aussi développent-ils, entre autres, certaines idées chères à Xavier Deniau, un homme qu'ils apprécient.

Il s'agit d'un essai solide bien structuré et comble de propositions. Il y en a même tellement que l'on se demande comment on pourra toutes les réaliser. Seul, à première vue, le titre pose un problème. Les auteurs n'auraient en effet pas dû appeler leur livre : «La francophonie s'éveille», mais plutôt : «Les Français (ou la France) s'éveillent à la francophonie». C'eût été plus juste. Quoi qu'il en soit, un projet global nous est proposé ici par deux militants qui souhaitent que la France s'engage davantage. Leur volonté d'agir mérite d'être soulignée.

La préface, signée par Jacques Chirac, insiste en premier lieu sur l'importance du premier sommet (1986) ce qui prouve que plus de vingt ans après les indépendances le monde francophone s'affirme. Dont acte. Suit un hommage appuyé à Senghor. On aimerait cependant que, derrière lui, d'autres Africains prennent rang. L'arbre aussi magnifique soit-il ne saurait masquer l'étendue de la forêt. Thierry de Beaucé avait, si je l'ai bien lu, donné un léger coup de patte au mythe Senghor, à la réalité senghorienne...

---

[1] Michel Guillou et Arnaud Littardi, *La Francophonie s'éveille*, Paris, Berger-Levrault, 1988.

À peine plus loin, le préfacier écrit : «C'est le sommet de Paris qui a joué un rôle de catalyseur. Avant lui, il manquait un élan, une impulsion pour relayer l'initiative des pères fondateurs» (p. 9).

Ne serait-il pas en effet grand temps de mieux connaître les fils, ceux qui vont reprendre un peu partout le flambeau du français dans divers pays de la francophonie?

Une information clef est apportée par le préfacier lorsqu'il écrit : «Les données statistiques font apparaître entre les pays francophones développés et les pays francophones en voie de développement, un écart plus grand que celui qui sépare l'ensemble du monde industrialisé de l'ensemble du Tiers-Monde» (p. 10). C'est donc dire que «l'entente francophone» pour reprendre l'expression de monsieur de Beaucé ne sera pas facile à réaliser, à cause de cet écart. Comment arrivera-t-on à juguler les nombreux égoïsmes? Tant qu'il y aura une telle distorsion entre les deux mondes, un risque, soit d'éclatement, soit de séparation pèsera sur cette entente. Seule une politique de développement plus efficace permettra une meilleure construction de la francophonie. Dans un tel contexte, on comprend alors que Jacques Chirac veuille ajouter à l'humanisme fondateur, à la culture et à la langue, un espace enfin tourné vers l'économie, la science et la technologie.

Toujours plein d'allant, le maire de Paris veut que la France agisse vite pour conforter cet espace. En outre, il considère que l'Europe est le partenaire le plus naturel de l'Afrique. Aussi souhaite-t-il un rapprochement entre les deux continents. «L'Europe a beaucoup à emprunter aux cultures et civilisations africaines. Tout comme celles-ci peuvent trouver en Europe une approche de la modernité» (p. 12), écrit-il. On ne peut qu'acquiescer à ce genre de propos. Si cela se traduisait dans les faits, on assisterait au début d'un nouveau chapitre de l'histoire des relations entre l'Afrique et la France, l'Afrique et l'Europe.

Le sommaire de cet essai est clair. Après la préface, outre l'introduction, trois parties, chacune forte respectivement de 3, 2 et 6 chapitres, nous entraînent au coeur de la réalité francophone qui devra franchir bien des obstacles si elle veut s'affirmer. Si l'on peut regretter qu'une bibliographie générale ne se trouve pas à la fin du livre, en revanche, des éléments bibliographiques assez complets accompagnent les principales parties. Dommage qu'il n'y ait pas d'index. Cette réserve émise, précisons que ce livre fourmille d'informations et cherche à faire avancer une cause qui nous est chère.

Dans l'introduction, les auteurs – il s'agit d'ailleurs du seul essai étudié par nos soins qui a été réalisé par deux auteurs, signe intéressant d'une solidarité croissante – reconnaissent que l'existence d'une communauté d'expression française n'est pas évidente. Pour cela, ils s'appuient sur les résultats d'une enquête IPSOS réalisée en mai 1986 (p. 13). Or, si l'on en croit les résultats de l'enquête, seulement 33 % des Français ont le sentiment d'appartenir à une communauté francophone. Ce pourcentage serait-il plus élevé chez les Africains et les Québécois?

Selon les auteurs, la discrétion française à l'endroit de la francophonie s'explique car la France n'a pas voulu être accusée de pratiquer le néo-colonialisme.

En outre, avec eux, constatons la forte passion des Français et des francophones pour la langue française. Le championnat d'orthographe organisé par Bernard Pivot apparaît comme assez unique au monde. Guillou et Littardi considèrent en effet, que les Français – et c'est là leur originalité – vivent avec leur langue des rapports où l'on a pu voir une transposition linguistique de la notion d'indépendance nationale» (p. 14).

Aussi, à la place de la francophonie défensive, veulent-ils substituer une francophonie active et offensive. C'est de cela qu'ils vont nous entretenir tout au long de cet essai. Par exemple, ils souhaitent que l'on tienne davantage compte en France de tous les apports linguistiques québécois et africains qui pourraient remplacer utilement

des mots anglais ou américains utilisés pour un oui ou pour un non. Nos auteurs seront-ils entendus?

Plus loin, lorsqu'ils écrivent : «Le fait francophone existe, mais les Français ne l'ont pas tous (le tous me semble de trop) encore rencontré» (p. 16). Là, se trouve le véritable titre du livre. À mon avis, il est important de signaler une fois de plus que le titre ne correspond pas vraiment à la réalité dévoilée. Pourquoi alors l'avoir donné? On peut s'interroger...

À moins de l'interpréter comme l'éveil de tous les francophones qui doivent apprendre à se connaître, à se découvrir et à s'apprécier. Comment en effet parler de francophonie s'il n'y a pas de «vécu francophone». Ne serait-il pas temps de savoir ce que les Français ont apporté aux Québécois? Autant de questions dont nous ignorons en partie les réponses. Une meilleure connaissance du vécu et des relations entre les diverses communautés enrichirait la construction francophone, la stimulerait également. À mon avis, les auteurs ont raison de regretter une telle absence d'informations concrètes.

«La francophonie est aujourd'hui au milieu du gué. Ou bien elle le franchit et conquiert de nouveaux espaces, ou bien elle sera emportée irrémédiablement par le courant de l'histoire» (p. 17), confient les auteurs avec lucidité.

Michel Guillou et Arnaud Littardi divisent donc leur réflexion sur la francophonie en trois grandes parties. La première décrit le fait francophone actuel. La deuxième retrace l'évolution historique de la francophonie. Quant à la troisième, elle s'intéresse à juste titre à l'avenir du monde francophone. Comme les auteurs l'ont bien compris, le destin de la France dépend qu'on le veuille ou non, de cette évolution.

Commençons pas explorer les avenues offertes par ce livre en examinant la matière proposée dans les 60 pages du premier chapitre.

D'emblée, l'essai de Xavier Deniau est cité, ce qui permet avons-nous dit d'apprécier la filiation. À la suite d'un tour d'horizon sur le fait francophone dans le monde, les auteurs aboutissent à 3 chiffres : a) 140 millions de locuteurs réels, b) 200 millions en élargissant le cercle, c) 420 millions en additionnant tout le potentiel. S'appuyant sur ces données, ils en concluent que l'on se prive pour l'instant d'un marché non négligeable.

Les essayistes, après plusieurs auteurs, constatent que le français s'affirme comme la deuxième langue étrangère la plus enseignée sur les cinq continents. N'a-t-on pas cependant tendance à sous-estimer l'espagnol ou même le chinois? Cette dernière langue, si elle ne semble pas à priori tellement répandue dans le monde, en réalité, s'appuie d'ores et déjà sur de nombreuses communautés, véritables noyaux d'où pourrait surgir une belle floraison. Personne, parmi les essayistes dont nous avons étudié l'oeuvre, n'a soulevé ce genre de question.

Même si le français dans le monde est plus résistant qu'il n'y paraît, il n'en demeure pas moins vital qu'en France même, les Français soient au moins convaincus de l'influence mondiale de leur langue. Mais est-ce toujours le cas? Ce livre va dans le sens de la démonstration d'Hagège qui, lui aussi, se détournait d'un français défensif et des arguments d'Étiemble qu'il jugeait sévèrement. On s'en souvient, il était bien moins agressif que son prédécesseur à l'endroit de l'Amérique. En effet, Hagège distinguait l'anglo-américain de mauvaise qualité, de la production culturelle américaine qualitative toujours enrichissante.

Au fond, les auteurs soutiennent dans le premier chapitre que ce n'est pas tant la qualité du français qui est en cause dans le monde que sa vitalité. Ils ajoutent qu'on ne se bat pas assez pour offrir un français moderne et soulignent certaines faiblesses, comme le fait de laisser dépérir la science exprimée en français. De tels propos ont déjà été émis par les autres auteurs. On imagine donc la gravité de la situation dans ce secteur. D'une façon générale, les réalisations en langue française devraient

être mieux diffusées. Il reste à mieux adapter l'information en français.

Bref, le français devrait toujours plus se préoccuper d'exprimer la civilisation moderne et ne pas accepter de s'enfermer ou de se laisser enfermer dans des limites hexagonales ou provinciales. N'a-t-on pas souvent tendance à surestimer les détails et passer sous silence les réalités essentielles? En outre, les francophones n'ont-ils pas tendance à sous-estimer les autres espaces culturels et linguistiques?

D'une façon générale, reconnaissons que les Français réagissent moins vite que beaucoup de francophones pour défendre leur espace. Citoyens d'un pays indépendant, ils ne vivent pas quotidiennement les menaces. À une époque où une partie de la jeunesse de langue française des pays industrialisés cherche à être utile, il serait temps que les pays francophones du Sud et du Nord signent une série d'accords pour employer à bon escient des milliers de jeunes. Une telle approche, vivement souhaitée par Jean-Marc Léger, créerait une nouvelle frontière pleine de défis et marquerait une étape pour le développement de la francophonie.

Lorsque les auteurs écrivent que «ce n'est qu'à travers des ensembles plus vastes, l'Europe, la francophonie, que le français sera maintenu» (p. 36), ils pensent qu'il sera maintenu face à l'anglais. Or, il me semble que le danger ne vient pas seulement de l'anglo-américain, mais d'autres espaces en pleine évolution comme le monde arabe, chinois, espagnol, etc. Dans l'économie mondiale savons-nous toujours ce que pèsent les communautés arabes, espagnoles, etc. (sans même parler des communautés anglophones)? Sait-on quel est le potentiel économique des communautés francophones du Sud? L'économie, les auteurs de ce livre l'ont bien compris, fonde la réalité première du monde et celle du monde francophone.

Il est tout de même curieux que la prise de conscience en faveur d'un «espace économique francophone» date de si peu de temps. La première réunion du Haut conseil de la

francophonie consacrée à ce sujet remonte en effet au 26 janvier 1988. C'est tout récent. Cela a permis aux membres du Conseil de découvrir que l'espace économique francophone représentait 12 % du produit brut mondial et 20 % du commerce international. (Les auteurs, au début du chapitre 6 avancent le chiffre de 18 %. Lequel devons-nous utiliser?) Reconnaissons que cet espace possède un véritable potentiel. Avec les auteurs (p. 36 et 37), nous constatons que l'essentiel des activités des pays francophones n'est pas tourné vers d'autres pays francophones. Aussi la priorité francophone n'existe-t-elle pas. À nous d'en tirer des conclusions...

L'exemple du Québec est intéressant puisqu'il s'agit d'une région francophone qui a réussi à se moderniser en français sur le continent nord-américain. La francophonie peut donc bénéficier du dynamisme de chacun de ses membres. C'est d'abord en eux que les francophones trouveront l'énergie nécessaire à leur évolution. Sur les relations économiques entre la France, le Québec et le Canada, le livre de Jean Vinant que nous citons dans la Bibliographie générale indique des pistes à suivre. Pourquoi ne pas essayer de développer le potentiel des divers pays francophones sans pour autant que cela soit contradictoire avec l'effort européen, de la France, de la Suisse et de la Belgique?

Nous l'avons déjà souligné, si le français continue de perdre du terrain en Europe, il en perdra forcément en Afrique (songeons à l'exemple de l'université de Bologne). Encore une fois, nous retrouvons les réalités de la séduction et de l'efficacité si importantes pour le rayonnement des peuples.

L'action des États ne suffira pas à elle seule à améliorer l'espace économique francophone. Il faut également, par le biais des rencontres, des amitiés, des intérêts, que des milliers de francophones créent entre eux de nouveaux maillages. Certes, si l'Afrique mérite qu'on l'aide à mieux se développer, encore faut-il que les Africains n'attendent pas tout des autres et soient entreprenants. Les auteurs ont raison de rappeler ces propos de Voltaire :

«Ce n'est pas l'inégalité qui est un vrai malheur, c'est la dépendance» (p. 44). Il est tellement vrai que la dépendance interdit d'entrer en compétition et de courir sa chance... Elle mène seulement à la révolte.

Pour créer un espace francophone dynamique africain, n'oublions pas d'abord de tenir compte des besoins des populations. Comme nous l'avons montré dans notre livre, *La Francophonie en direct*[1], trop souvent les responsables politiques ne s'intéressent pas assez aux idées des gens de terrain et d'expérience, de ceux qui, jour après jour, dans des conditions difficiles, essayent de faire avancer les réalités.

Dans ce chapitre, les auteurs reviennent sur ce qu'ils proposaient dans l'introduction, c'est-à-dire sur la nécessité de développer un vécu francophone. Au risque de me répéter pour y arriver, encore faut-il apprendre à se connaître. L'indifférence ou la méconnaissance qui existe entre les diverses parties du monde francophone est ahurissante. En outre, cette question avait déjà été soulignée par certains auteurs, les francophones manquent de confiance en eux, en leurs ressources propres. Aussi, cela freine-t-il leur dynamisme. N'est-il pas étonnant de constater qu'en 1989, il n'existe pas (ou si peu) de livres vivants éclairant les mille et une facettes du monde francophone?

On comprend alors que les auteurs défendent contre vents et marées une francophonie populaire éloignée des excès des particularismes de chaque pays. Leur souci évident, c'est qu'il faut se comprendre. Il serait en effet temps, comme nous l'écrivions plus haut, que naisse une plus forte solidarité francophone.

J'applaudis aux propos tenus un peu plus loin par les deux auteurs : «Il faut une véritable révolution mentale,

---

[1] Axel Maugey, *La Francophonie en direct*, tome I, L'Espace politique et culturel; tome II, L'Espace économique, Québec, Documentation du Conseil de la langue française, 1977.

pour faire naître une solidarité francophone entre les francophones du monde entier. Sans révolution mentale, il n'y aura pas de création d'un espace économique» (p. 57). C'est exact. «Sans révolution mentale», nous n'arriverons pas à bâtir une francophonie tournée vers l'avenir. Et les auteurs d'ajouter : «Il faut motiver les francophones, leur donner des réflexes, des habitudes, des comportements. Ce dont la francophonie a besoin, c'est de francophones. Additionner des populations, ce n'est pas créer un état d'esprit. Peu de francophones se sentent effectivement proches les uns des autres» (p. 58). De tels propos en disent long sur le chemin qu'il nous reste à parcourir. L'exemple de la superfrancofête rappelle les résistances qui s'opposent depuis toujours à la nécessaire évolution des mentalités...

Autre thème qui retient ici l'attention des auteurs : celui de la jeunesse. Est-elle suffisamment préparée, cette jeunesse, pour agir et se dépasser elle-même, surtout celle qui a vécu dans des milieux trop protégés? Bref, comme le démontre cette première partie, l'action à mener doit être à la fois multiple, ambitieuse et concrète.

La deuxième partie intitulée «Une idée qui vient de loin» souligne que l'histoire de la francophonie puise à 3 sources : une tradition de défense de la langue; un passé rayonnant où la France était la première puissance d'Europe, donc du monde; et la conquête coloniale.

Au passage, comme Claude Hagège et Thierry de Beaucé, les auteurs égratignent Rivarol qui «a jugé de l'influence du français en regardant derrière lui, et non pas devant» (p. 77), précisent-ils. Selon cette perspective, il apparaît clair que ce qui a nui (et nuit) à la France et au monde francophone, c'est peut-être justement – nous en avons déjà parlé – la perpétuation de certains mythes. Voilà un beau sujet pour un autre livre. Dans ce chapitre, presque tout ce qu'écrivent les auteurs était contenu pour l'essentiel, dans les essais de leurs prédécesseurs. Ils ajoutent cependant – ce qui est intéressant – «que la langue française tient, paradoxalement, de l'étroitesse de

son assise sociale une capacité de résistance inattendue» (p. 83). Dont acte.

En ce qui concerne la colonisation, les auteurs en montrent plusieurs bons côtés. Ils sont moins critiques que ne l'était Thierry de Beaucé. Il semble évident que si l'action française avait été seulement destructrice, le monde francophone se serait détourné de la France. L'exemple de l'Algérie, pays souvent cité dans le livre, montre bien que la guerre a creusé un fossé difficile à combler entre les deux pays. Ce qui n'a pas été le cas avec les autres pays de la francophonie.

Paradoxalement, c'est le pays de l'Afrique avec lequel la France était le plus liée qui s'est détaché le plus de la «mère patrie». Ne retrouvons-nous pas là le problème de la dépendance évoqué par Voltaire?

Toujours selon une perspective historique, les auteurs soulignent le rôle de l'Alliance française dans le monde, celui des pères fondateurs de la francophonie, le rôle de l'A.U.P.E.L.F. (bien illustré par Jean-Marc Léger et Michel Tétu), et celui de l'A.C.C.T., sans pour autant omettre le foisonnement des associations. Il faut, avancent-ils, que le mouvement associatif s'adapte au monde moderne et favorise les projets concrets.

Plus loin, les auteurs écrivent que «les membres d'une association s'associent pour se rencontrer, ceux d'une O.N.G. se rencontrent pour agir» (p. 109). Ils regrettent – ce qui est assez nouveau – que le projet d'une francophonie moderne reste trop largement l'affaire des gouvernements et des fonctionnaires. Ils soulèvent là une question délicate qui mériterait d'être soigneusement revue.

Arrivé à ce stade de mon essai, je m'étonne une fois de plus qu'il n'y ait pas davantage de livres solides sur la francophonie écrits par des Maghrébens, des Africains, des Québécois (encore que ce soit moins vrai pour eux), des Antillais, etc. La nationalité des auteurs étudiés ici atténue les propos de ceux qui n'hésitent pas à déclarer

que la francophonie née avec la décolonisation a été souvent voulue par les anciens colonisés (p. 89). Outre Senghor, on aimerait bien que les fils des anciens colonisés s'expriment.

Si, comme l'avancent les auteurs (p. 113), Jacques Chirac représente en France la deuxième génération des acteurs de la francophonie, on aimerait alors savoir qui, au Québec, après Jean-Marc Léger et quelques autres, forme les bataillons de la francophonie nouvelle. N'y a-t-il pas un vide un peu inquiétant? Comment se fait-il que les nouvelles générations de francophones que l'on dit souhaiter voir émerger soient si silencieuses? Serait-ce qu'il n'y en aurait point ou qu'on les empêcherait de se manifester?

En ce qui concerne la francophonie dite du Nord, n'oublions pas que des tensions subsistent, entre autres, la lutte des «Grands Blancs» qui oppose Québécois et Canadiens. Même si elle a perdu de son intensité depuis le 1er sommet de Paris, elle n'a pas disparu pour autant. Une autre lutte de «grands blancs» oppose aussi les Français entre eux. Autant de Français, autant d'idées différentes... On peut s'en inquiéter, à moins d'y voir une saine émulation. Mais que pensent les Africains de tout cela? S'en soucie-t-on?

Dans cette deuxième partie, il était normal que les auteurs, des militants gaullistes, célèbrent l'action de Jacques Chirac et celle du ministre Michel Aurillac, un ancien collaborateur de Senghor, qui a su insuffler un nouveau dynamisme à la coopération avec l'Afrique. Encore une preuve, s'il en fallait, de l'importance du réseau organisé autour du président Senghor et qu'il faudrait explorer davantage.

Un peu plus loin, les auteurs se félicitent de la réussite du sommet de Paris (1986) qui a permis l'affirmation sans complexe de la francophonie. (Soit dit en passant, ils n'ont guère insisté sur le rôle du Québec et du Canada durant ce sommet.) Cela dit, ils apprécient qu'il y ait eu élargissement de la réflexion aux grands problèmes

économiques du moment et proposition de nouveaux programmes d'actions concrètes.

Au passage, ils en profitent pour signaler trois écueils : un risque de dérapage sur la politique internationale; la difficulté de mettre en place des institutions cohérentes; et la question du financement multilatéral.

Avant de conclure la deuxième partie, les auteurs insistent, comme Jacques Chirac l'avait fait dans la préface, sur le côté bénéfique d'une entente entre le monde francophone et l'Europe. C'est en effet la grande thèse du livre. Elle propose, somme toute, un bilatéralisme renouvelé sous le masque d'un multilatéralisme. L'avenir jugera. Nul doute que l'Europe et le monde francophone forment une force de 50 pays. Nul doute que l'on peut considérer l'Afrique comme étant, d'une certaine façon, l'Amérique du sud de l'Europe!

En conclusion, les auteurs dénoncent le manque d'autorité de certaines institutions de la francophonie. Cela en dit long sur les faiblesses de base d'un monde qui cherche à évoluer. Que les passéistes résistent ici et là ne changera rien à la nécessité d'une telle évolution.

La troisième partie intitulée «Les chemins de l'avenir» constate le poids décroissant de la France dans le monde en terme de population et de puissance économique. En jouant mieux la carte francophone, la France pourrait en bénéficier davantage et comme l'a écrit dans son essai Thierry de Beaucé, «Donner et recevoir». À bien y penser, la dispersion des pays francophones présente aussi des aspects positifs en constituant une série de relais et de réseaux autour de la planète.

Selon les auteurs, des sociétés multilingues, une Afrique qui se développe, des institutions internationales et françaises plus cohérentes et plus puissantes : «telles sont les trois conditions majeures à remplir pour que la francophonie saisisse les chances qui s'offrent à elle» (p. 141). On ne peut que partager une telle vision. Si la France, et c'est fondamental, ne séduit pas les pays

européens et les pays africains, en parlant leurs langues, ces peuples se détourneront naturellement de la France.

Un peu plus loin, les auteurs écrivent que «les réactions de rejet que sécrètent certains intégrismes tiersmondistes sont à maints égards l'autre côté d'une rencontre des cultures qui a échoué» (p. 147). Ce n'est pas faux.

Aussi proposent-ils qu'un meilleur dialogue s'établisse entre la France, pays moderne, et les cultures en pleine évolution de la francophonie. Ce qu'ils souhaitent, c'est un vaste développement de cet espace, doublé d'une nouvelle coopération, laquelle doit absolument bénéficier du renforcement de la francophonie institutionnelle et permettre d'une part, une meilleure connaissance du vécu de chacun et d'autre part, une reconnaissance du mérite de chacun. (Par exemple, pourquoi ne pas créer une Académie de la francophonie?)

Pour fortifier le monde francophone poursuivent les auteurs, il faut stimuler les médias francophones (Jean-Marc Léger y était déjà favorable), ce qui permettrait de sensibiliser l'opinion publique. Au risque de rabâcher, il est nécessaire de se tourner davantage vers l'audiovisuel, comme vers les moyens offerts par le satellite. Et favoriser l'enseignement de la langue française (les auteurs citent le bon exemple des écoles d'immersion au Canada). Bref, il s'agit d'utiliser tous les moyens concrets qui peuvent favoriser le développement des francophones.

Dans cette troisième partie qu'il faut lire très attentivement, car les auteurs proposent de nombreuses idées, au centre du débat, le développement, la formation et l'excellence occupent le haut du pavé. Ils n'oublient, bien sûr pas, la question de l'avenir de la communauté scientifique internationale de langue française. En soulignant que «l'Afrique est un lieu de recherche et de découverte exceptionnel en particulier en matière d'agronomie, de pharmacie et de médecine» (p. 211), les auteurs souhaitent que les pays industrialisés de la francophonie s'engagent davantage aux côtés des Africains.

Selon Michel Guillou et Arnaud Littardi, le programme mobilisateur de cette coopération scientifique francophone repose sur ALGEBRE, un projet poussé par l'A.U.P.E.L.F. et qui veut prendre en compte tous les enjeux de la modernité : les sciences, les techniques, l'informatique, l'audiovisuel, les industries culturelles et celles de la langue.

Ce livre est innovateur à plus d'un point de vue car il essaye d'abord d'humaniser le grand débat sur le développement et cherche ensuite à montrer le sérieux de l'engagement français et le souci de favoriser des pôles scientifiques d'excellence de niveau international en Afrique. Dans ce domaine, la Côte d'Ivoire montre en effet le chemin.

«L'espace francophone se doit, comme l'a fait l'Europe (avec Euréka), de créer et de développer en son sein de tels centres de rayonnement et de recherche en langue française» (p. 216), soulignent les auteurs.

Ce qui pique la curiosité, c'est que si les auteurs (le préfacier l'avait également fait), évoquent la question de la coopération multilatérale, ils ne lui consacrent pas de chapitre particulier. On peut s'en étonner. Pourquoi ne pas avoir proposé une brochette de projets concrets entre l'Afrique et les pays industrialisés de la francophonie? C'eût été faire preuve d'audace. Il me semble que sur ce point précis, l'autocensure a handicapé les essayistes. Peut-être faudrait-il analyser tous les essais en essayant de dégager le non-dit : ce qui a été justement occulté...

En outre, on peut se demander si les auteurs ne voient pas l'Afrique de façon un peu conformiste. C'est-à-dire qu'en bons disciples de certains, ils en oublient un peu vite que d'autres vues et visions de ce continent existent.

Cela dit, reconnaissons que leurs propositions sont dans l'ensemble généreuses et multiples : comme vouloir améliorer les réseaux universitaires d'expression française surtout dans les domaines scientifiques et créer des prix Senghor pour les grandes découvertes scientifiques. On

ne peut qu'approuver les efforts financiers demandés par les auteurs (voir p. 224).

Un peu plus loin, ils souhaitent que l'on développe l'informatique et le minitel francophone. Bref, dans les chapitres de la troisième partie, ils apportent beaucoup d'éléments positifs au débat. On peut regretter que le Québec-Canada, la Suisse et la Belgique n'interviennent pas du tout. Même si nous proposons ici le sujet d'un autre livre, les auteurs auraient tout de même pu tracer des pistes.

À bien y penser, ils veulent inventer les communications de la francophonie. Nombreuses sont les propositions contenues dans les pages 237 et 238 qu'il serait bon d'adopter.

Le sixième chapitre, le dernier de la troisième partie est, lui aussi, important : il traite de l'économie et de résultats possibles si une alliance plus solide entre les 40 pays de la francophonie pouvait intervenir. Comme les auteurs le rappellent à la page 242, tout, hélas, ne milite pas en faveur d'un rapprochement.

Avant d'en arriver à la conclusion générale, rappelons que les domaines prioritaires dans cet essai concernent : les industries culturelles; un Euréka francophone; un fonds et une langue de développement francophone; l'investissement privé et le partenariat industriel. Ce n'est pas rien.

Dans ce livre, les propositions surtout bilatérales entre la France et l'Afrique fourmillent. À tel point que j'ai eu plus d'une fois le sentiment que les auteurs mettaient la charrue avant les boeufs. Pour que cet espace économique puisse mieux se développer, ne faudrait-il pas commencer par identifier les agents, les sociétés, les responsables qui, en plus des responsables des États, soutiendraient un tel effort? Un guide concret de la francophonie n'existe pas encore. On peut le déplorer. Curieusement, les auteurs ne cessent de faire des propositions concrètes sans identifier toutefois – sauf les institutions déjà

connues – les autres organismes et sociétés qui pourraient permettre un tel décollage.

Bref, si ce livre possède de nombreuses qualités, il oublie aussi des réalités majeures. Il est bien que les auteurs reviennent sans cesse sur la relation essentielle entre la France et l'Afrique, mais on se demande parfois pourquoi ils laissent de côté le reste du monde francophone qui n'a rien de négligeable. Mais le connaissent-ils?

La conclusion générale mérite plus qu'un mot. On a compris ici que le développement économique de l'Afrique était la pierre de touche de la francophonie et que les projets n'abondaient pas pour la francophonie américaine, ni pour la zone pacifique. Un désengagement de la France en Afrique ne nous apporterait rien de plus, écrivent les auteurs. Mais n'est-ce pas ce qui se passe en ce moment? L'économie française y perdrait et la France serait un pays réduit, une province de l'Europe, ajoutent-ils. Ils soulignent également – n'avions-nous pas raison – «que c'est une image de la France qui a déjà cours outre-atlantique» (p. 256). On peut alors se demander si la construction francophone est toujours souhaitée par Paris...

Ce livre apparaît comme une mine de renseignements et devrait inciter les Suisses, les Belges, les Québécois, etc. à s'impliquer encore plus dans cette francophonie en marche.

On peut regretter que le vécu défendu par les auteurs, ne soit pas mieux défini, grâce à des exemples concrets comme ceux proposés en son temps par Auguste Viatte. Mais pour cela, il fallait connaître à fond les diverses régions du monde francophone.

Ainsi la lecture de cet essai nous amène à penser que la France, qui a déjà beaucoup accompli pour le monde francophone, aurait intérêt à adopter de nouvelles stratégies, de nouvelles approches dans lesquelles les Français de l'étranger pourraient jouer un rôle. Les

meilleurs d'entre eux sont, en effet, des médiateurs d'expérience.

Tous les auteurs étudiés l'affirment : pour que la francophonie se développe, il faut que la jeunesse prenne à coeur cette entreprise. Encore faudrait-il la motiver et la guider. Mais qui la motivera, cette jeunesse, puisque la plupart de leurs aînés ne montrent que de l'indifférence polie à l'endroit de la francophonie?

«L'essor de la France est indissolublement lié à celui de la francophonie et de l'Europe», concluent nos auteurs (p. 259). Certes oui, mais alors ne serait-il pas grand temps de mieux connaître et de mieux apprécier la réalité de ces 50 pays? Essayons de briser le flot des clichés, d'explorer tous ces mondes divers, stimulants, enrichissants, et ce, à tous les niveaux; bref, employons-nous à transformer le mental...

Nul doute, ainsi que les auteurs le soulignent, que «la jeunesse peut rêver en français», mais est-ce un lapsus de leur part : ils ont oublié de préciser dans cette dernière page, qu'il lui fallait aussi agir! Comme on l'a constaté tout au long de ce livre, les idées existent, les projets sont multiples, les réalisations nombreuses. Encore faudrait-il mieux suivre les progrès effectués dans ce monde au fil des décennies. Un monde assurément en plein éveil, bien plus d'ailleurs qu'on ne le croit en France et ailleurs, bien moins qu'il devrait l'être aujourd'hui pour affronter une compétition mondiale.

À première vue fort concret, ce livre accueille aussi plein de rêves, d'où ses qualités et ses limites. Notez bien que nous ne reprochons pas aux auteurs leur générosité. Mais ils devraient donner une suite plus concrète, moins floue, forte de nombreux exemples, à leurs propositions si intéressantes. Hors de l'Europe, la France ne laisse pas indifférents près de quarante pays. Sa jeunesse et sa population le savent-elles suffisamment? Monsieur Alain Decaux, à vous de jouer à présent...

Chapitre 13

Une mémoire pour demain

Ce livre[1] de Léopold Sédar Senghor est un témoignage admirable qui porte sur le dialogue des cultures. Paru à peine six mois avant le troisième sommet de la francophonie (Dakar, mai 1989), il clôt aussi, pour le moment, notre réflexion sur «l'entente francophone».

Divisé en cinq parties, cet essai est précédé d'une introduction qui éclaire le magnifique cheminement auquel nous convie Senghor l'Africain. Si au départ, l'auteur a subi la colonisation française, il a su très vite en gommer tous les effets néfastes pour n'en garder que la substantifique moelle. Devenu un grand humaniste respecté entre tous par le général de Gaulle, ami de toujours de Georges Pompidou, aujourd'hui membre de l'Académie française, Senghor n'est-il pas la preuve vivante des bienfaits du dialogue des cultures qui s'abreuvent aux sources de l'intelligence et de la sensibilité? N'incarne-t-il pas vraiment à la perfection, comme nous allons le voir, cette civilisation de l'universel vers quoi il faut tendre?

Encore une fois, je regrette qu'il n'y ait point de bibliographie générale proposée à la fin du livre. Mais par bonheur, de nombreuses références apparaissent au fil des pages. Autant avouer que les recherches francophones y gagneraient si les auteurs regroupaient, à la fin de leurs essais, les ouvrages cités. Serait-ce trop leur demander?

D'emblée, l'introduction forte de 16 pages nous plonge dans le royaume de l'enfance cher à Senghor. Avec lui,

---

[1] Léopold Sédar Senghor, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1988.

nous découvrons le coeur du pays Sérère qui a, en d'autres temps, accueilli les navigateurs Portugais. Après quoi, l'auteur évoque avec émotion le code d'honneur sénégalais : «Le Jom, c'est la conviction qu'on a de sa dignité parce que de son intégrité morale» (p. 13) ainsi que les trois principales vertus qui font l'honnête homme : la Kersa, la discrétion ou la pudeur; le Teguin, la manière de se tenir et de se conduire; le Mun la patience qui est, plus qu'on ne le croit, confie Senghor, une vertu africaine.

En outre, ce royaume de l'enfance si cher au poète abrite les ancêtres et les génies, personnages fabuleux présents dans les contes luxuriants de Léon-Gontran Damas.

Précisons que Senghor, contrairement à Aimé Césaire, n'a rien d'un déraciné. Il puise également sa force originelle dans les jeux gymniques : dans les «Kim Njom», ces chants de lutte qui resteront à jamais gravés dans sa mémoire. Bref, sa négritude il ne l'a pas reconstituée, il l'a reçue en héritage. Un peu plus loin, il ne cache pas qu'il garde de ses études un bon souvenir. Il prendra le meilleur de ce que la francité peut lui offrir, mais refusera de devenir un «Français à peau noire». Il recevra de la France, ajoute-t-il, quelque chose d'inestimable : «cet esprit de méthode et d'organisation» qui est au coeur même de la formation de ce pays unique. Ce qui ne l'empêchera pas d'écrire à la fin de l'introduction : «c'est dire que je crois d'abord et par-dessus tout, à la culture négro-africaine, c'est-à-dire à la négritude, à son expression en poésie et dans les arts» (p. 25). On ne saurait être plus fier de ses origines...

Dans cet essai, lorsque le poète évoque l'extraordinaire passé de l'Afrique il s'attarde sur la figure de Paul Rivet, un savant de haut calibre, le fondateur du Musée de l'homme. Puis, il nous dit comment il voit l'avenir de la francophonie qui repose sur la francité, la latinité et la négritude, trois réalités essentielles dans la constitution et le devenir de la Civilisation de l'universel.

La première partie, qui n'est pas la moins étonnante, éclaire la préhistoire africaine. Ceux qui ne le savent pas apprendront que l'Afrique est certainement le berceau de l'humanité. Il devait être en effet difficile d'affirmer cela jusqu'au XIX[e] siècle. C'est Darwin, qui le premier, en informa les savants du monde entier. Par la suite, les travaux si féconds de Pierre Teilhard de Chardin, que l'auteur citera à maintes occasions, apporteront, eux aussi, leur appui à cette thèse confirmée depuis. La cascade des indépendances a bien entendu contribué à lever le voile d'ignorance qui pesait sur l'ensemble du continent africain. Il était bon que Senghor rappelât ces données premières, mais essentielles.

L'auteur nous apprend donc que l'homme intégral, celui qui a révolutionné le phylum humain a été découvert en Afrique : il s'agit de l'homo habilis. Puis, la lente lignée des hommes de la conscience s'ébranlera, c'est eux qui créeront l'art et la civilisation écrite. Les travaux cités comme ceux d'Henri Breuil et Raymond Lanthier sur *les hommes de la pierre ancienne* et de Raymond Furon sur *la préhistoire générale* soulignent à merveille les mutations de la race noire trop longtemps décriée.

La grande aventure continue lorsque l'homme noir approche des rivages de l'Europe, s'installe au Maghreb et en Égypte : il y fera des découvertes qui vont révolutionner l'humanité. Le grand choc, selon Senghor, survient autour du quatrième millénaire av. J.-C. Alors que le Sahara devient un désert et que la race noire perd de son unité en se métissant peu à peu, les Blancs prennent le dessus en envahissant l'Orient. Ce qui n'empêchera pas l'Égypte de rester longtemps encore le haut lieu de la civilisation.

L'auteur écrit «qu'il est prouvé que l'Afrique a utilisé le fer 500 ans avant l'Asie et l'Europe» (p. 62). Aussi la race noire, rappelle Senghor, a-t-elle participé mieux qu'aucune autre race durant la préhistoire à la bonne marche de l'humanité. Réalise-t-on vraiment que l'art du paléolithique supérieur a été créé par des Négroïdes? De plus en plus d'experts considèrent que le Sahara est un des

berceaux, sinon le berceau, de l'art (huitième millénaire av. J.-C.). Phénomène étonnant, l'art du Sahara offrirait en effet de nettes similitudes avec l'art nègre si cher aux artistes de l'École de Paris, d'une part, et avec l'art égyptien, d'autre part.

Un peu plus loin, l'auteur précise que, dans l'exploration du passé de l'humanité, les savants français se tiennent au premier rang. N'oublions pas que c'est Champollion qui a réussi à déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens. S'appuyant sur les travaux d'Alexandre Moret, Senghor affirme «que c'est dans l'espace indo-africain que les trois premières grandes écritures du monde ont été inventées : les écritures égyptienne et sumérienne au quatrième millénaire av. J.-C. et l'écriture dravidienne au troisième millénaire, environ 500 ans avant l'arrivée des Aryans, devenus Aryens» (p. 71). Un tel apport en dit long sur les potentialités d'une Afrique qui, aujourd'hui, essaye de récupérer ses moyens d'action. Grâce à Senghor, nous comprenons mieux le passé africain porteur d'une immense espérance pour demain. Aussi la première partie de cet essai forme-t-elle une remarquable synthèse historique.

La deuxième partie intitulée de la «biologie à la culture africaine» précise que «c'est aux latitudes de la Méditerranée et tout autour de la terre que sont nées, par métissage biologique et culturel, les premières civilisations historiques et les plus grandes» (p. 77). Pour appuyer sa démonstration, l'auteur cite les travaux effectués par des savants français de réputation internationale, comme Jean Bernard, Alexandre Moret, Jacques Ruffié et Jean Dausset.

Grâce à des tableaux numériques des divers groupes sanguins, réalisés par certains d'entre eux, Senghor dévoile l'unité biologique, linguistique et culturelle des Africains. Phénomène intéressant, plus qu'ailleurs, le groupe O prédomine en Afrique noire. En outre, des quatre pays de la corne de l'Afrique, c'est l'Égypte qui possède le plus faible pourcentage de sang A. «C'est dire toute la vérité qu'exprime la fameuse phrase d'Hérodote :

«toute la négritude qu'a conservée l'Égypte, jusqu'en ce XX^e siècle... Elle a reçu moins de sang blanc, si l'on peut dire, que les autres peuples de la région» (p. 85) souligne l'essayiste. Ces tableaux favorisent la thèse défendue par plusieurs savants de la relation privilégiée qui unissait l'Afrique noire et l'Égypte. N'étant pas un spécialiste, je n'ajouterai pas ici mon grain de sel.

L'auteur ne s'arrête pas en aussi bon chemin et nous entraîne de la biologie à la culture en s'appuyant sur les travaux de Lilias Homburger qui fut le premier chercheur à établir des corrélations entre les premières langues et les langues négro-africaines. Senghor ne cache pas ses références, elles se trouvent à la p. 89.

En insistant non seulement sur les apports de la biologie, mais encore sur ceux de la culture et de la civilisation africaine, l'auteur dessille les yeux de ceux qui ne connaissaient pas les richesses inhérentes à l'Afrique. Grâce à lui, on ne peut plus être indifférent à ce continent qui a tant donné au monde. Ce que Senghor nous apprend sur la philosophie africaine (voir les références à la page 106) indique que l'organisation de ces sociétés était beaucoup moins simple qu'on a bien voulu le laisser entendre.

Par exemple, il ne faudrait pas taire le rôle important tenu par les sociétés d'initiation dans l'expression de la religion, de la spiritualité et de la pensée africaine. «Le système de ces sociétés peut être comparé à celui de l'enseignement dans la société européenne, où l'on peut aller de l'école primaire à l'université et aux grandes écoles» (p. 110), précise-t-il. Il m'est difficile de juger une telle affirmation. Est-ce comparable? En tout cas, cela mérite que l'on s'y intéresse davantage.

Senghor nous apprend que chez les Bambaras du Mali, on pouvait compter jusqu'à six sociétés ou six niveaux qui favorisaient une meilleure formation. On y enseignait la philosophie africaine, un véritable humanisme. «À la personne, concept latin, enrichi par le christianisme, l'Africain oppose une notion, c'est-à-dire une connais-

sance intuitive, plus complexe : plus sociale qu'individuelle, plus culturelle que technique» (p. 112) écrit-il. Dans une telle société, la fonction de l'homme consiste à capter toutes les forces éparses qui sous-tendent la matière, bref à vivre la force vitale.

Dès lors, on comprend mieux pourquoi l'Occident qui a perdu une bonne partie de son âme au fur et à mesure que se développaient les sociétés industrielles, a réussi, grâce à certaines élites créatrices du dadaïsme, du surréalisme, du futurisme, du cubisme à redécouvrir la dimension de l'humanisme africain et à l'intégrer dans ses recherches. D'une certaine façon, l'histoire de l'Afrique ressemble un peu à celle du cinéma muet. Avec l'arrivée du parlant, l'aventure du muet a, en effet, été figée. De même, avec l'arrivée du colonialisme, une société a été, elle aussi, figée sous bien des aspects. Et ce sont pourtant ces aspects, ces dimensions qui ne doivent pas disparaître, mais livrer avant qu'il ne soit trop tard, leur richesse, leur vitalité et leur humanisme, bref leur négritude. En participant à la réhabilitation de l'art, de la philosophie et de la religion africaine, Senghor nous entraîne dans un immense chapitre de l'histoire humaine qui nous concerne tous. Il est évident que la francophonie s'étiolera si les responsables ne tiennent pas davantage compte des rêves, des réalités et des potentialités africaines.

Rien d'étonnant alors que Senghor nous propose dans la troisième partie, de mieux connaître la négritude, c'est-à-dire «tout ce qui sous-tend la civilisation africaine, même sous son aspect arabo-berbère» (p. 117). La négritude, proclame-t-il, repose surtout sur la création, sur la parole et donc sur la poésie chantée et dansée (voir les références page 118). Pour mieux nous persuader de l'apport des Noirs à la poésie mondiale, l'auteur rapproche ici deux poèmes, l'un tiré du *Livre des morts* de l'Ancienne Égypte, l'autre de la tradition Sérère. On peut en effet constater des analogies et des points de rencontre passionnants.

L'autre trait qui caractérise la poésie négro-africaine, c'est la mélodie et d'abord sous la forme du chant, le chant polyphonique qui a résisté aux diverses invasions et colonisations, aux diverses influences. Le rythme s'affirme aussi, ajoute l'auteur, comme un élément caractéristique du poème nègre.

N'oublions pas, précise-t-il, que le mouvement de la négritude qui a vu le jour dans les années trente était, entre autres, une réponse à ceux «qui déniaient encore aux peuples négro-africains l'honneur d'avoir créé une poésie digne de ce nom, avec prosodie et métrique» (p. 130). Le plus étonnant, apprenons-nous c'est que Senghor découvre que la poésie négro-africaine existe alors qu'il est prisonnier dans un stalag. Pour en bien comprendre la métrique, révèle-t-il, il faut la comparer à la versification germanique. La découverte n'est pas mince. Comme quoi parfois la guerre peut favoriser la recherche fondamentale et le dialogue intérieur... À partir de cette découverte, Senghor ne doute plus que la polyphonie soit d'origine africaine, même si elle a essaimé au Maghreb et dans les fameux négro-spirituals et blues si chers aux Noirs américains.

L'auteur fait alors revivre la négritude et son humanisme en quelques belles pages qui nous transportent aussi bien en Haïti, aux États-Unis, qu'en France. Avec émotion, il insiste sur les précurseurs qui ont permis à ce mouvement de se définir. On peut être étonné de ne pas voir cité ici l'ouvrage critique de Lilyan Kesteloot, qui porte sur le mouvement de la négritude.

Senghor qui croit avant tout à la création, la plus essentielle des affirmations humaines, rédige après la guerre une *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*. Elle sera préfacée par Jean-Paul Sartre. Le poète de la négritude se considère alors volontiers comme socialiste libéral qui, précise-t-il, ne partageait pas la vision marxiste de nombreux étudiants des années trente. Encore aujourd'hui, il défend la négritude qui est d'abord culture avant d'être politique.

Depuis les indépendances, il s'étonne que quelques analystes aient cherché à démontrer que la poésie de la négritude était dépassée. Senghor ne partage pas leur point de vue puisqu'il constate que les poètes d'aujourd'hui développent des traits inhérents à la négritude comme : la brisure, la luxuriance des images et l'âpreté des sentiments.

Cette défense et illustration de la poésie du XX^{e} siècle à laquelle se livre l'auteur aurait fort bien pu s'appliquer aux arts plastiques, à la sculpture et à la peinture comme à la musique et à la danse.

Dans la conclusion de la troisième partie, Senghor affirme que le succès en France de l'art nègre ne peut être compris qu'à la condition de remonter à ce qu'il appelle la révolution de 1889. Il rend un hommage d'une sincérité absolue au génie français. Après l'Afrique, le poète célèbre la France de Bergson, de Claudel, de Rimbaud, de Teilhard de Chardin et de Louis de Broglie. Pour lui, la révolution de 1889 a consacré ce qui a permis à l'esprit humain de produire un rapprochement entre la France et l'Afrique. Senghor sait en dessiner les contours inoubliables. Il rappelle au passage que les artistes qui ont permis la révolution de 1889 ont redécouvert les arcanes de leur propre intériorité et spiritualité. À partir de cette date, on assiste précisément à la remontée de l'humanisme africain dont il a fallu affirmer la volonté créatrice contre l'effacement de la mémoire collective. Cet humanisme retrouvera un élan sans précédent lors du Premier festival mondial des Arts nègres qui eut lieu en 1964. André Malraux en avait été bouleversé.

Senghor n'a pas peur de déclarer son amour pour la France puisque sa dilection pour l'Afrique va de soi. En homme reconnaissant, il n'hésite pas à écrire : «En nous faisant découvrir avec nos qualités, nos faiblesses, la France d'abord, mais aussi les États-Unis d'Amérique, nous ont fait découvrir les vertus de la francité : l'esprit de méthode et d'organisation, et bien d'autres valeurs encore» (p. 153).

Après s'être penché sur la préhistoire africaine, s'être passionné pour la biologie et la culture et avoir exprimé sa relation avec le mouvement de la négritude, dans la quatrième partie, Senghor nous entretient de francité puis de francophonie dont il donne trois définitions synthétiques (p. 157). Après quoi, nous avons droit à un bref rappel historique de ce mouvement où il rappelle le rôle majeur du général de Gaulle qui, déjà dans son discours de Brazzaville, n'avait pas tu sa volonté de favoriser l'émancipation. Aujourd'hui encore, le courant gaulliste entretient des relations privilégiées avec les Africains...

Compte tenu des liens privilégiés qui existent depuis longtemps entre Africains et Français, il serait regrettable d'en arriver à une politique qui reposerait seulement sur le donnant, donnant. En cédant au goût du jour, c'est-à-dire à un excès de matérialisme, on ferait reculer le dialogue et la bonne volonté. Les nécessités de l'économie et de la technologie ne sauraient éliminer l'humanisme. Nous en sortirions tous appauvris.

Dans la quatrième partie, Senghor évoque de grandes figures : de Gaulle, bien sûr, mais aussi Hamani Diori, Bourguiba, Hassan II, Georges Pompidou, «mon meilleur ami en France et le plus fidèle». N'est-ce pas le même Georges Pompidou qui créa les conférences franco-africaines, lesquelles constituèrent en réalité les premiers sommets francophones?

Puis l'auteur arrive à la période contemporaine. Il ne cache pas qu'il trouve stériles les querelles des «grands Blancs» (Québec-Ottawa). En outre, il semble ne pas être fort convaincu que le Premier sommet ait nettement fait avancer les problèmes (encore qu'un peu plus loin à la page 185, il en souligne les aspects positifs). Comment, s'interroge-t-il, parler d'économie et de problèmes scientifiques si l'on n'a pas précisé avant la place de la culture? Senghor est persuadé qu'il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire, préciser d'abord les buts et les objectifs. Bref, ne pas mettre la charrue avant les boeufs : ne pas favoriser une économie tous azimuts qui

se développerait sans cadres et sans objectifs. Il est évident que Senghor nous livre là sa vision personnelle. Il en existe d'autres.

Un peu plus loin, l'essayiste revient à la charge en précisant que la francophonie ne saurait être enracinée que dans la francité culturelle d'abord. Il confie que, pour lui, le français s'affirme comme le grec des temps modernes, c'est ce qui explique que l'anglo-américain ait mis huit siècles pour le remplacer dans les communications internationales.

L'auteur ajoute qu'en ce moment, les États-Unis redécouvrent les vertus du latin, du grec et du français surtout d'ailleurs, depuis que l'on parle de francophonie. Senghor l'Africain nous donne ici une leçon éblouissante sur les qualités respectives de ces trois langues originelles. Il rappelle notamment que les deux tiers des mots anglo-américains viennent du français, du latin ou du grec. Précisons que les autres auteurs n'ont pas vraiment abordé cette question.

Or, n'oublions pas que l'apport majeur du grec à la francité n'est pas tant dans le vocabulaire que dans la syntaxe. Il en découle que l'apport de la francité repose justement sur la syntaxe de subordination qui la différencie de la syntaxe de coordination et de juxtaposition inhérente aux langues africaines.

Ce préambule fait, Senghor en profite alors pour fixer les buts de la francophonie avant d'en proposer le cadre politique. «C'est que dans la pensée française, la culture, c'est-à-dire la création ou l'esprit d'une civilisation, est la condition sine qua non, mieux, le facteur le plus efficace du développement scientifique et technique, partant, économique et social» (p. 173) insiste-t-il. Je suis d'accord avec l'auteur, mais encore faut-il que cette approche dite culturelle soit partagée par le maximum de personnes. Est-ce que l'évolution actuelle va dans la direction proposée par Senghor? On peut hélas! en douter. Certes, la culture s'inscrit au coeur du développement, mais elle ne doit pas non plus être un frein, un

masque, un obstacle et occuper une dimension où elle n'a pas sa place. Avant tout, elle doit être création et incitation, ce qu'elle n'est pas toujours, ce qu'elle n'est pas assez. Elle ne saurait entraver le travail des techniciens, des hommes de terrain, mais plutôt, devrait les stimuler, les éclairer.

Senghor est catégorique : «Les problèmes économiques de la francophonie seront conditionnés par la solution humaniste des problèmes culturels» (p. 175). Idéalement, il a raison. Mais est-ce que la formation de base des différents agents francophones permet de fonder d'aussi grands espoirs? L'A.U.P.E.L.F ou l'A.C.C.T n'ont-elles pas connu de graves crises, à bien y penser beaucoup plus humaines que monétaires?

L'approche française de la vie et du monde apparaît bonne à condition que les élites des autres peuples francophones soient toujours sensibles à de tels appels et que la France transforme les promesses en action véritable. L'intimité française recherchée par beaucoup est en effet au coeur du devenir du monde francophone. Elle ne saurait cependant répondre de tout.

Si la France donne, elle doit à son tour recevoir. Pour entrer de plain-pied dans le dialogue des cultures, encore faut-il connaître le point de vue des Africains, des Québécois et ceux des francophones des autres régions du monde. Parfois, ces points de vue dorment dans les dossiers et ne profitent qu'à un petit noyau de responsables, de politiques et de chercheurs.

Les francophones ont surtout besoin de voyager, de prendre l'air du large et de multiplier les échanges afin d'éviter d'être confinés dans des espaces restreints.

Espérons qu'à Dakar, la curiosité et l'amitié, ces qualités fondamentales, ont retenu davantage l'attention de tous, que l'intérêt bien calculé de chacun.

De Gaulle espérait, si l'on en croit le rapport Jeanneney publié en 1963, que la France serait enrichie par les

autres pays francophones. Il exprimait la réalité de la culture française si soucieuse d'universalité. «C'est là une idée empruntée à Pierre Teilhard de Chardin qui dans une vision prophétique du monde, nous présentait les différentes civilisations humaines multipliant leurs échanges dans un dialogue réciproquement fécondant pour aboutir à la civilisation de l'universel», (p. 177) rappelle l'auteur. Aussi faut-il espérer que le monde francophone en marche, s'inscrive de plus en plus au coeur du donner et du recevoir.

Savons-nous suffisamment ce que l'Afrique a apporté à la France et au reste du monde? Ne serait-il pas temps de mieux le reconnaître? Ne peut-on pas déplorer l'affaiblissement des subventions en faveur des échanges culturels dans le monde francophone? Ces échanges sont pourtant essentiels pour développer une meilleure compréhension. Cet affaiblissement découle du flou des objectifs et du saupoudrage de projets qui desservent la volonté de coopération, croit l'auteur.

Senghor entend défendre l'apport de l'Afrique en France notamment dans les domaines des arts plastiques, de la musique et de la poésie. Par exemple, le rayonnement d'un Maurice Béjart, dont le père était un métis franco-sénégalais, lui apparaît considérable.

Toujours mû par un souci d'efficacité, l'auteur présente les grands organismes de la francophonie (p. 179), qui, sauf la Fondation Internationale pour les échanges culturels, existent déjà même s'ils n'ont pas encore atteint leur vitesse maximale. Il ne cache pas qu'il voudrait que la francophonie devienne le modèle et le moteur de la civilisation de l'universel. Pour cela, le rôle de la France apparaît comme vital, mais encore faut-il qu'elle accepte pleinement de le jouer (p. 180). De la page 181 à la page 185, Senghor n'hésite pas à décrire les objectifs de ces différents organismes. Il s'intéresse surtout, comme on l'imagine, à la Fondation Internationale pour les échanges culturels.

Après cinq années de vaches maigres, où l'on a surtout mis en avant des projets (certains ont été réalisés) économiques, souvent en confinant le culturel dans des espaces étriqués, ne serait-il pas grand temps de favoriser une révolution culturelle au sein de la francophonie? Cette révolution, je le précise, pourrait s'appeler justement celle de 1989, année du sommet de Dakar. Elle viendrait compléter les deux précédentes révolutions, celles de 1789 et de 1889 et stimulerait les esprits favorables à un monde vraiment universel.

Senghor ne semble pas être convaincu (il suffit de lire la page 185) que les deux premiers sommets aient nettement fait avancer la réalisation de la francophonie. Au regard d'aujourd'hui, on peut s'étonner que les essayistes, sauf peut-être Jean-Marc Léger, qui a vu de près «la querelle des grands Blancs», n'aient pas davantage souligné le retard pris par le mouvement francophone dans les années 70. Le septennat giscardien, les querelles entre Canadiens et les difficultés économiques en Afrique et dans le monde expliquent en partie seulement un tel retard. Comment le combler? N'a-t-on pas voulu mettre les bouchées doubles, mais sans pour autant employer des moyens humains suffisants dans les années 80? N'oublions pas qu'une entreprise de ce genre ne saurait être accomplie uniquement avec un arsenal technologique.

Senghor sait être un habile diplomate lorsqu'il traverse les territoires de la cohabitation. Il se félicite du travail accompli aussi bien par Michel Aurillac que par Stélio Farandjis. En outre, il en profite pour défendre son projet de latinophonie. En effet, il ne croit pas que la francophonie seule puisse assez peser dans le monde. Elle doit, pense-t-il, s'insérer dans un ensemble plus vaste qui accueillera toutes les nations soucieuses de continuer à utiliser une langue néo-latine ou issue du grec. Il rejoint ici la vision d'un Philippe Rossillon. Il sait – d'autres essayistes l'avaient déjà souligné – que si la France ne s'efforce pas de favoriser un certain nombre de langues que l'auteur énumère à la page 186, l'avenir de la francophonie risque d'être compromis.

Précisons que Senghor ne s'oppose en rien à l'anglais. Il s'inquiète seulement de la force économique, militaire et politique de cette langue. Il considère que face à l'anglo-américain, le français a sa place grâce, entre autres, à sa richesse, à sa logique et à sa syntaxe. L'essayiste aurait peut-être pu développer davantage ce passage...

Comme bien d'autres auteurs, il pense que la langue française peut tenir mais à la seule condition que les Français, eux-mêmes, ne se détournent pas de leur langue et exigent qu'elle soit utilisée à l'ONU et dans les organismes spécialisés. Bref, Senghor énonce quelques règles que tous les responsables francophones, les Français en tête, auraient intérêt à lire, à relire et surtout à retenir (p. 195-196).

Senghor a raison de conclure cette partie en insistant sur l'importance de la création si vitale pour l'essor de la francophonie. C'est justement tout le domaine créatif et visionnaire qui semble en ce moment en perte de vitesse au sein du mouvement francophone. Ce ne sont pas les bureaucrates, indispensables par ailleurs, qui inciteront les créateurs à aller de l'avant.

Venons-en à la cinquième et dernière partie qui englobe la conclusion générale. Elle s'intitule «La révolution de 1889 et la civilisation de l'universel». Comme on l'aura vite compris à la lecture du titre, Senghor nous offre une belle synthèse.

En entrant à l'Académie française, il savait, confie-t-il, que certains en Afrique le lui reprocheraient. S'il a accepté l'invitation, c'est qu'il a voulu que négritude et francophonie se retrouvent en toute convivialité, en toute universalité. Universalité de l'Académie que confirment les lauréats – un Libanais et un Japonais – des deux premiers grand prix de la francophonie.

Bref, le livre de Senghor occupe une place privilégiée parmi tous les essais que nous avons examinés. C'est en effet l'un des plus ouverts sur les réalités mondiales. Même si plusieurs essais comme ceux de Viatte, de Broglie,

Beaucé, Léger – j'en oublie certainement – illustraient à merveille la francophonie, ils l'illustraient parfois un peu comme des voyageurs de passage, alors que Senghor l'illustre, lui, comme un Africain plongé dans le «pays natal» pour reprendre une formule chère à Aimé Césaire. Et ce «pays natal», c'est un continent. À la raison hélénique, à la raison cartésienne, il ajoute une autre sagesse, celle des peuples noirs qu'il a si bien su réhabiliter.

Au passage, l'auteur se plaît à rappeler quelques grands noms qui ont été à l'origine de la civilisation humaine (p. 206), avant d'analyser en détail cette fameuse «révolution de 1889». Il s'agit en fait, du retour des matérialistes vers le spirituel. Dans une telle recherche si essentielle, *Une saison en enfer* de Rimbaud, apparaît comme le texte capital. L'auteur rapproche ici la poésie négro-africaine de celles de Rimbaud et de Claudel. Après avoir insisté, on s'en souvient, sur les ressemblances entre la poésie négro-africaine et allemande – l'un n'empêche pas l'autre – il souligne ici l'influence de la poésie africaine sur les surréalistes et en même temps insiste sur le rôle de poètes comme Apollinaire, Cendrars et Tzara pour acclimater le modèle nègre en Europe. Phénomène passionnant, Senghor porte Tzara aux nues, un auteur qui fut si souvent décrié. «Nous avons donc reconnu la négritude dans le style surréaliste de Tzara et de ses compagnons» (p. 218), dit-il.

Il se peut que le lecteur trouve qu'il y ait quelques répétitions dans ce chapitre qui porte sur la révolution de 1889, sur les négro-américains et sur la polyphonie, mais l'auteur le fait exprès : il veut en effet amplifier le message, le rendre océanique à la façon d'un Saint-John Perse. Peut-être y a-t-il aussi dans cette cinquième partie, une avalanche d'idées neuves qui auraient donné matière à une sixième partie ou plutôt matière à un nouveau livre (je songe aux propos sur Maurice Béjart; sur le peuple basque; sur les peintres qu'il aime). Phénomène passionnant, ce livre plutôt assez technique au départ, s'allège au fur et à mesure des chapitres pour

exprimer la quintessence culturelle à laquelle croit si vivement Senghor, et ce, pour notre plus grand plaisir.

Ce qui finalement se dégage d'un tel livre, c'est un univers neuf comble de compréhension. Senghor, l'académicien français, incarne d'abord l'Afrique. Grâce à lui, elle apparaît inaltérable. Grâce à la magie du verbe, elle devient prodigieusement présente dans son passé et s'inscrit avec force dans une modernité retrouvée. Tout ce qu'il dit sur le métissage est essentiel et devrait faire réfléchir les fanatiques de la race. L'exemple de Maurice Béjart symbolise à merveille les échanges concrets, les mutations mélodieuses et les partages généreux. Comme l'esprit, le sang à son tour fonde de nouvelles réalités. Félicitons l'auteur de ne pas avoir tu les secrètes pulsations du sang humain, véritable temps humain...

Que de pistes à découvrir dans ce livre généreux! Ce que Senghor l'Africain exprime, il me semble qu'un Américain ne saurait l'exprimer de la même manière. N'oublions pas qu'au coeur de toute réalité francophone vibre la notion d'échange culturel. Le moment ne serait-il pas venu pour la France et les pays francophones en ce 200e anniversaire d'une révolution qui a secoué l'Europe, d'encourager la jeunesse francophone à fuir les espaces clos pour épouser les réalités d'un vaste monde? C'est aussi bien en France que dans les pays francophones qu'une pléïade d'esprits volontaires enracinée dans le réel doit participer à la création d'un espace concret.

Pour réussir, précise l'auteur, les francophones doivent éviter les pièges tendus par leurs concurrents. Dans ce passage, Senghor aurait pu être plus clair. Pense-t-il ici aux Américains, aux Allemands ou aux Scandinaves? Je ne sais trop. De façon assez ambiguë, il ne cache pas le dynamisme des Américains, qui, dans quelques décennies, seront une nation modèle parce que métisse : «Ils auront réalisé comme nous le souhaitons dans la francophonie, non pas le modèle nègre, mais mieux, l'humanisme de l'universel» (p. 233), confie-t-il. Avouons que la conclusion de ce livre magnifique de Léopold Sédar Senghor est un peu énigmatique. Peut-on y voir décrit symboli-

quement l'échec de la francophonie? Que veut-il exactement nous dire? Probablement, que c'est le moment où jamais pour les francophones d'aller de l'avant et d'agir car, sinon, les Américains étendront davantage leur puissance uniforme.

Dans l'histoire de la francophonie, les historiens de demain distingueront-ils un avant Dakar et un après Dakar? Reconnaissons que l'Africain comble de sagesse qui se nomme Senghor n'engage pas l'avenir. Il le souhaite surtout le meilleur possible pour les francophones mais ne dissimule pas que pour y parvenir, il faut mettre les bouchées doubles. En sommes-nous capables?.

Les résultats du sommet de Dakar pourraient bien nous obliger à voir la réalité définitivement en face. Ce livre d'un fin lettré, d'un homme de vaste culture, dont l'originalité n'est plus à démontrer, arrive au moment où l'heure de vérité sonne pour les francophones.

Soyons vigilants, puissants et ardents à défendre notre cause commune. Après tout, Senghor, «*Cette mémoire pour demain*», ne dit pas autre chose.

Conclusion

De René Étiemble à Léopold Sédar Senghor, nous avons exploré cet espace francophone qui depuis 23 ans a subi plusieurs mutations. Si, dans les années 60, Étiemble s'élevait, non sans raison, contre l'américanisation du vocabulaire, il oubliait peut-être de préciser que les Français auraient dû penser à adapter leur langue au monde moderne. Quoi qu'il en soit c'est un livre courageux, décapant, excessif, qui énonce quelques vérités. En revanche, celui de Gérard Tougas, cet américain de langue française, fait preuve de défaitisme. Il croit avant tout au rêve américain et au déclin irréversible de l'Europe et de la France. L'évolution a prouvé qu'il s'est en partie trompé et qu'il n'a pas compris le renouveau français et québécois. Sa vision, intéressante au demeurant, reflète la montée de l'américanisation au Québec. Tougas représente un courant de pensée assez fort qui favorisait l'expression d'un nationalisme ambigu.

Peu de temps après, Auguste Viatte offrait une synthèse remarquable de ce monde francophone. Cet essai s'affirme comme le premier livre vraiment savant sur la francophonie et ce à la fin des années 60. L'essai de Michel Guillou et Arnaud Littardi permettra dix-huit ans après, en 1987, de mesurer le chemin accompli, mais laissera de côté un pan humaniste présenté de façon exceptionnelle par Auguste Viatte. La qualité de son livre qui demeure aujourd'hui encore un document important, permet de constater la faiblesse des essais francophones dans les années 70 et au début des années 80. Il faudra attendre les ouvrages de Gabriel de Broglie et Thierry de Beaucé publiés respectivement en 1986 et 1988, pour renouer avec une francophonie foisonnante et luxuriante. D'une certaine façon, les deux auteurs actualisent le livre de Viatte, lequel, en son temps, proposait une stratégie. La France de 1969 n'a visiblement pas assez tenu compte de la richesse alors inhérente au monde francophone. Ce qui explique le retard pris par le mouvement francophone dans les années 70.

En 1979, le livre de Philippe Lalanne-Berdouticq insistera lui aussi sur le potentiel de la langue française si chère à Étiemble. L'auteur propose en effet de défendre la cause de la langue française afin qu'elle s'impose en Europe. Il en montre les atouts et les faiblesses. Comme nous l'avons constaté, ses propositions ne triompheront pas.

En 1983, à son tour, Xavier Deniau présente un tableau de la francophonie. S'il est plus actualisé, il recèle moins de richesses que celui de Viatte. Bref, la cause du français et celle de la francophonie semblent avoir perdu bien du temps de 1969 à 1983... Encore que, durant cette période, des signes de maturation apparaissent mais de façon désordonnée.

Dans son livre, Deniau enregistre plus qu'il n'analyse. Grand prêtre de la francophonie, il veille sur elle et sur le mouvement associatif dont il protège l'évolution. En vérité, il est clair que ce qui manque à la francophonie en 1983, c'est une stratégie mondiale adaptée à notre temps. Pour Deniau, qui a le mérite de relancer le mouvement, francophonie et économie ne vont pas vraiment ensemble, même s'il s'éveille timidement et éveille à l'idée d'une francophonie plus économique. C'est ne l'oublions pas trois ans après la parution du livre de Deniau que le premier sommet de Paris (1986) aura lieu.

Dans son essai, Jean Duché, lui aussi, à sa façon, s'affirme comme un prêtre au service de la langue française. Il s'agit d'un témoignage précieux qui rappelle la grandeur de la civilisation française. Pessimiste, l'auteur semble l'être. Mais n'oublie-t-il pas que pour vivre, il faut avant tout s'adapter?

Si l'auteur analyse avec brio l'histoire de la langue française, il n'explique pas vraiment son déclin relatif au XX^{e} siècle. Sur la francophonie – nous sommes en 1985 – il disserte peu. On a comme l'impression qu'avec Duché une certaine vision du monde tire sa révérence juste avant que n'apparaisse une nouvelle vague d'essayistes, celle qui gravite autour du premier sommet.

À partir de ce moment-là (1986), les réactions fusent notamment grâce à Philippe de Saint Robert qui fustige l'indifférence française. Il «parle vrai» et décrit le climat délétère qui règne au sein de l'administration française sur les questions francophones. Il dénonce à la fois certains journalistes et des serviteurs de l'État qui trahissent la cause qu'ils sont censés défendre. C'est un livre tonique qui invite à la résistance. Un constat revient souvent : «Les Français ne s'aiment pas assez». Cet essai renoue avec quelques idées d'Étiemble. Trois ans après Deniau, Saint Robert défend nettement le point de vue de la francophonie mais à partir d'une position française revue et corrigée.

La même année, Gabriel de Broglie explore à son tour des aspects plus variés de l'espace francophone. Plus nous nous enfonçons au coeur des années 80, plus il devient évident qu'un ensemble francophone interne et externe veut s'affirmer autrement. Le livre très fouillé de monsieur de Broglie renoue avec la large vision universelle de Viatte, dessine un portrait nouveau du monde francophone et propose une thérapeutique. Il tente, comme Viatte l'avait fait en son temps, d'offrir une vision globale de l'avenir de la langue française. Après les amères constatations de Saint Robert, De Broglie fait preuve de plus d'optimisme. La vision n'est plus centro-française comme celle de Saint Robert, mais davantage francophone. C'est un témoignage mûri qui annonce un nouveau départ en faveur de l'édification d'une francophonie plus moderne. Pour lui, la bataille francophone peut être gagnée. Il aligne ses forces. C'est nouveau.

Après les essais de ces deux auteurs, d'autres livres – ils sont de plus en plus nombreux – bousculent sur leur passage bien des idées reçues. En tête caracole l'essai de Claude Hagège (1987) qui pourfend une fois pour toutes, du moins s'y emploie-t-il avec ardeur, la thèse d'Étiemble. Sa vision ne manque pas d'originalité. Comme De Broglie et plusieurs autres essayistes, il veut réagir, contre-attaquer et ne pas défendre seulement une réalité bien plus évolutive qu'on veut souvent le croire.

Ce livre enterre l'anti-américanisme que l'on trouve surtout chez Étiemble. Plus que ses prédécesseurs, Hagège affirme que s'il n'y a pas de construction économique, la francophonie aura bien du mal à se développer. Comme presque tous les autres auteurs, il pointe du doigt les médias et la presse qui favorisent la pénétration anglo-américaine. En effet, pour lui, la langue française se porte plutôt bien. En revanche, ce sont les locuteurs français qui, eux, ne vont pas si bien. En fait, il semble qu'une lutte oppose les élites nationalistes aux élites pro-américaines en France et dans divers pays francophones. Cet essai d'Hagège témoigne d'une véritable maturation de l'intelligence française face à son avenir. En proposant, entre autres, plusieurs chemins d'action pour ouvrir la France à la fois sur le monde francophone et sur l'Europe, il encourage également – c'est nouveau – la création d'une «patrie francophone».

La même année, toujours en 1987, paraît le livre de Jean-Marc Léger. On sait que l'auteur a une connaissance profonde du monde francophone. C'est un homme d'institution. En cela, il se rapproche de Xavier Deniau. À son tour, il regrette que les médias ne défendent pas plus le français et insiste sur le rôle essentiel de la jeunesse pour bâtir la francophonie. Assez proche de la vision d'un De Broglie. Léger s'inscrit cependant plus que lui au coeur de la périphérie francophone. Un dialogue entre les deux auteurs serait hautement souhaitable. Il ne cache pas que l'avenir de l'espace francophone passe par l'Afrique. L'auteur a raison de le rappeler au moment où la France est obnubilée par l'Europe.

Moins optimiste cependant qu'Hagège et que De Broglie, plus proche de certaines vues de Saint Robert, Léger pense que l'irréversible francophone n'est point encore advenu. Pour lui, le défi à relever repose sur la formation, l'information et le dialogue des cultures. Homme soucieux de dialogue véritable, il aimerait que les francophones mûrissent enfin et préparent avec davantage d'acharnement leur avenir.

Ce livre, le plus philosophique de tous ceux que nous avons étudiés, n'est pas exempt de nostalgie comme chez Duché. Il exprime aussi de la méfiance à l'endroit de l'économie un peu comme Deniau. On ne sent peut-être pas assez l'aspect vivant du vécu de la francophonie, aspect si cher à Viatte, de Broglie et Beaucé.

À mon avis, ce livre témoigne de la fin d'une époque, celle de la francophonie des temps héroïques. Il n'en propose pas moins d'aller de l'avant. Précisons que Jean-Marc Léger apparaît comme un maître possible de cette nouvelle «patrie francophone» dont parlera Thierry de Beaucé et que Hagège souhaite voir créer.

En 1987, le sommet de Québec est terminé. C'est alors qu'une autre vague d'essayistes francophones apparaît. Le premier, Thierry de Beaucé, ouvre le bal avec un livre stimulant. D'emblée, il ne partage pas les lamentations des Cassandre sur le prétendu état désespéré de la langue française. Il veut absolument que l'on adapte le français au monde moderne. En cela, il est proche de Hagège, de Broglie et Léger. Selon lui, il faut que l'on regarde le monde francophone «autrement» et que l'on mette en place une nouvelle grille de déchiffrement. À nous de relire l'histoire. Bref, Beaucé propose une nouvelle prise de conscience française et francophone. Comme Saint Robert, il poursuit le dialogue en parlant vrai. On peut noter au passage l'originalité de ses propos sur la colonisation en Afrique. En outre, il souhaite que l'on distingue bien la place de la culture française – sans la minimiser – et celle des autres cultures francophones. En fait, il propose un nouveau contrat, «une nouvelle entente» entre les francophones. Il croit que la France ne progressera que si elle s'ouvre davantage sur l'espace francophone. Aussi, l'avenir est-il ouvert. À toutes les parties de coopérer pour que «l'entente francophone» puisse vivre concrètement.

En 1988, juste après l'essai de Thierry de Beaucé, celui de Michel Guillou et Arnaud Littardi paraît. Il est solide, bien structuré et comble de propositions. Il s'agit d'un livre de techniciens non exempt de générosité cependant.

Les deux auteurs veulent une francophonie active et offensive, forte d'un vécu exprimé. Cet essai insiste beaucoup plus que les autres sur l'économie et souhaite une alliance entre l'Europe, la France et l'Afrique, ce qui est nouveau. On peut cependant regretter que ce livre très axé sur la France, l'Europe et l'Afrique ne fasse presque pas intervenir le Québec-Canada, la Suisse et la Belgique. Le monde francophone doit en effet être ouvert à tous s'il veut vivre et se développer...

Le dernier livre examiné, celui de Léopold Sédar Senghor (1988) est un témoignage admirable en faveur du dialogue des cultures. Il décrit en effet l'extraordinaire passé de l'Afrique et la volonté de ce continent de se tourner vers l'avenir. Ne serait-il pas temps de mieux le reconnaître?

Cet essai de Senghor, sorte de testament, de «mémoire pour demain» s'affirme comme l'un des plus ouverts sur les réalités mondiales. Ce qui se dégage d'un tel livre, c'est un univers de compréhension. Père, avec quelques autres, de la francophonie moderne, il souhaite que les francophones aillent de l'avant, mais sans laisser de côté l'humanisme. N'oublions pas que la vie même de Senghor apparaît comme un exemple étonnant des pouvoirs du dialogue des cultures.

Parmi tous les livres, que nous venons d'analyser, celui de Senghor forme un témoignage unique. Il nous exhorte à ne pas nous arrêter en chemin...

On ne sait pas toujours que, bien plus que l'anglais ou le français, au moins deux langues internationales gagnent du terrain dans le monde : il s'agit de l'espagnol et du portugais. Elles le doivent à l'immensité de leur domaine géographique, à la masse et au dynamisme démographique de leurs locuteurs, et au fait qu'elles soient pour les neuf dixièmes de ces locuteurs, des langues maternelles, ce qui n'est pas le cas, précisons-le, pour l'ensemble français.

Selon cette perspective, on comprend alors pourquoi le destin du français apparaît aujourd'hui incertain et surtout ambigu. Les essayistes ont presque tous insisté

sur cette ambiguïté. Aussi, le 3e sommet de Dakar montre-t-il clairement que les Français et les francophones souhaitent resserrer leurs liens. Longtemps fort d'un héritage historique considérable, le français a aujourd'hui perdu de la puissance en terme absolu à cause du dynamisme de nombreux pays. Comme on l'a noté, il doit avant tout s'adapter, trouver une énergie moderne en lui et favoriser le partage de nouvelles réalités entre les francophones.

N'oublions pas que si l'influence des francophones dans le monde a fléchi jusqu'en 1960, depuis elle s'est remise à progresser, grâce, entre autres, à l'énorme poussée démographique du Maghreb et du continent noir. En outre, à partir des indépendances, dans certains pays, les progrès de l'enseignement ont été fulgurants...

Il n'en demeure pas moins qu'une épée de Damoclès pèse sur l'ensemble francophone puisqu'en Afrique le français n'est pas la langue maternelle. Aussi, le Maghreb apparaît-il comme une zone clef à surveiller. On peut se demander si, d'ici 20 ans, l'évolution sera favorable au devenir francophone dans cette région. Et comme trois arabes sur quatre sont des Africains et un Africain sur trois est arabe, on n'imagine pas assez de quel poids l'ensemble arabe pèse et pèsera sur la francophonie. 36 % des populations des 35 pays francophones qui ont participé au premier sommet appartiennent au monde musulman, soit 105 millions sur 290 millions[1].

Et quand on pense que certains considèrent aujourd'hui l'arabe comme une langue rare en France! Il devraient savoir que c'est la 2e langue parlée en France. Bref, le glacis maghrébin mérite non seulement d'être surveillé mais encore fortifié.

Dans l'ensemble, les essayistes ont bien montré que les francophones ne connaissent pas toujours leurs atouts. Savent-ils qu'ils peuvent compter sur 25 millions d'allo-

---

[1] *Maghreb et francophonie*, Paris, Economica, 1988 (voir p. 55).

phones répartis dans de nombreux pays, sur des dizaines de milliers de professeurs et sur des centaines de lycées et d'écoles? On n'en a pas toujours l'impression...

Pour que les francophones relèvent les nombreux défis, il faut que la France continue d'être une puissance économique de bon niveau et que le français soit une langue dominante dans les institutions européennes, qu'il poursuive son expansion en Afrique du Nord et en Afrique noire, qu'il reprenne en même temps de l'ampleur en Amérique et qu'il retrouve une certaine influence en Asie.

Léopold Sédar Senghor a mille fois raison d'insister sur le fait que les francophones doivent apprendre d'autres langues étrangères que l'anglais. N'est-il point excessif qu'en France 87 % des enfants scolarisés dans le cycle secondaire apprennent l'anglais? Cela joue contre le français. Aussi, les francophones auraient-ils intérêt à apprendre davantage l'espagnol, l'italien, le portugais, l'allemand, l'arabe, le russe, le chinois et les langues africaines.

Nul doute que la francophonie politique et culturelle a fait depuis 20 ans des progrès non négligeables; le temps semble donc venu pour que les francophones d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'ailleurs resserrent leurs liens.

Si les francophones veulent réellement progresser, il serait temps qu'ils agissent en utilisant les méthodes adaptées à notre temps et qu'ils sortent des sentiers trop battus par la coopération traditionnelle. Sommes-nous capables ou non de fortifier l'esprit francophone et de développer le corps francophone? De l'avis de la plupart, le monde francophone vaut mieux que ce que nous lui avons donné jusqu'à présent.

N'oublions pas que les langues, contrairement à ce que certains croient parfois, ne meurent pas comme un être vivant, elles vivent plutôt comme un principe vital. Le français, comme les autres langues d'ailleurs, est emporté par la grande loi de l'irréversibilité de l'histoire.

Les Québécois et les Canadiens ont notamment compris qu'un des plus importants défis pour les francophones du monde entier consistait à mettre en place des réseaux d'information scientifique, des techniques de diffusion et d'information scientifiques grâce aux moyens fournis par la télématique, les micro-fiches, les vidéodisques et les revues.

«S'il existe une circulation de l'information scientifique et technique issue de l'archipel francophone, elle se développe cependant en suivant de près ou de loin l'évolution des technologies nouvelles qui, elles, doivent sans cesse s'articuler sur la circulation mondiale où domine l'anglais, d'où la difficulté de mettre au point un micro-réseau francophone sur un macro-réseau anglophone. Certains problèmes développés par le macro-réseau ne peuvent pas passer, affirment certains experts, dans le micro-réseau. Cela reste à vérifier. Même si leur position se révèle difficile, les francophones ne doivent pas abdiquer, mais plutôt essayer de trouver des solutions originales et favorables à leur développement, sinon ils risquent de rester à jamais les membres d'un micro-réseau, c'est-à-dire confinés dans un nouveau provincialisme...» écrivions-nous en 1987[1].

Aussi les francophones ne devraient-ils pas hésiter à occuper la place qui leur revient de droit dans un contexte linguistique mondial en pleine ébullition technologique. De nombreux travaux témoignent de l'effort de certains, par exemple au Québec, dans le domaine de la terminologie[2].

Un autre atout pour le français dans le monde, c'est la France, une puissance industrielle qui compte et dont «le

---

[1] Axel Maugey, *La francophonie en direct*, tome II, L'espace économique, Québec, Documentation du Conseil de la langue française, 1987 (p. XIV).

[2] *Inventaire des travaux en cours et des projets de terminologie*, Québec, A.C.C.T. et Office de la langue française, 1988.

vocabulaire scientifique et technique, notamment, suit à peu près le train du progrès» rappelle Philippe Rossillon[1].

Le français, répétons-le, a aussi l'avantage d'être implanté sur les cinq continents, encore que, soyons lucides, il batte de l'aile dans certaines régions. Son avenir est-il définitivement assuré en Amérique? Même le Québec, le seul État riche et vaste de la région, souffre d'une grave crise démographique. Si cela continue, à moyen terme un risque de louisianisation n'est pas à écarter. Ce serait évidemment le scénario le plus pessimiste. La réalité apparaît encore plus grave en Asie, où il reste seulement des traces de français. Dans le Pacifique, des îlots français s'accrochent mais est-ce suffisant?

Précisons que sans une stratégie à la fois mondiale et régionale, le français aura, selon l'avis de plusieurs experts, beaucoup de mal à se maintenir, à progresser et à s'affirmer.

C'est Gabriel de Broglie qui, dans son livre, imagine quatre scénarios possibles pour le français. Le premier permet à l'anglo-américain de dominer; le second voit le français s'amenuiser mais s'appuyer sur des îlots de résistance; dans le troisième, le français maintient ses positions; dans le quatrième, il se redresse, se consolide : «il trouve par sa vitalité et son unité un rayonnement nouveau dans l'espace laissé libre par le laxisme et la division de l'anglo-américain, sa vocation de langue de transfert des cultures s'affirme» (p. 267).

«Le destin du français dépend de l'intelligence et de la continuité dans l'action, qualités assez rares dans le gouvernement des hommes» (p. 141), confie un autre essayiste, Philippe Rossillon.

---

[1] Philippe Rossillon (sous la direction de), *Un milliard de latins en l'an 2000*, Paris, L'Harmattan-Union-Latine, 1983,(p. 139).

«La langue française a un avenir où la France ne suffit plus. Pas même l'horizon européen. Universelle – si elle l'est – c'est justement parce qu'elle ne relève plus d'une puissance tutélaire et qu'elle vague ailleurs à ses destins» (p. 248) rappelle Thierry de Beaucé.

«Allons, faisons malgré tout le pari de cet optimisme tragique dont parlait Emmanuel Mounier, pour le salut des générations futures, dont nous sommes comptables, comme le furent du nôtre toutes celles qui nous ont précédés» (p. 192), souhaite Jean-Marc Léger.

«Au troisième sommet de la francophonie les chefs d'État devront donner à l'organisation son cadre politique... Je préciserai : sa constitution, à la française, encore une fois, parce qu'à l'échelle de l'universel» (p. 234) conclut le président Léopold Sédar Senghor.

Souhaitons donc que le troisième sommet francophone qui s'est tenu à Dakar signifie un ressourcement, un enracinement et un épanouissement pour tous les francophones du monde; une fête concrète qui débouchera sur une véritable stratégie mondiale et régionale; et une fête du coeur aussi, car sans lui, nous ne saurons pas comment donner ni comment recevoir.

Ne rejetons pas les Minitel, ni les Canadair, ni le T.G.V., ni le cacao, ils sont terriblement utiles, mais apprenons surtout à nous apprivoiser, à nous unir, à grandir ensemble afin de dépasser nos égoïsmes respectifs. La francophonie s'éveille, tant mieux! mais n'oublions pas qu'elle a déjà un passé.

À présent, souhaitons-nous vraiment construire son avenir? Toute la question est là. Allons-nous bâtir ensemble avec intelligence, avec coeur, et avec un souci permanent du concret une véritable «entente francophone»?

Les essayistes étudiés ici nous ont proposé de nombreuses idées, de nombreux projets sans taire les difficultés qui nous attendent. À nous d'aller de l'avant.

Deux cents ans après la Révolution française, le français a apporté son humanisme à l'Afrique qui le lui a bien rendu. Le mot de la fin appartient au président Léopold Sédar Senghor qui nous invite à nous engager plus profondément en faveur d'un dialogue francophone et ce à tous les niveaux. Écoutons-le. Souhaitons que 1989, année du bicentenaire de la Révolution française, soit à la fois l'année de la générosité et de l'adoption d'une stratégie mondiale, cohérente et pleine de possibilités...

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE SUR LE FRANÇAIS ET LA FRANCOPHONIE

ABOU, Sélim, *L'identité culturelle*, Paris, Anthropos, 1981.

AURILLAC, Michel, *L'Afrique à coeur*, Paris, Berger-Levrault, 1987.

BAGGIONI, Daniel, *Francophonie et multiculturalisme en Australie*, Paris, L'Harmattan, 1988.

BALIBAR, Renée, *L'Institution du français, essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, P.U.F., 1985.

BALIBAR, Renée et D. LAPORTE, *Le français national*, Paris, Hachette, 1974.

BEAUVAIS, Robert, *L'hexagonal tel qu'on le parle*, Paris, Hachette, 1970.

BÉGUIN, Louis-Paul, *Un homme et son langage*, Montréal, L'Aurore, 1977.

BÉGUIN, Louis-Paul, *Problèmes de langage au Québec et ailleurs*, Montréal, L'Aurore, 1978.

BÉNICHOUX, R., *Le guide pratique de la communication scientifique*, Paris, G. Lacharité, 1985.

BÉNOIST-MÉCHIN, Jacques, *Un printemps arabe*, Paris, Albin-Michel, 1974.

BERQUE, Jacques, *Arabies*, Paris, Stock, 1978.

BIARNES, Pierre, *Les Français en Afrique noire de Richelieu à Mitterrand*, Paris, Colin, 1987.

BLANCPAIN, Marc, *Lumières de la France, le français dans le monde*, Paris, Calmann-Lévy, 1967.

BLANCPAIN, Marc et André REBOULLET, *Une langue, le français aujourd'hui dans le monde*, Paris, Hachette, 1976.

BOSTOCK, William, *Francophonie, organisation, coordination, évaluation*, Australie, River Seine Publication, 1986.

BOURGI, Albert, *La politique française de coopération en Afrique : le cas du Sénégal*, Abidjan, Nouvelles-éditions africaines, 1979.

BOUTHILLIER, G., J. MEYNAUD *Le choc des langues au Québec 1760-1970*, Montréal, P.U.Q., 1972.

BRIÈRE, Éloïse, Judith FROMMER, Barbara WASHINSKY, *La France et la francophonie : a basic cultural reader*, New-York, Random House.

BRUEZIÈRE, Maurice, *L'Alliance française, 1883-1983 : histoire d'une institution*, Paris, Hachette, 1983.

BRUGUIÈRE, Michel, *Pitié pour Babel*, Paris, Nathan, 1978.

BRUNEAU, Charles, *Petite histoire de la langue fançaise*, Paris, Colin, 1966.

BRUNOT, Ferdinand, *Histoire de la langue française, des origines à 1900*, Paris, A. Colin, 1967.

BURNEY, Pierre, *Les langues internationales*, Paris, P.U.F., 1976, (Coll. «Que sais-je?»).

COLIN, Jean-Paul, *Trésor des mots exotiques*, Paris, Belin, 1986.

CHAMPION, Jacques, *Les langues africaines et la francophonie*, Paris, La Haye, Mouton, 1974.

CHAPENTIER, Gérard, *Les peuples francophones dans le monde contemporain*, Montréal, Guy St-Jean, 1985.

CHAURAND, J., *Histoire de la langue française*, Paris, P.U.F., 1969.

DAGENAIS, Gérard, *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec, Les éditions françaises, 1964.

de BEAUCÉ, Thierry, *Nouveau discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, Gallimard, 1988.

de BEAUMARCHAIS, J.P., D. COUTY, A. REY, *Le Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1984.

de BOISDEFFRE, Pierre, *Histoire vivante de la littérature de langue française des années 1930 aux années 1980*, Paris, Perrin, 1986 (2 volumes).

de BROGLIE, Gabriel, *Le français pour qu'il vive*, Paris, Gallimard, 1986.

de CERTEAU, M., D. JULIA, J. REVEL, *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard, 1975.

de GOURMONT, Remy, *Esthétique de la langue française*, Paris, Le Mercure de France, 1899.

de MONTERRA, Hyacinthe et Xavier CAMPION, *Dictionnaire de la francophonie*, Paris, Association de solidarité francophone, 1989.

de MONTFERRAND, Bernard, *La France et l'étranger*, Paris, Albatros, 1987.

de RUDDER, O., *Le français qui se cause*, Paris, Balland, 1986.

de SAINT ROBERT, Philippe, *Lettre ouverte à ceux qui en perdent leur français*, Paris, Albin-Michel, 1986.

de VILLERS, Marie-Eva, *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Montréal, Québec/Amérique, 1988.

DEHEUVELS, P., *L'excellence est à tout le monde*, Paris, Laffont, 1988.

DENIAU, Xavier, *La francophonie*, Paris, P.U.F., 1983 (Coll. «Que sais-je?»).

DENIAU, Xavier, *Florilège de la langue française et de la francophonie*, Paris, éditions Richelieu Senghor, 1988.

DEPECKER, Loïc, *Les mots de la francophonie*, Paris, Belin, 1988.

DESOUCHES, Christine, *L'Organisation de la francophonie*, (Mémoire de D.E.S.), Université de Paris, 1971.

DUCHÉ, Jean, *Mémoires de Madame la langue française*, Paris, Olivier Orban, 1985.

DUMONT, P., *L'Afrique noire peut-elle encore parler français?*, Paris, L'Harmattan, 1986.

DUNETON, Claude, *Parler croquant*, Paris, Stock 1973.

DURON, Jacques, *Langue française, langue humaine*, Paris, Larousse, 1963.

ÉTHIER-BLAIS, Jean, *Signets I, II et III*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967 et 1973.

ÉTIEMBLE, René, *Parlez-vous franglais?*, Paris, Gallimard, 1973.

FARANDJIS, Stélio, *Textes et propos sur la francophonie*, Paris, Richelieu-Senghor, 1986.

FONTAINE, André, *La France au bois dormant*, Paris, Fayard, 1978.

GIRAUD J. et ALII, *Les nouveaux mots dans le vent*, Paris, Larousse, 1974.

GRIOLET, Patrick, *Mots de Louisiane*, Paris, Harmattan, 1988.

GUILLOU, Michel, *Une politique africaine pour la France*, Paris, Albatros, 1986.

GUILLOU, Michel, *Pour un dialogue Nord-Sud*, Paris, Albatros, 1984.

GUILLOU, Michel et Arnaud LITTARDI, *La francophonie s'éveille*, Paris, Berger-Levrault, 1988.

HAGÈGE, Claude, *Le français et les siècles*, Paris, Odile-Jacob, 1987.

HOMBURGER, Lilias, *Les langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*, Paris, Payot, 1941.

JONES, Richard, *L'A.U.P.E.L.F. une idée en marche*, Montréal, Service des publications de l'A.U.P.E.L.F., 1987.

JOUBERT, M.J. *Slogan mon amour*, Paris, Bernard Barrault, 1985.

LALANNE-BERDOUTICQ, Philippe, *Appel aux francophones : pour le français langue de l'Europe*, Paris, La pensée universelle, 1979.

LAURIN, Camille, *Le français langue du Québec*, Montréal, Éditions du jour, 1977.

LE CORNEC, Jacques, *Quand le français perd son latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

LÉGER, Jean-Marc, *La francophonie : grand dessein, grande ambiguïté*, Montréal, HMH, 1987.

LOUDER, Jean R. et Éric WADDELL, *Du continent perdu à l'archipel retrouvé*, Québec, P.U.L. 1983.

LUTHI, J.J., A. VIATTE, G. ZANANIRI, *Dictionnaire de la francophonie*, Paris, Le Touzey et Ané, 1986.

MAKHILY-GASSAMA, *Interrogation sur la littérature nègre de langue française*, Dakar-Abidjan, Les Nouvelles éditions africaines, 1978.

MAKOUTA-MBOUKOU, J.P., *Le français en Afrique noire*, Paris, Bordas, 1973.

MANESSY, G. et P.WALD, *Le français en Afrique noire, tel qu'on le parle, tel qu'on le lit*, L'Harmattan-Ideric, 1984.

MARCEL, Jean, *Le joual de Troie*, Montréal, Éd. du Jour, 1973.

MAUGEY, Axel, *La francophonie en direct, Tome I : L'espace politique et culturel*, Documentation du Conseil de la langue française, Québec, Les Publications du Québec, 1987.

MAUGEY, Axel, *La francophonie en direct, Tome II : L'espace économique*, Documentation du Conseil de la langue française, Québec, Les Publications du Québec, 1987.

MAUGEY, Axel, *Poésie et société au Québec (1937-1970)*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1972.

MULLER, Bodo, *Le français d'aujourd'hui*, Paris, Klincksieck, 1985.

PAINCHAUD, Paul, *Francophonie-bibliographie : 1960-1969*, Montréal, P.U.Q. 1972.

PAPON, P., *Le pouvoir et la science en France*, Paris, Le Centurion, 1978.

PEYREFITTE, Alain, *Le mal français*, Paris, Plon, 1977.

POURQUERY, D., *Parlez-vous Business?*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1987.

RESOULLET, André et Michel TÉTU, *Guide culturel : civilisations et littératures d'expression française*, Paris-Québec, Hachette-P.U.L., 1977.

REY-DEBOVE, J. et G. GAGNON, *Dictionnaire des anglicismes*, Paris, Le Robert, 1984.

RICHAUDEAU, François, *Le langage efficace*, Paris, Marabout, 1973.

ROSSILLON, Philippe (sous la direction), *Un milliard de latins en l'an 2 000*, Paris, L'Harmattan et Union latine, 1983.

SALON, Albert, *L'action culturelle de la France dans le monde*, Paris, Nathan, 1983.

SAUVAGEAU, Robert, *Acadie*, Paris, Berger-Levrault, 1987.

SAUVAGEOT, Aurélien, *Français d'hier ou français de demain* Paris, Nathan, 1973.

SCHOELL, Frank, *La langue française dans le monde*, Paris, Français moderne, 1956.

SENGHOR, Léopold Sédar, *Liberté*, Paris, Éd. du Seuil, 1964, 1967 et 1983. (Vol. I, II, III, IV)

SENGHOR, Léopold Sédar, *Anthologie de la Nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, P.U.F. 1985.

SENGHOR, Léopold Sédar, *Ce que je crois*, Paris, Grasset 1988.

TÉTU, Michel, *La francophonie : histoire, problématique, perspectives*, Montréal, Guérin, 1987.

THÉVENOT, Jacques et R. ARNAUD, *Vocabulaire de la radiodiffusion*, Paris, Hachette, 1972.

TOUGAS, Gérard, *La francophonie en péril*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1967.

TOUGAS, Gérard, *Les écrivains d'expression française et la France*, Paris, Denoël, 1973.

TRESCASES, Pierre, *Le franglais, vingt ans après*, Montréal Guérin, 1982.

VALASKAKIS, Kimon, *Prospective de la langue française au Québec*, Québec, Documentation du Conseil de la langue française, 1986.

VELTMAN, Calvin, *L'avenir du français aux États-Unis*, Québec, Documentation du Conseil de la langue française, 1987.

VIATTE, Auguste, *La francophonie*, Paris, Larousse, 1989.

VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, Paris, P.U.F., 1954.

VINANT, Jean, *De Jacques Cartier à Péchiney*, Paris Montréal, Chotard et associés éditeurs et Québec/Amérique, 1985.

Actes de la Conférence des chefs d'État et de gouvernement des pays ayant en commun l'usage du français, Paris, La Documentation française, 1987.

Actes de la deuxième Conférence des chefs d'État et des gouvernement des pays ayant en commun l'usage du français, Québec, les Éditions La liberté, 1988.

Annuaire biographique de la francophonie, Cercle Richelieu de Paris, Paris, Nathan, 1986.

Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord, Ottawa, les éditions de l'Université d'Ottawa, 1987.

L'arbre à palabre des francophones, (Colloque des cent), Montréal, Guérin, 1986.

L'avenir du français au Québec, (Ouvrage collectif), Montréal, Québec/Amérique, 1987.

La coopération multilatérale francophone, Paris, Économica, 1987.

Dictionnaire de l'Amérique française, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988.

Discours sur l'universalité de la francophonie, Paris, A.C.C.T., 1987.

État de la francophonie dans le monde, rapport 1985, Paris, la Documentation française, 1986.

État de la francophonie dans le monde, données nouvelles 1986-1987, Paris, La Documentation française, 1987.

Étude économique de l'espace francophone, Paris, Chambre de commerce et d'industrie de Paris, 1988 (2 tomes).

Le français langue scientifique, Québec, Perspectives universitaires, la Nouvelle revue l'A.U.F.E.L.F., vol. 2, n° 1, 1984.

Le français pour demain, Fédération internationale des professeurs de français, Actes du 7e Congrès mondial, Thessalonique, 1988, Québec, 1988.

Francophonie, quel avenir?, Beyrouth, l'Orient-le jour, 1987.

Guide économique de la francophonie, Afriscope, Paris, Berger-Levrault, 1985.

Inventaire des particularités lexicales du Français en Afrique noire, Québec, A.U.P.E.L.F. - A.C.C.T., 1983.

Inventaire des travaux de terminologie récents, (publication à diffusion restreinte à paraître en mai 1989) du Réseau international de néologie et de terminologie, co-édité par l'A.C.C.T., l'O.L.F. et le Secrétariat d'état du Canada, 1989.

Inventaire des travaux en cours et des projets de terminologie du Réseau international de néologie et de terminologie, co-édité par Québec, l'A.C.C.T., Office de la langue française et le Secrétariat d'état du Canada, août 1987 et septembre 1988.

Littératures de langue française hors de France, Paris, Duculot, 1978.

Maghreb et francophonie, Paris, Économica, 1988.

Le répertoire de la vie française en Amérique, Québec, Conseil de la vie française, 1988.

Répertoire des organisations et associations francophones, Paris, la Documentation française, 1984.

Le rôle international des associations de la francophonie, Paris, Conseil international de la langue française, 1985.

Les Sommets francophones, Québec, Le centre québécois de relations internationales, 1988.

Trésor de la langue française au Québec, Dictionnaire du français québécois, Québec, P.U.L., 1985.

Table des matières

Vers l'entente francophone

Préface	page 05
Remerciements	page 09
Introduction	page 13
Chapitre premier	Parlez-vous franglais? page 19
Chapitre 2 :	La francophonie en péril page 35
Chapitre 3 :	Défense et illustration de la francophonie page 45
Chapitre 4 :	Appel aux francophones page 59
Chapitre 5 :	Projet pour la francophonie page 73
Chapitre 6 :	Rencontre avec la belle clocharde page 87
Chapitre 7 :	Lettre ouverte à ceux qui en perdent leur français page 101
Chapitre 8 :	Le français pour qu'il vive page 117

Chapitre 9 : Le français face à son destin
page 133

Chapitre 10 : La francophonie de la dernière chance
page 151

Chapitre 11 : Un nouveau discours sur l'universalité de la langue française
page 171

Chapitre 12 : Les chemins de l'avenir
page 191

Chapitre 13 : Une mémoire pour demain
page 209

Conclusion page 227

Bibliographie page 239

Axel Maugey

Docteur ès lettres et professeur des civilisations du monde francophone à l'Université McGill. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages (les plus connus s'intitulent : *Poésie et société au Québec* (1937-1970) aux presses de l'Université Laval et *La Francophonie en direct* (2 tomes) aux Publications du Québec) et de nombreux articles dans des revues canadiennes et européennes (Vie des Arts, Relations, la Revue des Deux Mondes, Humanitas, Universités) ainsi que dans des journaux nationaux francophones (le Figaro, le Devoir, le Droit).

M. Maugey est également chevalier de l'ordre des Palmes académiques. À titre d'universitaire et d'écrivain, il se veut «un rassembleur et un architecte de la francophonie».

Présentation de **Vers l'entente francophone**

L'auteur dégage les principales idées contenues dans les 13 meilleurs essais parus sur la francophonie de 1966 à 1988. Il présente une remarquable synthèse des grands enjeux politiques, culturels et économiques, actuels et futurs de la francophonie.

Pour que les francophones relèvent de nombreux défis, il faut que la France continue d'être une puissance économique de bon niveau et que le français soit une langue dominante dans les institutions européennes, qu'il poursuive son expansion en Afrique du Nord et en Afrique noire, qu'il reprenne en même temps de l'ampleur en Amérique, tout particulièrement au Québec, et qu'il retrouve une certaine influence en Asie.

Les 13 essayistes étudiés ici sont tous des auteurs éminents et des façonneurs d'avenir. René Etiemble, Auguste Viatte, Xavier Deniau, Jean Duché, Philippe de Saint Robert, Gabriel de Broglie, Claude Hagège, Jean-Marc Léger, Thierry de Beaucé, Léopold Sédar Senghor et quelques autres exposent en effet de nombreuses idées, proposent de nombreux projets sans taire les difficultés qui nous attendent. Ce livre prouve qu'il faut regarder le monde francophone «autrement». Le lecteur trouvera ici une réflexion autonome, critique comme le nécessitent toute recherche et prospective. C'est un tour de force qu'a accompli là Axel Maugey.

5221

Gouvernement du Québec
Office de la langue française